


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



VIE

DE

SAINT MICHEL-DES-SAINTS

DU MÊME AUTEUR :

Vie de S. Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la T.-S. Trinité, pour le rachat des captifs. 2e édit. grand in-8, avec 20 gravures. Franco 7,50

Vie de S. Félix de Valois, du sang royal de France, fondateur avec S. Jean de Matha de l'Ordre de la T.-S. Trinité, 3e édit. grand in-8, avec 44 gravures et 4 plans. Franco 6,50

Vie de la vénérable Anna-Maria Taïgi. Vie intime, vertus héroïques, dons surnaturels, prédictions, miracles, d'après le procès de Béatification, 5e édit. in-8, avec 3 gravures. Franco 5,50

Les fleurs du désert. Vies admirables de trois négresses, 2e édit. in-12. Franco 1,00

Vie abrégée de la vénérable Anna-Maria Taïgi. destinée aux jeunes personnes. Franco 0,60

Vie abrégée de S. Jean de Matha. In-12 de 80 p. Franco 0,40

Drames historiques, tirés de la Bible et de l'histoire de l'Eglise. In-12. Franco 0,50

Guide du pèlerin à Cerfroid. Franco 0,15
Avec plans. Franco 0,30
Avec plans et prières Franco 0,40

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

La vénérable Anna-Maria Taïgi, modèle de la femme chrétienne, considérée surtout comme épouse et mère de famille. Édition de propagande, avec gravure.

VOICI CE CŒUR QUI A TANT AIME LES HOMMES



ST. MICHEL DES SAINTS.

Religieux Trinitaire, Canonisé le 8 juin 1862.

Notre Seigneur échange son Divin cœur contre celui de son fervent serviteur.

VIE

DE

S. MICHEL-DES-SAINTS

de l'Ordre de la T.-S. Trinité

(1591-1625)

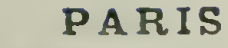
CANONISÉ LE 8 JUIN 1862

Par le R. P. CALIXTE de la Providence

Trinitaire, Président du couvent de Cerfroid (Aisne).

SECONDE ÉDITION AUGMENTÉE.







PARIS — LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE — Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG — L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE — Querstrasse, 34

V^VE H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

TOURNAI

Bruxelles, rue des Paroissiens, 14.

1880

APPROBATION

DU T.-R. PÈRE ANTOINE DE LA MÈRE DE DIEU

Ministre Général des religieux déchaussés de l'ordre de la sainte Trinité.

Ayant considéré avec attention quels sont aujourd'hui les livres destinés au public, nous avons dû reconnaître qu'un grand nombre de ces écrits sont mis en circulation pour surprendre la bonne foi des fidèles ; qu'ils n'ont d'autre but et ne peuvent avoir d'autre résultat que d'éteindre la foi, de corrompre les mœurs, de fausser les consciences et de ridiculiser la vertu. Notre cœur de chrétien s'est ému, ses vœux se sont unis aux pieux efforts de quelques âmes généreuses pour arrêter, par la propagation des bons livres, ce mal qui va toujours croissant. Nous nous réjouissons dans le Seigneur, de trouver aujourd'hui l'occasion de coopérer à la réalisation de cette pensée si éminemment chrétienne, en approuvant un livre soumis à notre examen. Il a pour titre : *Vie de saint Michel-des-Saints, Trinitaire,* par le R. P. Calixte de la Providence, président de notre couvent de Cerfroid.

La pensée de l'auteur, en mettant la main à cet ouvrage, a été de travailler à la gloire de Dieu, loué et béni dans ses élus, et au bien des âmes, en facilitant à tous le moyen de se procurer un si bon livre.

Ami lecteur, vous admirerez, en parcourant ces pages, le merveilleux fruit des vertus chrétiennes, qu'on vous dépeint ordinairement sous des dehors grossiers, comme une chose difficile, impossible même, pour vous en inspirer le mépris. Vous verrez le jeune Argemir devenir, sous leur influence, un ange de pureté, un martyr de pénitence et un séraphin d'amour. Vous trouverez ce Serviteur de Dieu, depuis les premiers jours de son enfance, jusqu'aux derniers soupirs de sa vie, modeste sans contrainte, obéissant sans réplique, doux et paisible, patient dans les maladies, résigné dans les épreuves les plus dures pour un cœur de fils et de frère, humble dans les occasions les plus capables de flatter l'amour-propre.

Plus d'un jeune lecteur, peut-être, se sentira appelé à fuir le monde, à l'exemple de Michel; mais, retenu par les préjugés dont on a nourri son esprit, il craindra de se décider. La solitude, lui a-t-on dit, est une terre qui dévore ses habitants, et le cloître une prison où l'on s'envelit vivant, et d'où les imprudents qui s'y engagent ne peuvent plus sortir ! Nous lui dirons à notre tour : Lisez ce livre; chaque page vous fournira une réponse, et vous désirerez goûter par vous-même la douceur de cette parole que saint Michel aimait à répéter : Bienheureux, ô Seigneur, ceux qui pratiquent votre sainte loi !

On dit encore que la vie religieuse est une vie d'égoïsme ! Relisez ce livre, et vous verrez la fausseté de cette accusation, en suivant ce pauvre religieux dans l'exercice d'une charité que la philanthropie mo-

derne méprise, parce qu'elle ne la comprend pas. Que de pécheurs convertis, d'âmes tièdes ranimées, de justes fortifiés, de malheureux secourus, de malades guéris ! Allons trouver le Saint, disait-on de toutes parts, allons suivre ses conseils ! Et le peuple et les grands, accourant en foule, étaient forcés de s'écrier : Quelle céleste sagesse ! Quelle vertu surhumaine !

Vous tous, qui lirez cette vie, vous reconnaîtrez la sagesse de la divine miséricorde, qui vous présente un tel modèle pour vous encourager à pratiquer ces vertus que vous admirez, mais que vous vous sentiez incapables d'imiter.

Dans cette douce espérance, nous approuvons, par la présente, le susdit ouvrage et permettons de le livrer à l'impression.

Donné à Rome, en notre couvent de Saint-Chrysogone, le 15 mars 1864.

P. Antoine de la Mère de Dieu
Ministre Général.

INTRODUCTION.

Le Saint dont on raconte la vie dans le présent opuscule appartient à la famille de ceux qui ont été appelés *Extatiques*, à cause du grand nombre de leurs extases. On sait que l'extase est un état extraordinaire, dans lequel l'usage des sens est suspendu : les yeux ne voient plus, les oreilles n'entendent plus, tout le corps, en un mot, est privé de sensibilité, comme on s'en assura souvent sur celui de notre frère Michel, lorsque, par exemple, sa main se laissait brûler par un cierge de l'autel, sans qu'il s'en aperçût. Pendant cette suspension de la sensibilité, l'âme éclairée par une lumière supérieure se porte vers un objet de l'ordre surnaturel, qui l'attire, l'élève et

la fait, pour ainsi dire, sortir d'elle-même, d'où le nom d'extase. A cette élévation mystérieuse de l'âme vers un monde invisible, correspond quelquefois, comme on le vit dans notre saint religieux, l'élévation matérielle du corps au-dessus du sol, contrairement à la loi de la pesanteur, comme si Dieu voulait donner un symbole et une preuve du ravissement intérieur de l'âme, par le soulèvement extérieur du corps : phénomène singulier assurément, mais dont il est aussi facile de s'assurer, qu'il est impossible de le produire naturellement. Plusieurs milliers de témoins, se convainquirent à l'œil et au toucher de la réalité de ce phénomène, pendant les extases de notre Michel, et nous défions l'incrédulité la plus savante soit de l'expliquer, soit d'en donner la contrefaçon. Du reste ces faits ne sont pas nouveaux; on les trouve dans la primitive Eglise, ils se sont reproduits à toutes les époques de son existence. Dans ces derniers temps, ils se sont renouvelés avec un grand éclat dans les vies de sainte Térèse, de sainte Madeleine de Pazzi, de saint Pierre d'Alcantara, de saint Jean de la Croix, de saint

Joseph de Cupertino et de plusieurs autres.[1]

Mais au reste les extases et les ravissements ne furent point ce que l'on dut admirer davantage dans la vie de saint Michel-des-Saints. Il conste, en effet, des pièces authentiques du procès de sa Canonisation qu'il eut le bonheur, comme sainte Ludgarde, sainte Catherine de Sienne et quelques autres Saints, d'échanger son cœur avec celui de Notre-Seigneur. Le savant pape Benoît XIV a admis lui-même ce fait dans le panégyrique de notre thaumaturge, qu'il prononça à Rome dans l'église de *San Carlino alle Quattro Fontane*, lors de la cérémonie de sa béatification. On peut voir dans le présent volume les preuves et les explications que nous donnons de ce changement merveilleux.

Une existence si pure et si favorisée du Ciel s'est écoulée, il est vrai, dans l'enceinte des cloîtres, mais notre saint religieux eut occasion néanmoins dans ses rapports avec les personnes du monde comme directeur,

(1) On pourrait citer encore au commencement du XIX[e] siècle, a vénérable Anna-Maria Taïgi, et de nos jours, Louise Lateau la stigmatisée de Bois-d'Haine (Belgique).

ou du haut de la chaire, de faire connaître cette ardente charité qui le consumait pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Un[1] des nombreux prélats venus à Rome pour la Canonisation des martyrs du Japon et de notre Michel, qui eut lieu le 8 juin 1862, nous disait que le récit qui leur avait été fait, dans les consistoires du 15 et du 24 mai, des sublimes vertus et des faveurs célestes de saint Michel-des-Saints, les avait tous ravis d'admiration, et qu'il leur semblait impossible que la perfection, dans une simple créature, put atteindre à un si haut degré. Comment se fait-il donc, qu'un si grand Saint soit aujourd'hui si peu connu, si peu vénéré[2], en dehors des cloîtres de l'Ordre qu'il a illustré?

On serait tenté de dire : *Habent sua fata... Sancti*. Il faut aux saints pour être appréciés

(1) Mgr Jordany, alors évêque de Fréjus (Var).

(2) Dans les nombreuses visites que nous avons faites à des églises paroissiales ou autres sanctuaires, nous avons trouve fréquemment des peintures sur toile et des vitraux, où sont réunis, en adoration devant Notre-Seigneur, les saints qui se sont distingués par leur dévotion à son divin Cœur ; nous n'y avons jamais pu reconnaître saint Michel-des-Saints.

selon leur mérite une occasion favorable; il faut, pour que leur culte s'établisse et s'étende, qu'il se produise en temps opportun. Or, notre Saint, on pourra l'observer dans le récit que nous faisons de la cérémonie de sa Canonisation, notre Saint a été présenté à la piété et à la vénération des peuples en même temps que les 27 martyrs du Japon; il n'est point étonnant dès lors que leur gloire ait éclipsé la sienne, et que la blancheur de son lis ait comme disparu au milieu d'un si grand nombre de palmes teintes dans le sang des héros Japonais.

Mais il est temps, croyons-nous, que cet oubli soit réparé, il est temps que ce fervent adorateur du Cœur de Jésus occupe la place qui lui convient dans la vénération des fidèles; et, puisque la dévotion au divin Cœur de Notre-Seigneur prend de tous les côtés une extension, qui est un des faits les plus rassurants de notre époque, il est opportun assurément que l'on apprenne à mieux connaître et à invoquer plus souvent celui qui a pu dire en toute vérité, comme saint Paul : « *Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi.* »

VIE

DE

SAINT MICHEL-DES-SAINTS

CHAPITRE I.

Patrie de notre Saint, ses parents, sa naissance, 1591.

Un des hommes qui, au XVIIe siècle, ont le plus honoré l'Eglise et l'Espagne, c'est sans contredit le bienheureux Michel Argemir, Trinitaire, appelé en religion Père Michel-des-Saints. Admirable par l'angélique pureté de ses mœurs, par son ardent amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie, par ses précoces austérités, il se fit remarquer surtout, parmi tant d'autres saints, par la fréquence de ses ravissements, qui lui ont fait donner le surnom d'Extatique. Nous allons, dans ce livre, raconter brièvement sa vie, qui aurait pu fournir la matière de bien d'autres volumes, si sa profonde humilité ne nous avait caché en grande partie les faveurs extraordinaires et les dons sur-

naturels, dont il plut à Dieu d'enrichir sa belle àme.

Il eut pour patrie la ville de Vich, située à douze lieues de Barcelonne qui est la capitale de la Catalogne. Appelée d'abord Ausa, Ausonia et même Osona, du nom d'Ausonius son fondateur, cette ville eut beaucoup à souffrir sous la domination des Maures, et, réduite à n'être plus qu'une pauvre bourgade, elle prit dès lors le nom de Vich, du mot latin *vicus* village. Plus tard, elle se releva, mais, malgré son importance, elle ne perdit plus son dernier nom. Elle devint le siége d'un évêché et compta dans son sein plusieurs hommes illustres, entre autres celui dont nous racontons la vie, et, dans des temps plus modernes, le célèbre philosophe Jacques Balmès.[1]

(1) Jacques Balmès, célèbre philosophe espagnol, naquit à Vich, en Catalogne, le 28 août 1810. Il entra dans les ordres, et s'étant voué à l'enseignement, il fut attaché au collège de sa ville natale, comme professeur de mathématiques. Il prit part aux luttes religieuses et politiques de son pays, protesta contre la vente des biens du clergé, et fut exilé par Espartero. Après la chute du régent, il vint fonder à Madrid un journal hebdomadaire *Los pensiamentos de la Nacion*, destiné à combattre les idées libérales. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout son *Cours de Philosophie élémentaire* et son *Protestantisme comparé au Catholicisme, dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, 3 vol. in-12. Dans le second vol. il a plusieurs chapitres fort remarquables sur l'œuvre de la Rédemption des captifs, opérée par notre saint Ordre. Nous en avons donné des extraits dans la Préface

Notre saint eut pour parents Henri Argemir et Marguerite Monserada Mijana. A une foi bien digne des anciens temps, ces époux joignaient la pratique d'une vie toute chrétienne, ce qui contribuait à leur gagner l'estime et l'affection de tous leurs concitoyens. Henri fut deux fois élu membre de la municipalité de Vich, et, la seconde fois, il en fut même le président, preuve évidente de son mérite personnel, non moins que de la noblesse de son origine; mais il n'ignorait pas d'ailleurs, que la véritable noblesse consiste surtout dans la pratique de la vertu. Le père et la mère de Michel les possédaient l'une et l'autre[1]. Très-dévots

de notre vie de Saint Jean de Matha. Balmès se recommande surtout, nous disent ses biographes, par une clarté, une simplicité parfaite dans le langage, par un sens pratique qui ne l'abandonne jamais et le guide sur-le-champ vers les côtés utiles des vérités qu'il considère. Il dut son mérite et ses succès bien moins aux dons généreux de la nature qu'à l'excellence d'une éducation toute chrétienne et à une instruction puisée à des sources irréprochables. Ce que l'on voit de rare et de réellement supérieur en lui, il le puisa dans les traditions et les mœurs catholiques de sa patrie. La crainte de Dieu, l'obéissance stricte, formèrent la règle de son enfance, la sublimité de l'enseignement théologique fut l'aliment de son esprit pendant l'adolescence; sa jeunesse fut tout ensemble contenue et développée par la discipline d'une université orthodoxe, qui forma à la fois chez lui l'intelligence et le cœur, et façonna son noble caractère. Aussi a-t-il pu, dans une existence de trente-huit ans à peine, se faire un nom bien honorable parmi les plus grands serviteurs de l'Eglise et de la vérité, au XIXe siècle.

1) Proces Vicens. fol. 67. Le P. Ferdinand du Saint-Esprit

envers la Reine des Anges, ils récitaient chaque jour en son honneur le saint Rosaire, le petit office et d'autres prières encore.

Le pieux Henri ne laissait passer aucun jour sans aller visiter l'image de Notre-Dame de la Rotonde, dans l'église qui lui est dédiée sous ce nom. Tous les matins, il était le premier à y entrer pour entendre la sainte messe et recommander à Marie ses affaires de la journée. Il y venait à la fin du jour, mais surtout le samedi soir, pour assister aux complies, que l'on y chantait en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ni la rigueur du temps, ni la multiplicité de ses affaires ne purent jamais le dispenser de ces exercices de piété.

Marguerite, son épouse, ne lui cédait en rien sous ce rapport. Elle s'était fait une loi de vivre retirée, autant que possible, dans sa maison. Elle ne pouvait donc visiter l'église avec autant d'assiduité que son mari, mais elle ne laissait pas, pourtant, d'élever son cœur fréquemment vers Dieu, par de ferventes prières. Elle aimait à façonner de ses propres mains des ornements d'autel, ou bien encore des vêtements pour les pauvres, et, en les leur distribuant, elle avait soin d'accompagner

dit, dans son *Poema Trinitarium Beati Michaelis,* au sujet des parents de notre saint :

Hujus in urbe nitent generosa stirpe parentes;
A magnis atavis nobile stemma trahunt.

son offrande de ces paroles affectueuses qui soulagent le malheureux bien plus encore que le don matériel. Deux fois chaque nuit, elle se levait pour se mettre en prières, et ces intimes communications avec le ciel enflammaient chaque jour davantage l'ardeur de sa dévotion.

De cet heureux mariage, béni de Dieu, naquirent huit enfants, dont six garçons et deux filles, savoir : Onuphre, Jean, Augustin, Jacques, Michel et Hyacinthe, Marianne et Magdeleine[1]. Trois d'entre eux : Onuphre, Jean et Marianne moururent encore fort jeunes. Tous les autres furent élevés avec tout le soin et la sollicitude que l'on pouvait attendre de parents si vertueux. C'était un spectacle vraiment touchant, de voir avec quelle assiduité et quelle tendresse la bonne Marguerite apprenait à ses chers enfants les prières du matin et du soir, puis celles d'avant et d'après les repas.

Dès qu'ils eurent un peu grandi, Henri les conduisit avec lui aux offices de la Rotonde[2], et là, mêlant leurs voix enfantines à celles des chape-

(1) Le P. Joseph de Jésus-Marie, Trinitaire déchaussé, qui écrivait la vie de Michel, peu de temps après son glorieux trépas, nous parle d'une grâce signalée que fit le Seigneur à cette pieuse Magdeleine, sœur de notre saint. Ce fut de lui révéler à l'avance le moment de son passage du temps à l'éternité, ce qui démontre évidemment combien sa vie était pure et agréable à Dieu.

(2) Process. vicens. fol. 49

lains, ils chantaient avec eux les louanges de la très-sainte Vierge, car on avait eu soin de leur apprendre peu à peu à lire les psaumes et certaines parties de l'office divin. Le père était au comble du bonheur de les voir progresser dans la piété; il les encourageait par de bonnes paroles, par de tendres caresses, toutes les fois qu'ils rentraient à la maison, après avoir participé aux cérémonies de l'Eglise.

Non content d'ailleurs de les former de bonne heure à la vertu, et de leur donner lui-même cette première éducation du cœur, il eut soin d'appeler auprès d'eux, pendant un certain temps, un professeur de grammaire, chargé de les initier à la connaissance des lettres humaines, et par là il les préserva des graves et innombrables périls que rencontre la jeunesse dans les écoles publiques, où elle subit trop souvent la contagion des mauvais exemples.

Nous aurions trop à dire, si nous voulions rapporter ici les traits d'édification qui rendaient si recommandables l'existence d'Henri Argémir et celle de sa femme. Nous ne parlerons dorénavant que de leur fils chéri, le bienheureux Michel.

Ce fruit de bénédiction vint au monde, un dimanche, le 29 septembre, jour consacré à l'Archange saint Michel; c'était en l'an 1591[1]. Le

(1) Process. vicens. fol. 79.

lendemain, fête de saint Jérôme, il fut régénéré dans les eaux du baptême[1] et recouvra la grâce sanctifiante que, par une faveur spéciale de Dieu, il ne perdit jamais plus. Il reçut aux fonts sacrés les noms de Michel, Jérôme, Joseph, non point que l'on eût le dessin d'imiter en cela les princes et grands de la terre, qui veulent, en multipliant leurs noms, conserver ainsi la mémoire d'un plus grand nombre de leurs aïeux, mais parce qu'on avait eu l'intention de lui procurer en même temps, la protection de trois grands saints et de l'exciter à reproduire dans sa vie leurs éminentes vertus.

Cet enseignement ne fut point perdu pour lui. En effet, il imita de l'archange, le feu de sa charité, le zèle ardent de la gloire divine, la continuité de l'oraison ; il emprunta de saint Jérôme l'amour de la retraite et de la solitude, non moins que les rigueurs de la pénitence; enfin il imita saint Joseph et mérita sa protection, par sa pureté virginale, et par le soin qu'il eut de demeurer intimement uni à son Dieu, par l'exemption de toute souillure.

(1) Son parrain fut un nommé Henri Camalada, marchand qui devint aussi dans la suite son tuteur.

CHAPITRE II.

Parvenu à l'âge de cinq ans, Michel se retire dans le désert pour y faire pénitence, 1596.

Michel correspondit toujours fidèlement aux inspirations de la grâce. Il n'avait point encore atteint la cinquième année de sa vie, que déjà il ressentait dans son cœur les premières atteintes du divin amour, bien qu'il n'eût reçu jusque-là d'autre instruction que celle qui est donnée aux enfants, par la récitation du catéchisme et des prières journalières.

Celui qui peut, quand il lui plaît, donner aux petits enfants l'esprit de sagesse, accorda à Michel une lumière surnaturelle qui lui faisait comprendre et goûter certaines vérités, dont l'intelligence est résérvée ordinairement aux réflexions d'un âge plus avancé. Cet enfant, à peine âgé de 5 ans, pleurait à chaudes larmes sur la Passion de Notre-Seigneur. Comment aurait-il pu, sans une impul-

sion spéciale de la grâce, éprouver de pareils sentiments?

Les souffrances du divin Sauveur se présentaient si vivement à sa pensée qu'il en demeurait tout attendri au fond de l'âme et comme anéanti. Saisi alors d'une tendre compassion, il aurait voulu partager les douleurs de la croix avec son doux Jésus, pour lui en alléger le poids. Comme on lui disait quelquefois que ce sont les péchés des hommes qui ont attaché Jésus-Christ à un infâme gibet, il brûlait du désir de voir tous les hommes faire pénitence, et il aurait voulu que chacun d'eux, pour s'exciter plus facilement au repentir de ses fautes, portât continuellement devant ses yeux l'image de la croix.

Lui-même, malgré la faiblesse de son âge, il commença dès lors à se soumettre à la pratique de la pénitence et de la mortification, pour l'expiation de fautes que, fort heureusement, il n'avait jamais commises. Ses ardents désirs à cet égard allèrent jusqu'à lui faire prendre une résolution, dans laquelle beaucoup de personnes pourraient bien ne voir que le caprice d'un enfant pieux, mais qui, jugée au point de vue d'une vie en tout extraordinaire, paraîtra assurément sérieuse et digne d'une âme appelée de Dieu au plus haut degré de la perfection.

Mécontent de n'avoir correspondu jusque-là que d'une manière imparfaite, du moins le croyait-il

ainsi, aux inspirations de l'amour divin dont son cœur était embrasé, il résolut d'abandonner la maison paternelle et d'aller chercher Dieu dans la solitude, en y faisant pénitence de ses fautes; et il attendait de ce genre de vie tant de félicité que, ne voulant point être seul à en profiter, il persuada à deux jeunes enfants de son âge, de le suivre dans le désert[1].

A deux lieues de Vich, s'élève une haute montagne, appelée Mont-Ségur ou Monsegny. C'est le premier pic qu'aperçoivent les navigateurs qui, venant de l'orient, s'approchent des côtes de la Catalogne. Sur ses flancs couverts d'épaisses forêts, se trouvent des sites enchanteurs, d'où la vue s'étend au loin sur la mer; l'âme, émue par la considération de ces beautés naturelles, s'y élève sans effort à la contemplation des vérités éternelles.

Notre jeune Michel savait-il combien un tel séjour était favorable à la méditation? nous ne pourrions l'assurer, mais ce qui est certain, c'est qu'un beau jour, ayant dit adieu au foyer paternel, il se dirigea à l'insu de son père et de ses frères, vers les défilés qui devaient le conduire au sommet de la montagne. Ses deux petits compagnons le suivaient, et il les encourageait par son exemple et ses paroles, comme aurait pu le faire

(1) *Vida del ven. y estatico P. fr. Michele de los Santos*, composée par le P. Joseph de Jésus-Marie et imprimée à Salamanque en 1688, page 10.

un homme mûri par l'âge et les épreuves de la vie.

Ils n'étaient pas encore bien loin de la ville, que déjà l'un de ses deux compagnons, nommé Antonio Marfa, manqua de courage et voulut revenir sur ses pas. L'autre suivit courageusement Michel, et bientôt ils furent arrivés au pied de la montagne qui devait leur fournir un ermitage. Sans pain ni provisions d'aucune sorte, sans autre appui en ce monde que leur innocence et leur entière confiance en Dieu, les deux petits solitaires se mirent aussitôt à la recherche d'une grotte ou caverne pour s'y fixer.

La première grotte qu'ils trouvèrent était remplie de gros serpents, dont la vue ne laissait pas que de les épouvanter. « Quel dommage! s'écria » Michel, que nous n'ayons pas au moins une croix! » Elle aurait mis en fuite ces animaux. » Ils se remirent donc en quête d'un asile, et quel ne fut point leur étonnement de trouver mieux encore qu'ils n'avaient souhaité! car au lieu d'une seule grotte, ils en trouvérent deux qui étaient contiguës, et, en y pénétrant, chacun d'eux trouva écrit, à l'entrée de la sienne, le nom de son saint patron[1].

C'était donc là, pensaient-ils, que Dieu les voulait, et c'était sa main qui avait guidé leurs pas vers ce lieu. Ils purent bien le croire, et cette per-

(1) Vida cit. p. 11.

suasion leur faisait éprouver la plus douce félicité. Néanmoins, la volonté de Dieu ne tarda pas à se manifester d'une manière toute différente ; la Providence avait sur Michel d'autres desseins, elle lui réservait une mission d'une bien plus grande importance.

Celui des deux compagnons de Michel qui était retourné en arrière, n'avait pas tardé, comme on peut bien le présumer, à parler de leur fuite, et on put, sur les indications qu'il fournit, savoir bientôt en quel endroit de la montagne s'étaient retirés les deux fugitifs. Après quelques recherches, on les retrouva.

Henri, entrant à l'improviste dans la grotte de son fils, l'aperçut à genoux et pleurant à chaudes larmes : « Quel est donc le sujet de ces larmes ? lui demanda le père tout ému. » — « Ah ! je pleure, répondit l'enfant, sur la passion de Jésus-Christ[1]. » Henri, de plus en plus étonné de voir un enfant qui n'avait pas encore six ans, s'attendrir jusqu'à ce point sur les souffrances du Sauveur, ne put contenir en lui-même la profonde émotion dont il était saisi, mais voulant, néanmoins, n'en rien laisser paraître, il reprit aussitôt : « Et qui est-ce que Jésus-Christ ? » Michel alors, relevant la tête, et ouvrant de grands yeux : « Je ne le sais point, » répondit-il.

(1) Vida cit. p. 12.

Pauvre enfant ! on lui demande le nom de Celui qui est l'objet le plus tendre de son amour ; il en porte l'image profondément empreinte dans son cœur, il en a le souvenir vivant dans l'esprit, et, pourtant, la réponse du catéchisme lui fait défaut, elle expire sur ses lèvres, lorsqu'il veut la donner à son père; comment expliquer ce fait? Nous pensons, nous, que Michel aurait bien pu donner la réponse ordinaire, mais qu'il était en ce moment tellement pénétré et rempli de l'idée des souffrances de son Dieu, que, ne pouvant d'un seul mot dire tout ce qu'il sentait, il a cru devoir garder le silence.

Quoi qu'il en soit, le petit ermite fut obligé d'abandonner sa solitude et de revenir à la ville avec son père. Celui-ci était fort content assurément d'avoir retrouvé son fils, mais il ne pouvait d'autre part, n'être point saisi d'un grand étonnement en revenant par la pensée sur sa fuite dans le désert, sur son projet de vie érémitique et sur sa précoce piété. Il lui fut impossible d'arrêter ses regards désormais sur ce cher enfant, sans éprouver, jusqu'au fond du cœur, une vive émotion.

Une fois entre autres, il lui demanda quelles provisions il avait faites pour vivre dans la désert, ou s'il avait cru pouvoir y vivre sans prendre de nourriture. Cette demande n'embarrassa nullement l'enfant, qui répondit sans hésiter : « Que Dieu qui » avait nourri dans le désert un grand nombre de

» saints, aurait aussi pourvu à sa propre subsis- » tance[1]. » Parole vraiment surprenante dans un enfant de l'âge de Michel, car elle révèle en lui un degré peu commun de piété, une confiance sans bornes en la Providence, et aussi les rares exemples de vertu qu'il avait puisés au foyer domestique.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que Michel eût abandonné, en quittant la solitude, ses exercices de piété. Ayant choisi un coin très-retiré dans la maison paternelle, il s'y rendait fréquemment pour y méditer en toute liberté sur les souffrances de Jésus-Christ et sur l'ingratitude des pécheurs, méditation qui lui arrachait chaque fois d'abondantes larmes. Bien loin de trouver du plaisir aux jeux des enfants de son âge, il n'y éprouvait que de l'ennui, parce qu'il se sentait appelé du ciel à un genre de vie plus sérieux, et à puiser dans le silence et le recueillement la satisfaction des besoins de son âme.

Le désir de se consacrer uniquement à Dieu croissait en lui, à mesure qu'il pratiquait davantage le détachement des choses de la terre. Il abhorrait le monde sans le connaître à fond et comme instinctivement, et l'on peut dire que Dieu, qui voulait l'attirer tout à lui, ne lui montrait du monde que ce qui pouvait contribuer à l'en éloigner de plus en plus.

(1) Vida cit. p. 12.

CHAPITRE III.

Premières austérités de Michel, 1598.

Notre saint, au moment où nous en sommes de sa vie, n'était encore qu'un enfant de sept ans. Néanmoins, il nous fournit dès lors de rares exemples de mortification, capables de faire rougir de honte bien des chrétiens de nos jours, d'un âge plus avancé. Ayant appris que le jeûne et l'abstinence ont été établis pour réfréner les appétits sensuels, il essaya aussitôt de se soumettre au jeûne, non-seulement pendant le carême et les jours de veilles établis par l'Eglise, mais plus souvent encore, dans le courant de l'année, comme s'il eut dû déjà punir en lui les révoltes de la chair.

Son père l'aimait trop tendrement pour le contrarier, mais d'autre part il était trop prudent pour ne point redouter de sa part les effets d'une ferveur peut-être inconsidérée; voulant donc le

retenir dans un juste milieu, il lui permit, pour le contenter, et dès qu'il eut achevé sa septième année, de jeûner la première moitié du carême, mais au bout de ce temps, Michel était encore tellement frais et vigoureux, que son père ne put refuser à ses instances, la permission de jeûner encore, jusqu'à Pâques, trois jours par semaine; ce qui, d'ailleurs, n'altéra nullement sa santé. Il s'habitua dès lors si bien au maigre et au jeûne, que l'on crut pouvoir lui permettre désormais de faire le carême, comme il est prescrit par l'Eglise. Et il y avait vraiment de quoi s'étonner de voir un enfant encore si jeune, accomplir en son entier la loi du carême, mais avec tant de gaîté, qu'il avait l'air de ne s'apercevoir nullement de la privation de nourriture. On connaît, néanmoins, avec quelle impatience les enfants attendent ordinairement les heures des repas.

Une domestique de la maison, nommée Euphrosine, fort étonnée de voir son jeune maître pratiquer tant de pénitences, lui demanda un jour pourquoi il jeûnait. « Je jeûne, répondit Michel avec vivacité, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour obtenir le pardon de mes péchés. »

Admirable puissance de la grâce! Elle seule pouvait donner à un enfant si jeune le courage d'entreprendre des œuvres expiatoires qui étaient naturellement au-dessus de ses forces, et seule elle

pouvait lui apprendre à diriger chrétiennement ses intentions, à se proposer pour but dans ses mortifications la plus grande gloire de Dieu, et à ne se considérer que comme un vil pécheur, tandis qu'il était un modèle de pureté pour les enfants de son âge et pour les chrétiens de tous les temps.

Le pieux Henri voulant, malgré la bonne opinion qu'il avait des dispositions de son fils, suivre à son égard les règles de la prudence ordinaire, interrompait de temps en temps la longueur de ses jeûnes, en lui faisant servir la même portion qu'à ses frères pour le repas du soir; mais lui, prenant aussitôt ces aliments, allait les distribuer aux pauvres, dans la rue. Son jeûne revêtait alors ce double caractère, si fort recommandé par les saints Pères : la mortification et la charité; il donnait à autrui ce qu'il se retranchait à lui-même.

Au reste, Michel ajoutait au jeûne bien d'autres mortifications. Au plus fort de l'hiver, il lui arrivait de marcher pieds nus sur la terre gelée, sur la neige ou la glace. Il avait pris l'habitude, dès ses premières années, de se retirer dans le coin le plus reculé de la maison, et là, armé d'une discipline, de s'en donner rudement sur ses épaules nues. Dès lors aussi, il commença à porter sur la poitrine une croix de bois armée, aux extrémités, de petits clous, qui entraient dans sa chair.

Euphrosine le conduisit un jour, en compagnie de ses frères, dans une campagne voisine, pour leur procurer quelques heures de délassement et leur faire manger des fruits. Michel, qui ne songeait nullement à se récréer, n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il se retira dans un bosquet voisin, et là apercevant un buisson rempli d'épines aiguës, il lui vint à l'idée de faire l'essai d'une mortification peu ordinaire. Il se dépouille de ses habits jusqu'à la ceinture et se met à se rouler dans tous les sens sur ce lit de ronces et d'épines[1]. Euphrosine et les autres enfants, déjà fort inquiets de ne plus le voir, s'étaient mis à le chercher, et l'ayant enfin trouvé : « Que faites-vous donc là, lui dirent-ils? » « C'est pour l'amour de Dieu et pour imiter saint François, » leur répond avec un doux sourire le jeune Michel.

On assure, du reste, que Dieu daigna alors opérer en sa faveur un vrai miracle, en permettant que sa chair encore si tendre, ne fût nullement déchirée par les épines. Euphrosine avait pu s'en assurer, et ce fut elle qui en rendit témoignage plus tard.

Au reste, quel que fût le soin de Michel à pratiquer la mortification de la chair, il ne négligeait pas pour cela de suivre exactement les exercices de piété. Il faisait de fréquentes visites à l'église,

(1) Voir vie imp. 123.

et y passait de longues heures en oraison, dans le plus entier recueillement.

Au temps où il allait recevoir des leçons dans les écoles publiques, ses condisciples ayant remarqué qu'il ne prenait jamais part à leurs jeux, et qu'il les quittait aussitôt après la classe, voulurent savoir où il s'en allait, et comment il passait le temps de ses récréations. Plusieurs fois ils se mirent à le suivre, et toujours ils le virent se diriger vers quelque église, où il se hâtait de faire très-dévotement ses prières, toujours à genoux et dans l'attitude d'un saint.

Revenu à la maison, il ne faisait autre chose, en dehors de ses leçons, que de se livrer à la lecture des ouvrages de dévotion et surtout du Traité des Grandeurs de Marie: Ce livre, qui lui plaisait plus que tout autre, servit puissamment à enflammer son cœur du plus tendre amour pour la très-sainte Vierge. Aussi ne passait-il ni jour ni nuit sans lui en donner quelque témoignage.

Il récitait invariablement chaque jour le saint Rosaire avec beaucoup d'autres prières, dans son oratoire. C'était un tout petit appartement éloigné de tout bruit; il le transforma en chapelle, dont les parois étaient tapissées d'images; au centre était un petit autel, devant lequel il se mettait à genoux.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que ces exercices de piété eussent nui en rien à son avancement dans les connaissances profanes. Il eut de grands

succès dans ses études littéraires ; ses condisciples le consultaient dans leurs embarras, et il se faisait un devoir de les aider de ses lumières. L'un d'entre eux déclara plus tard, combien il était redevable à Michel pour les explications qu'il en avait reçues.

Quand il ne pouvait se dispenser de passer son temps avec ses condisciples, pendant la récréation, il ne cessait de leur parler de Dieu, les exhortait à tout propos à le servir fidèlement et à faire pénitence de leurs péchés ; il allait même jusqu'à leur distribuer de petites disciplines en cordes, qu'il avait façonnées lui-même, et il les pressait d'en faire usage, une fois revenus chez eux. Il les invitait également à observer le carême et à se priver pour l'amour de Dieu de quelques aliments.

Ces paroles, assurément, ne pouvaient plaire à tous les assistants, néanmoins, les exemples de vertu que leur donnait Michel faisaient impression dans leur esprit, et quelques-uns d'entre eux en profitaient plus ou moins pour leur amendement. Quelquefois il conduisait ses petits amis dans son oratoire, et là, après les avoir fait prier et chanter avec lui, il leur adressait quelques paroles d'édification.

Peut-être nous dira-t-on que ce sont de purs enfantillages. Tant qu'on voudra, répondrons-nous, mais ne voit-on pas percer à travers ces prétendus jeux d'enfant un fond admirable de vertu, et comme l'aurore d'une grande destinée future?

Au reste, ses compagnons étaient pleins d'estime et de respect pour lui ; nul n'aurait osé lui disputer la première place pour la piété, et le surnom qu'ils lui donnèrent fait bien voir la haute idée qu'ils avaient de sa vertu, en même temps qu'il fut à son égard une sorte de prophétie. Ils l'appelèrent dès lors la *Fleur des Saints*.

Avant même d'avoir commencé ses études de grammaire, le jeune Michel avait déjà conçu le projet de devenir religieux, et s'il désirait si vivement embrasser la vie monastique, c'était parce qu'il espérait y trouver une plus grande facilité d'y servir Dieu. Il se mit donc à faire le tour des couvents de Vich, demandant partout l'habit religieux ; mais sa grande jeunesse et sa petite taille ne pouvaient que faire rire les Pères auxquels il adressait sa demande d'un air si sérieux.

Partout on lui donnait bon espoir, on le comblait de caresses, mais on finissait invariablement par le renvoyer chez ses parents, en l'exhortant à attendre encore quelques années, jusqu'à ce que, devenu plus grand et plus robuste, il fût plus apte à supporter les pratiques de la vie monastique. Ces refus l'affligeaient beaucoup, vu que le séjour dans le monde lui était devenu intolérable et que, d'autre part, on lui fermait l'entrée du cloître.

Que faire alors? Le souvenir de sa chère montagne se présente à son esprit et il forme de nou-

veau le dessein d'aller se sanctifier dans le désert. Mais, cette fois, il ne veut plus tenter Dieu, et, sachant que les flancs de la montagne ne lui fourniront pour toute nourriture que des herbes et des racines sauvages, il veut, d'abord, faire dans la maison paternelle l'essai d'un pareil genre de vie.

Pendant plusieurs jours, il ne se nourrit que d'herbes crues qu'il a lui-même cueillies dans le jardin, et, comme il voit que ce genre d'alimentation n'a nullement nui à sa santé, son parti est bientôt pris d'une manière définitive; mais il lui faut des compagnons. Il s'adresse de nouveau à Antonio Marfa, celui-là même qui déjà l'avait abandonné, et il met dans ses paroles une telle force de persuasion, qu'Antonio consent à le suivre une seconde fois. Il entraine aussi un troisième enfant nommé Sigismond Vinges, mais nous ne saurions dire si c'était celui-là même qui l'avait accompagné une première fois; les procès apostoliques se taisent à cet égard.

Avant de se mettre en chemin pour la montagne, Michel représente à ses compagnons de voyage, combien il leur importait à tous, afin de n'avoir pas à se repentir d'une pareille entreprise, d'aller dans une église pour y demander la bénédiction de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de sa très-sainte Mère, de faire d'eux-mêmes une généreuse offrande à la divine Majesté, et de lui consacrer l'innocence de leurs cœurs par un vœu de virgi-

nité perpétuelle. C'était un jeune enfant qui parlait à des enfants de son âge, mais il sut mettre dans ses paroles tant d'énergie, qu'il persuada à ses compagnons de faire ce qu'il désirait d'eux.

Sans retard ils se rendent dans l'église de Sainte-Claire, qui appartenait aux religieuses dominicaines, et là, humblement prosternés tous les trois, devant l'image de Marie, ils se mettent sous la protection spéciale de la Reine des Vierges ; ils la supplient de leur conserver intacte, pendant la vie entière, la pureté du corps et de l'âme.

On aurait pu croire peut-être, en voyant sortir ces trois enfants de l'église des Dominicaines, qu'ils y avaient commis quelque espièglerie, et cependant, leurs lèvres enfantines venaient d'y proférer une de ces paroles sublimes qui sont, pour la vie entière d'un homme, d'une si grande importance. D'où avait pu leur venir, si ce n'est d'une céleste inspiration, l'idée de se lier par un vœu de chasteté? C'était, du reste, le même mouvement surnaturel qui les poussait à chercher la félicité de leur vie loin des sentiers du monde.

Dès qu'ils eurent ainsi prononcé leur vœu, le trois compagnons sortirent de l'église et s'acheminèrent vers la montagne, mais avec une joie et un contentement qui rayonnaient sur leurs visages. Tout le long du chemin, ils ne s'entretinrent que de sujets de piété, et leur conversation toute céleste était digne de l'attention des anges. Déjà ils étaient

à mi-chemin, en face de ce palais, ou pour mieux dire, de cette forteresse appelée Espinsella, lorsque tout à coup, ils voient se présenter à eux trois hommes qui leur demandent où ils vont. Ils répondent hardiment qu'ils se rendent à l'ermitage de Saint-Sigismond, bien connu dans ces contrées comme but de pieux pèlerinages.

Les trois inconnus se mettent alors à discourir avec eux sur leur projet, pour les en détourner. Ils leur disent qu'ils sont bien trop jeunes pour vivre dans un désert; qu'ils pourront y rencontrer des loups, qui les dévoreront; que le parti le plus sûr pour eux, est de s'en retourner à la maison paternelle et d'y vivre chétiennement en pratiquant l'obéissance; que leur fuite a certainement mis déjà leurs parents dans la désolation, et qu'il convient d'aller les rassurer.

Ensuite, prenant à part le jeune Michel, comme l'attesta plus tard Antonio Marfa, ils lui demandent s'il consent à pratiquer une certaine mortification qu'ils lui indiqueront, mais à la condition qu'il déclarera tout d'abord pour l'amour de qui il voulait bien l'accepter et l'accomplir. L'enfant répond sans hésiter qu'il l'accomplira pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. Alors, ils lui disent de se procurer et de mettre sous son lit un fagot de sarments qu'il aurait à sa disposition chaque nuit, pour y prendre son sommeil, sans autre traversin qu'une pierre. Michel promet de le faire

et nous aurons l'occasion bientôt de voir avec quelle fidélité il tint parole.

Ceux qui nous ont transmis le récit de cette aventure tiennent pour certain que les personnages, qui s'étaient montrés aux trois jeunes compagnons, n'étaient autres que des anges. Notre petit Michel, qui, lui, était réellement un ange par son innocence, devait mieux que tout autre reconnaître sous cette forme humaine les purs esprits dont il était l'égal. Aussi donna-t-il ensuite à Euphrosine l'assurance que c'étaient bien des anges qui leur avaient parlé. Marfa ajoute dans sa déposition que, curieux de savoir où iraient les trois inconnus, il se mit à les suivre du regard, et que tout à coup, il les vit disparaître sans pouvoir dire de quel côté ils s'étaient dirigés, bien que la plaine où ils étaient alors, fût étendue et ouverte de toutes parts.

Persuadé de la vérité de ce qu'on venait de lui dire, le petit chef de cette bande signifia dès lors à ses compagnons qu'il leur convenait de battre en retraite, puisque la volonté du Seigneur s'était manifestée contraire à leur dessein, et qu'elle les appelait, suivant toute apparence, à faire pénitence, non point dans le désert, mais au sein de leur famille et dans le monde. Les deux amis de Michel, dociles à sa parole quand il s'était agi de partir, lui obéirent également lorsqu'il leur parla du retour, et, pendant qu'ils revenaient sur leurs pas, leur

conversation ne fut ni moins animée ni moins édifiante qu'elle ne l'avait été d'abord. Michel ne savait parler que du devoir d'aimer Dieu, de le servir, et d'être fidèle à correspondre à ses secrètes inspirations.

Avant de rentrer dans la ville, ils s'arrêtèrent dans une chapelle de Saint-Jacques-des-Infirmes, et là, devant une image de la sainte Vierge, ils renouvelèrent leur vœu, et s'engagèrent par de nouveaux serments au service de la Reine du Ciel, la suppliant de leur accorder sa toute-puissante protection, pour qu'ils pussent demeurer fidèles à leurs engagements.

Revenu à la maison, Michel trouva son père courroucé contre lui, ou qui, du moins, feignant de l'être, fit venir le professeur de grammaire et lui commanda de donner de sa férule au fugitif. Cette sentence fut aussitôt exécutée, et Michel, qui ne craignait pas de se fustiger lui-même avec rigueur, reçut avec une sorte de satisfaction les coups qui lui venaient d'une main étrangère.

Ces sentiments, bien loin d'indiquer chez lui le moindre esprit de bravade et de rebellion, comme il aurait pu arriver pour un enfant naturellement indocile et fier, dénotent, au contraire, en Michel un véritable esprit de pénitence et de componction, dont il a donné, d'ailleurs, de si fréquentes et si fortes preuves dans tout le courant de sa vie.

CHAPITRE IV.

Michel continue ses pratiques de piété et désire entrer en religion, 1602.

Michel n'eut rien de plus pressé, une fois revenu chez son père, que de mettre en pratique le conseil que lui avaient donné les anges sur la montagne, mais le grand obstacle pour lui était de cacher ce nouveau genre de pénitence à ses frères et à la bonne Euphrosine, qui veillait constamment sur lui. Il réussit néanmoins, quelque temps, et voici comment.

Le matin, il cachait les sarments et la pierre sous le lit, où il dormait en compagnie de son frère Hyacinthe; lorsque arrivait la nuit, il se couchait comme les autres, mais, dès que son frère était endormi, ce qui ne tardait pas beaucoup, il descendait tout doucement du lit, retirait la pierre et les sarments, et, s'y étendant de tout son long, il tâchait de prendre un peu de repos sur ce lit

d'anachorète; son sommeil ne pouvait être ni bien profond ni continu, et il profitait de ces fréquentes interruptions pour prier et méditer, ce qu'il faisait si volontiers.

Il avait toujours dans l'esprit la Passion de Notre-Seigneur, et les livres qu'il lisait dans la journée fournissaient une ample matière, sur ce sujet, à ses réflexions. La majeure partie de la nuit se passait donc ainsi en saintes pensées, en tendres affections pour Notre-Seigneur, dont il ne pouvait se lasser de considérer et de pleurer les souffrances et la mort. Lorsqu'arrivait le jour, et avant que son frère ne fût éveillé, il poussait sous leur lit commun la pierre et les sarments, et transi de froid, mais tout embrasé dans son cœur d'un ardent amour pour Dieu, il se remettait à sa place dans le lit, afin qu'au moment du lever personne ne pût s'apercevoir de rien.

Quelques-uns de ses frères prenaient un malin plaisir à le contrarier. En le voyant si retiré, si pieux, si attentif à prier et à conserver le recueillement, il était facile de conclure que les choses de ce monde ne pouvaient nullement lui plaire. On voulut donc essayer de lui causer du trouble et de l'ennui, en lui disant fréquemment que, dès qu'il aurait atteint l'âge convenable, on s'empresserait de le marier. Quelquefois il en souriait comme d'une chose que l'on disait uniquement pour plaisanter, sans qu'on eût le désir d'en venir là, mais

le plus souvent, craignant que ce ne fût de leur part un projet sérieux, il en concevait tant de peine et de désolation, qu'elles se manifestaient par la rougeur extrême de son visage et par les larmes qui coulaient de ses yeux.

C'était alors surtout qu'il s'enfuyait dans son oratoire où, levant les mains vers l'image la très-sainte Vierge, il renouvelait son vœu de virginité et sa consécration à Marie. La répétition si fréquente de ces actes de vertu ne pouvait que lui attirer du Ciel cette abondance de grâces, dont il avait besoin pour progresser dans la voie de la perfection.

Un jour qu'il renouvelait ainsi avec une ferveur tout angélique son vœu de continence perpétuelle, le Seigneur daigna, pour le consoler des vexations qu'il endurait de la part de ses frères, et pour le confirmer de plus en plus dans ses bonnes résolutions, lui révéler que ses désirs avaient été exaucés, qu'il vivrait et mourrait en religion, et, bien que cette assurance n'eût point pour lui les caractères d'une révélation manifeste, elle contribua néanmoins à l'affermir dans ses projets de vie solitaire, et à augmenter l'éloignement qu'il ressentait déjà pour le monde, et par suite son désir des biens éternels.

Michel n'avait pu cependant, malgré toutes ses précautions, dérober longtemps au regard si vigilant d'Euphrosine le nouveau genre de lit sur

lequel il passait ses nuits. Il en rougit devant elle comme s'il eût été accusé et convaincu d'un très-grand crime. Euphrosine voulant le guérir de ce qu'elle appelait un pur caprice d'enfant, le menaça d'en parler à son père. Tout confus, le pauvre Michel se jeta aux genoux d'Euphrosine, la suppliant de n'en rien faire et de lui laisser son cher fagot. La domestique promit de n'en rien dire à personne, mais elle ne pouvait, disait-elle, consentir à lui laisser les sarments.

Ce fut alors une espèce de lutte entre Euphrosine et son jeune maître : celui-ci recommençait toujours à coucher sur la dure; la domestique, de son côté, le surveillait attentivement, et, quand elle s'en apercevait, elle le forçait à rentrer dans son lit et jetait impitoyablement dans le feu ses bien-aimés sarments.

Michel, déconcerté, prit dès lors le parti d'employer lui aussi la ruse, et d'attendre, le soir, dans son lit, que tout le monde, et surtout la vieille Euphrosine, se fût endormi; prenant alors son fagot, il s'en servait d'après le conseil des anges, et Euphrosine, s'avouant enfin vaincue, finit par lui permettre de faire à cet égard ce qu'il désirerait.

Michel avait atteint sa douzième année, quand il plut à Dieu de lui retirer son père, le 2 novembre, jour consacré précisément à la commémoraison des défunts. Sentant approcher sa fin, le

vertueux Argémir fit venir autour de son lit de mort tous ses enfants, à la façon des anciens patriarches, et leur donna, après quelques avis très-opportuns, sa suprême bénédiction, en suppliant le Seigneur de la ratifier du haut du ciel.

Michel fut très-sensible à cette perte et, peut-être, la ressentait-il plus vivement qu'aucun autre de ses frères, attendu que la piété loin d'attiédir les sentiments du cœur, les rend, au contraire, plus vifs en les épurant. Le vertueux enfant, élevant son cœur vers Dieu, lui offrit généreusement ce douloureux sacrifice, et mêlant ses prières à ses larmes, il demanda instamment à Dieu d'user envers ce tendre père de toute sa miséricorde, de lui abréger les peines du purgatoire, et de l'accueillir sans retard dans l'éternelle félicité.

Dès qu'ils eurent rendu à leur père les derniers devoirs, les fils d'Henri Argemir, qui déjà, quatre ans auparavant, avaient perdu leur mère, commencèrent à éprouver ce que c'est que d'être orphelins. Leurs tuteurs, qui étaient Jean Caraval et Michel Camalada, leur firent comprendre que chacun d'eux devait choisir un état, qui pût leur procurer une existence honorable. Chacun prit son parti. Michel éloigné comme il l'était du monde, répondit clairement qu'il voulait entrer en religion, et qu'il espérait bien que Celui qui l'y appelait, lui donnerait les moyens d'y arriver.

Cette résolution déplut beaucoup à ses frères.

L'aîné des survivants, Augustin, prit sur lui d'aller dans tous les couvents de Vich pour prier les supérieurs de ne point donner suite à la demande que pourrait leur faire son frère Michel, et cela à cause de sa trop grande jeunesse et de son peu d'aptitude à porter le joug de la vie religieuse. Par suite de cette précaution, Michel trouva fermées toutes les portes des couvents, où il alla frapper. Les seuls qui lui firent bon accueil furent les Carmes de l'Observance, par la raison peut-être que Michel insista davantage auprès d'eux, attiré qu'il était par sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge, à laquelle cet Ordre est plus spécialement consacré; mais Dieu qui l'avait destiné à être l'ornement d'une autre famille religieuse, non encore établie à Vich, permit que les démarches de Michel pour être reçu, eussent alors moins de succès que celles de son frère pour le faire exclure des couvents de sa patrie.

Pour suppléer aux exercices de la vie monastique dont on venait de le juger incapable, Michel suivait dans la maison de son tuteur un genre de vie dont les austérités étonnaient grandement ceux qui jusque-là n'avaient pu en être les témoins. Dans son nouveau domicile, il n'avait pu obtenir de continuer à coucher sur les sarments, et tous ses efforts n'avaient pu aboutir à faire lever cette défense. Il put, il est vrai, compenser cette austère pratique en couchant sur la terre nue,

et en passant une grande partie de ses nuits en amoureux colloques avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant lesquels il le suppliait de lui permettre enfin de suivre sa vocation ; mais il ne put longtemps continuer à passer de la sorte le temps du sommeil sans être aperçu, et on lui en fit dès lors d'amers reproches ; on le traita d'indiscret, de rebelle, mais il tint ferme et on finit par lui laisser toute liberté à cet égard. De même pour le jeûne, on lui permit de le pratiquer et même de suivre les inspirations d'en-haut, qui le portaient à se priver en partie et même quelquefois totalement de ses aliments, pendant le repas, pour les porter aux pauvres.

Tout allait donc à son gré sous ce double rapport, mais il lui manquait toujours son cher oratoire. Il ne savait comment y suppléer. Il ne trouvait pas le moindre coin un peu retiré, pour y faire en liberté ses oraisons accoutumées et ses autres pratiques de piété, et plus d'une fois, il se vit réduit à s'en acquitter à ciel ouvert et dans la cour, où il était exposé à toutes les intempéries de l'air et de la mauvaise saison.

Un jour, la domestique de son tuteur, (ce n'était plus la bonne Euphrosine, mais une autre femme nommée Espérance Tournafoch), après l'avoir cherché en vain dans toutes les chambres, finit par le trouver dans la cour, derrière un tas de bois, agenouillé, les mains jointes sur la poitrine,

et les yeux fixés vers le ciel. Elle l'appela par son nom, le prit par les mains, et, n'en recevant aucune réponse, elle finit par croire qu'il était profondément endormi, bien que cette posture indiquât tout autre chose que le sommeil. Le prenant alors entre ses bras, elle le transporta ailleurs. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, elle lui demanda, toute courroucée, ce qu'il pouvait donc faire là, et pourquoi il ne lui avait pas répondu. Le pauvre enfant, se mettant à sourire, lui dit qu'il priait alors pour elle, en retour des soins qu'elle lui prodiguait. Puis, il la supplia de le laisser retourner à son poste et à sa prière, à moins qu'elle n'eût besoin de lui dans la maison pour quelque travail.

Ce fut à la même domestique qu'il dit un jour : « Sachez, ma bonne Espérance, que je veux deve- » nir religieux, et religieux d'étroite observance, » parce que je veux être un saint. » — « Un saint! » reprit brusquement la pauvre femme, croyez- » vous donc qu'il soit facile de devenir un saint? » Les Saints aiment Dieu de tout leur cœur, ils » font de rudes pénitences, ils ne mangent que » des herbes crues. » — « Moi aussi, répliqua vive- » ment le jeune Michel, je puis me contenter de » légumes et d'herbes; déjà j'en ai fait l'essai, » quand j'étais dans la maison de mon père, et je » ne m'en suis pas moins bien porté. S'il suffit » de cela pour devenir un saint, je puis bien moi

» aussi y prétendre. » Espérance admira l'ingénuité de son jeune maitre, et comme d'ailleurs tous les agissements de Michel répondaient à cette prétention de parvenir à la sainteté, elle commença à se persuader qu'il pourrait bien lui arriver de réussir en cela.

Entre temps, le tuteur, qui s'obstinait à contrarier l'inclination de son pupille pour le couvent, crut devoir le destiner au commerce, et le plaça chez des marchands de toile associés, dans la pensée que les occupations du magasin et les occasions fréquentes de voir les choses du monde, changeraient assurément les idées du jeune homme et lui donneraient le goût d'une autre vocation. On ne pouvait imaginer sans doute rien de plus opposé à la manière de voir du jeune Argémir; néanmoins, docile comme il l'était aux ordres et aux simples désirs de ceux qui le dirigeaient, il ne fit aucune observation et se transporta sans difficulté à la maison des deux marchands Pierre Sellers et Pierre Carcer; c'était la seconde fois qu'il changeait ainsi d'habitation, depuis la mort de son père.

Dans cette position si nouvelle pour lui, il continua, autant du moins qu'il lui était possible, ses exercices de piété et de pénitence, ayant bien soin de suppléer pendant la nuit à ce qu'il n'avait pu faire pendant la journée. Il avait pour lit la terre nue, son alimentation était toujours très-

simple et ses jeûnes fréquents, enfin ses austérités corporelles n'étaient pas moindres qu'auparavant. La femme de l'un des deux marchands, qui avait remplacé Euphrosine et Espérance dans les tendres soins qu'elles donnaient à notre saint, essaya vainement de l'amener à mener un genre de vie moins dure, le pieux jeune homme ne se laissa point vaincre, mais, au reste, sa patience allait être mise à de bien plus rudes épreuves.

Il est hors de doute que certaines âmes sont incapables de comprendre et de sentir ce qu'il y a de beau dans la vertu. L'un des deux marchands, qui était témoin de la vie innocente et mortifiée de son jeune commis, au lieu de l'admirer, commença à craindre qu'elle n'eût pour lui et pour son commerce des suites fâcheuses. Il ne cessait de recommander à Michel de bien faire attention aux devoirs de son emploi ; et comme le jeune homme, sans rien omettre de ce qui lui était commandé, montrait cependant, plus de sollicitude pour la grande affaire de son salut que pour nulle autre au monde, son patron se mit dès lors à le voir de mauvais œil, et bientôt à le prendre réellement en aversion. Il lui manifestait sa malveillance par toutes sortes de reproches immérités ; il y ajouta bientôt les menaces et les coups.

Le pauvre Michel eut plus d'une fois son visage tout ensanglanté des coups qu'il avait reçus, et, comme il se contentait de sourire, le marchand,

persuadé qu'il se moquait de lui, redoublait ses mauvais traitements ; alors le jeune homme, pour le radoucir, se jetait à ses genoux et, comme s'il eût été coupable de quelque grande faute, il lui demandait humblement pardon. Au lieu d'aller se plaindre jamais à personne de toutes ces humiliations, il s'en réjouissait au fond du cœur ; mais une demoiselle qui était au service du même maître dut un jour, pour guérir les blessures que Michel avait reçues, le conduire ailleurs, pour être plus libre dans les soins qu'elle voulait lui donner.

Ce fut aussi vers ce m me temps qu'une dame, appelée Catherine Campana, qui avait connu jadis les parents de Michel, ayant appris la triste situation où il était actuellement, demanda à l'emmener avec elle dans une maison de campagne, située à une demi-lieue de Vich, dans le dessein de le soustraire, au moins pour quelque temps, aux mauvais traitements que lui faisait subir le marchand. On le lui accorda et Michel en fut très-content, non point précisément pour se soustraire aux souffrances qu'il endurait à la ville, mais parce qu'il espérait avoir là plus de liberté pour ses pratiques de piété et de mortification. En effet, la première action qu'il fit, ce fut de se procurer des sarments et une pierre, pour s'en servir conformément au conseil des Anges.

La pierre qui, dans cette occasion, servit d'oreiller à notre Saint, s'est conservée longtemps

comme une relique, dans la famille Sellers. Les fragments que l'on en détacha furent souvent l'occasion de faveurs signalées accordées à ceux qui s'en servaient en invoquant l'intercession de notre Saint. Aussi les pieux fidèles les appréciaient-ils plus que les diamants et les améthystes de Monségny.

CHAPITRE V.

Michel fait de nouvelles instances pour entrer en religion.
Il est reçu chez les religieux Trinitaires, 1603.

Michel ne pouvait goûter dans le monde de véritable satisfaction. Pendant les quelques jours qu'il avait passés chez la dame Campana, ayant appris qu'il y avait non loin de là un couvent de Franciscains, il se hâta d'aller demander d'y être reçu. Admis en présence du révérend Père Gardien, il le supplia très-humblement et à chaudes larmes de lui donner l'habit de son Ordre. Le religieux l'écouta avec bonté et même avec un certain plaisir, parce qu'il remarquait sur sa personne et dans ses paroles une modestie, une simplicité bien faites pour ravir les cœurs, mais en le voyant encore si jeune, il crut devoir lui dire d'attendre, tout en le congédiant de la manière la plus courtoise.

Le jeune homme fut navré de douleur de ce

nouveau refus, et, après avoir prié longuement dans l'église du couvent, il revint encore tout triste chez sa bienfaitrice. Alors, comme s'il eût voulu se châtier de ne point être déjà plus âgé, il prit en main une discipline, et tandis qu'il s'en frappait rudement les épaules, il s'écriait d'un ton » de voix lamentable : « Oh! grand saint Fran-» çois! vous qui êtes si bon, si charitable envers » tout le monde, comment se fait-il que vous » n'ayez point voulu m'accepter pour un de vos » enfants? »

Le bruit qu'il faisait en se frappant et ses cris plaintifs furent entendus des gens de la maison; on accourut et on le trouva occupé à cet exercice de pénitence. On lui en fit des reproches et il en demeura tout confus; il ne cessa pas pour cela de suivre toujours le même genre de vie mortifiée.

Il faut dire, d'ailleurs, que ses oraisons et ses pénitences avaient en ce temps-là pour objet principal de délivrer l'âme de son père des flammes du purgatoire. Michel n'avait pas oublié ce tendre père qu'il avait toujours tendrement aimé, mais, certes, s'il eût été capable d'en perdre le souvenir, les mauvais traitements et les contrariétés continuelles qu'on lui faisait subir alors auraient suffi pour le rappeler à sa mémoire, presque à chaque instant du jour. Michel offrait donc à Dieu, pour cette âme chérie, ses prières, ses larmes et les

rigueurs volontaires qu'il exerçait lui-même sur son corps.

Un jour, il priait avec sa ferveur accoutumée, devant une image que l'on vénère encore de nos jours à l'une des portes de la ville; or, tandis qu'il suppliait la très-sainte Vierge d'étendre une main secourable sur l'âme de son père, voilà que cette âme lui apparut sous les traits de ce père bien-aimé. Michel n'osa pas lui adresser la parole, mais il entendit parfaitement le son de cette voix qui lui recommanda de persévérer dans ses pratiques de piété et dans le projet qu'il avait d'être religieux. Elle le supplia, en outre, de continuer à lui accorder pour sa délivrance le secours de ses prières et de ses œuvres expiatoires.

Cette apparition ranima son courage, au milieu de ses anxiétés, et il renouvela dès lors ses instances dans les couvents de Vich; mais rejeté de partout, en raison de son jeune âge, il s'en plaignit amoureusement à Notre-Seigneur et le supplia, puisqu'il voulait qu'il fût religieux, de lui fournir les moyens de réaliser le dessein qu'il en avait formé depuis si longtemps dans son cœur. Mais, l'heure assignée par la Providence avait enfin sonné, et Dieu allait le mettre sur la voie qui devait le conduire directement au terme de ses ardents désirs. Il lui inspira l'idée d'aller à Barcelonne où il lui serait plus facile, se disait-il, parmi le grand nombre de couvents que possède

cette ville, d'en trouver un qui consentît à le recevoir.

Michel partit de Vich, mais sans en dire un seul mot à personne, parce qu'il avait à redouter de la part de son tuteur une opposition insurmontable. Il s'en alla donc à pied, sans guide, sans recommandation d'aucune sorte, et sans autres ressources que quelques petites pièces de monnaie, qu'il avait reçues par don d'un des amis de sa famille. Dès le lendemain, il arrivait à Barcelonne, harassé de fatigues, tout couvert de la poussière du chemin, mais plein de confiance en Dieu; tout son embarras était de savoir où il pourrait loger. La Providence y veillait, et dirigeait ses pas.

Comme il passait devant la maison d'un honnête ouvrier, la femme de celui-ci, qui s'était arrêtée par hasard sur le seuil de la porte, voyant ce jeune homme ou plutôt cet enfant si gentil, marcher à pas lents et d'un air si pensif, lui adressa la parole et l'invita à entrer, si cela pouvait lui être agréable, dans leur maison. Fort intriguée de ses allures, et poussée par cette curiosité si ordinaire aux gens du peuple, et surtout aux femmes, elle lui fit plusieurs questions et voulut savoir d'où il venait, et quel était le motif qui l'amenait à Barcelonne.

Michel, qui ne voulait ni mentir ni manifester son secret, répondit qu'il venait de Vich, et qu'il avait à traiter à Barcelonne une affaire personnelle,

qu'il n'avait pu confier à personne. Cette femme n'en demanda pas davantage, dans la pensée que ce ne pouvait être là qu'un fils de famille, qui s'était échappé de la maison paternelle pour éviter quelque châtiment peut-être bien mérité. Elle le traita, néanmoins, avec beaucoup de bonté et lui offrit, pour tout le temps qu'il devait passer à Barcelonne, un asile dans sa maison et tous les services qu'elle pourrait lui rendre dans sa pauvreté.

En effet, son mari n'était qu'un modeste ouvrier qui tirait sa subsistance et celle de sa famille du travail de ses mains; mais, au reste, l'hôte que Dieu leur envoyait ne pouvait guère leur être à charge, à cause de sa grande frugalité. Michel remercia sa bienfaitrice, lui donnant l'assurance qu'il tâcherait de ne point trop l'incommoder. Le mari, quand il revint le soir à la fin de sa journée, fit un très-bon accueil à Michel, de telle sorte enfin que le pieux enfant dut s'estimer fort heureux de ses débuts dans la grande ville.

Le lendemain, dès le point du jour, Michel demanda à ses hôtes, s'il n'y avait point aux alentours quelque église où il pût aller entendre la messe. On lui répondit qu'il y avait précisément non loin de là une église, celle du monastère de la très-sainte Trinité. Il s'y rendit aussitôt et y assista à toutes les messes qu'on y célébra dans la matinée, puis, pour satisfaire sa dévotion, il passa encore dans l'église une bonne partie du jour.

L'auteur d'une des vies de notre Saint, le Père Joseph de Jésus-Marie, raconte que ce fut ce jour-là même qu'il demanda l'habit de l'Ordre de la très-sainte Trinité, mais dans les manuscrits qui contiennent l'attestation des témoins contemporains du Saint, on voit, ce qui d'ailleurs est plus vraisemblable, qu'avant de faire sa demande, il fréquenta quelque temps l'église du monastère, où il servait bon nombre de messes, et où il s'arrêtait ensuite pour y prier, jusqu'au moment où l'on venait en fermer les portes. De cette façon et sans que l'on connût son dessein, il disposait peu à peu en sa faveur les religieux qui, en le voyant si pieux, si recueilli, si modeste, ne pouvaient que s'intéresser vivement à lui.

Quoi qu'il en soit, il est certain que lorsqu'il formula nettement sa demande d'admission, il s'en fallut de peu que la difficulté de sa trop grande jeunesse ne le fit encore rejeter, car il n'avait pas même encore atteint sa douzième année. Mais l'auguste Trinité, qui l'avait destiné à être l'honneur de l'Ordre qui porte son nom, voulut cette fois lui aplanir la voie, éloigner les difficultés, et lui faire prendre l'habit de Trinitaire dans un âge réellement encore bien tendre.

Le Père Antonio Tafalla était alors ministre du couvent de Barcelonne et le Père Gabriel Manzano, provincial de Catalogne. Celui-ci n'était point à Barcelonne, lorsque Michel fit sa demande, mais

informé par le Père Ministre des bonnes qualités et du caractère de sainteté que l'on avait déjà pu reconnaître chez le postulant, il permit dès lors de lui donner le saint habit. La communauté tout entière applaudit à cette détermination, parce qu'elle avait été ravie d'admiration par cet air de bonté, de douceur, de piété, de précoce sagesse, qui respirait dans la conduite de ce jeune homme et lui gagnait tous les cœurs.

Nous ne pourrions dire avec certitude quel fut le jour de la prise d'habit, vu que les registres du couvent de Barcelonne marquent seulement qu'il le reçut tandis que le Père Antonio Tafalla était ministre de ce couvent. On peut néanmoins conclure de divers documents, que cette cérémonie de la vestition doit avoir eu lieu dans le courant du mois d'août 1603, lorsque Michel était sur le point d'entrer dans sa douzième année.

Au moment où il y arriva, le couvent de Barcelonne n'avait point de maître des novices, vu que le Père Paul d'Aznar, que l'on avait destiné à cet emploi, n'y était point encore arrivé. Le jeune novice fut donc confié à un Père qui, étant déjà âgé, rempli de science et de vertu, s'aperçut bientôt, en donnant ses soins au jeune Michel, qu'il ensemençait un terrain très-fécond. Quant à Michel lui-même, il est impossible d'exprimer la félicité qu'il éprouvait de se voir séparé du monde, affranchi de ses obstacles, de ses périls, libre enfin

de se donner entièrement à Dieu, sans avoir plus à lutter contre l'opposition de ses frères et de ses tuteurs. Il ne croyait pas avoir acheté à trop haut prix, par tant de luttes et de contrariétés, qu'il avait dû souffrir, le repos dont il jouissait maintenant.

Parvenu au terme de ses brûlants désirs, il ne savait comment témoigner à Dieu sa reconnaissance, et il croyait ne pouvoir jamais se montrer digne d'un si grand bienfait. Les exercices de communauté ne pouvaient rassasier complétement les besoins de son cœur; il trouvait un certain soulagement au zèle incomparable qui le dévorait dans ces longues heures du jour et de la nuit qu'il passait au pied des autels, soit à chanter, soit à psalmodier les offices divins. On voyait alors son visage s'enflammer et sur tous ses traits se peindre la vivacité de sa foi et le feu de l'amour divin, dont son cœur était embrasé. L'oraison mentale n'était point chez lui interrompue, et cet exercice de la prière qu'il avait pratiqué dans le siècle et presque avant d'avoir atteint l'usage de la raison, devint alors son occupation principale et fit ses plus chères délices.

Sachant que l'oraison n'était pas moins nécessaire pour la piété, que la respiration pour la vie matérielle, il ne passait pas, pour ainsi dire, un seul instant sans adresser à Dieu de ferventes prières, qui étaient comme la respiration de son

cœur. Les occupations extérieures ne l'empêchaient nullement de converser intimement, dans le fond de son âme, avec le divin Maître qui le remplissait de sa douce présence et l'entraînait après lui, par les voies les plus sublimes, comme nous aurons occasion de le voir bientôt.

Quelques mois après son entrée dans l'Ordre, Michel eut pour maître le Père Paul d'Aznar, venu à Barcelonne pour y remplir l'office si important de directeur des novices; c'était un religieux de grand mérite, plein de science et de piété, comme en font foi les ouvrages qu'il a écrits. Un tel homme ne tarda pas à apprécier à sa juste valeur, le riche trésor que Dieu avait mis entre ses mains. Il comprit toute l'importance de sa mission vis-à-vis de Michel, et il s'appliqua dès lors, avec un soin particulier et une sollicitude de tous les instants, à la direction de cette âme privilégiée.

La principale vertu à laquelle il exerça son disciple, ce fut l'obéissance. Souvent il l'arrachait à la douceur de ses délicieuses contemplations pour l'appliquer aux travaux manuels, pour lesquels il n'avait ni goût ni aptitude; il le trouva toujours, néanmoins, parfaitement docile et prompt à faire ce qu'on demandait de lui. Mais, au reste, quand l'obéissance ne l'obligeait pas à se mettre en rapport avec ses frères, Michel toujours attiré vers la solitude et la prière, se retirait dans sa petite

cellule, pour s'y entretenir uniquement avec Dieu, qui le voulait tout à lui.

Les délices qu'il goûtait dans cette intime union avec Dieu étaient si pures, si suaves, que rien ne pouvait en égaler la douceur; aussi se serait-il fait un cas de conscience d'en perdre par sa faute la plus minime partie; il regardait comme soustraits à Dieu et à sa propre félicité tous les moments qu'il accordait, sans une vraie nécessité, aux créatures. Ses frères, qui l'estimaient beaucoup, auraient bien désiré passer avec lui de longues heures pour profiter de sa conversation, mais par esprit de charité, et pour ne point le priver de ce qui faisait le soutien de sa vie, ils le laissaient dans le silence et la paix de la solitude.

A minuit, le frère excitateur, chargé de frapper à la porte des cellules pour appeler les religieux aux Matines, trouvait le frère Michel déjà levé et priant, prosterné à deux genoux; dès cette heure, l'amour divin, toujours veillant dans son cœur, avait déjà chassé le sommeil de ses paupières. Et, lorsque son tour venait d'éveiller ses frères, il passait la première moitié de la nuit sans dormir, mais il priait durant tout ce temps devant une image de Notre-Dame du Bon-Remède, que l'on vénérait dans une chapelle intérieure du couvent. Qui pourrait nous dire toutes les grâces que ce fils bien-aimé de la Reine des Anges recevait de cette bonne Mère, pendant qu'il s'entretenait avec elle, age-

nouillé au pied de son autel? La suite de cette histoire nous dira quels étaient les fruits de ces longues heures passées en oraison.

Mais notre Michel se rendait surtout admirable par sa dévotion envers le très-saint Sacrement des autels, et, en présence des saints tabernacles. Ce fut pour ce motif qu'il demanda au Père Maître d'être toujours acolyte à l'autel, et de servir chaque jour un bon nombre de messes. Il passait donc presque toute la matinée à cet emploi que les anges nous envient, mais il ne parut jamais en éprouver la moindre fatigue ni le plus petit ennui, parce que la vivacité de sa foi lui donnait des forces, et que c'était là pour lui la source des plus ineffables consolations. Son maintien devant le très-saint Sacrement était si humble et si modeste, et l'on voyait si bien reluire sur lui l'allégresse de son cœur, que l'on eût dit réellement qu'il jouissait à chaque instant de la présence visible de Notre-Seigneur, et que pour lui étaient déchirés les voiles qui couvrent le divin Jésus dans la sainte Eucharistie. Ce qui était surtout remarquable c'était l'effet que produisait en lui la présence réelle de Jésus-Christ, depuis la consécration jusqu'à la communion du prêtre.

Nous verrons bientôt à quel degré d'intensité atteignirent ces impressions; nous nous contenterons de dire pour le moment, que la conduite du fervent novice, pendant qu'il servait la messe, inspi-

rait à tous les assistants la piété et la ferveur dans le service de Dieu. Aussi venait-il beaucoup plus de monde aux messes servies par le frère Michel, parce que chacun voulait contempler à son tour l'air modeste et la suave beauté de cet ange agenouillé, dont le regard devenait de plus en plus radieux, à mesure qu'il voyait s'approcher l'objet de son amour.

Ce fut aussi à cause de lui que l'on fit au couvent de plus abondantes aumônes. Un jour, le maître des novices voyant arriver une de ces larges offrandes, demanda à celui qui en était l'auteur quelle était la raison de cette générosité : le bienfaiteur répondit avec ingénuité que, bien qu'il donnât pour tous les frères en général, il le faisait principalement en considération de ce frère qui servait trop bien les messes, pour qu'il ne fût pas un saint.

Michel était au comble du bonheur d'entendre parler de l'Eucharistie. Il questionnait à cet égard les anciens religieux, les suppliant de lui dire tout ce qu'ils savaient de cet auguste sacrement. Son cœur se brisait pour ainsi dire de tendresse et de reconnaissance, en songeant à l'immense charité du Seigneur qui nous a enrichis d'un si incomparable bienfait, qui est l'abrégé de toutes les inventions de son amour.

Quel respect n'avait-il point pour le saint lieu où ce Dieu caché réside jour et nuit ! Il ne se contentait pas d'une simple génuflexion quand il passait devant

le tabernacle, mais pliant les deux genoux, il se prosternait profondément, pour rendre tous les hommages et les honneurs possibles à Celui dont il reconnaissait là présentes l'infinie majesté et la souveraine grandeur. Ce même sentiment le rendait très-soucieux de la propreté de l'église, de l'ornementation des autels, et de préparer à la sacristie les vêtements sacerdotaux.

On remarqua comme une particularité peu importante en soi, mais néanmoins digne d'admiration, que l'habit qu'il portait dans ces différentes fonctions se conserva toujours très-propre et exempt de la moindre tache. Ses frères reconnaissaient en cela et un symbole et une récompense de l'insigne pureté de son âme. Il eut aussi le plus grand soin de conserver toujours et en tout la plus sévère modestie dans ses regards. Il ne levait presque jamais les yeux, et, quand il était obligé de répondre à des personnes du dehors qui demandaient une messe ou un confesseur, il ne se permettait jamais de les regarder en face, ce qui lui attirait quelquefois des reproches; souvent les Pères auraient voulu connaître quelles étaient les personnes qui les attendaient à l'église ou au confessionnal, mais le jeune novice était incapable de leur donner les indications qui leur étaient nécessaires.

Au reste, l'application de Michel aux choses de Dieu et de l'âme ne l'empêchaient nullement de

se livrer à l'étude de la règle et du cérémonial de l'Ordre. Il apprit en peu de temps le plain-chant, les rubriques, les saintes coutumes et tout ce que doit savoir un religieux de chœur pour remplir convenablement son emploi. Il avait pour cela une grande aptitude qui, jointe à son application, le rendit bientôt supérieur à tous ses frères. Il devint pour eux un modèle sous tous les rapports.

CHAPITRE VI.

Michel va terminer son noviciat à Saragosse. — Sa profession, 13 septembre 1607.

Michel n'était entré en religion que pour faire la volonté de Dieu. Dans ce but il s'abandonna entièrement et en toute simplicité à la direction de son supérieur. Pas n'est besoin de dire qu'il était très-exact à obéir à la règle et très-prompt à exécuter ce qui lui était commandé. Sa volonté n'en éprouvait nulle répugnance et son corps aucune fatigue, comme si le Seigneur eût voulu récompenser, par un redoublement de forces, son extrême et constante docilité.

Il faut dire pourtant que, bien qu'il exécutât volontiers tous les ordres qui lui étaient donnés, il se portait de préférence aux emplois les plus bas et les plus fatigants, surtout au soin des malades. Aux jeûnes et pénitences imposés par la règle, il en ajoutait d'autres de son choix, ce qui aurait dû

assurément être excessif pour son âge, si déjà, depuis longtemps, il ne se fût habitué à supporter les plus dures macérations, avant même d'avoir atteint l'usage de la raison. Il jeûnait donc fort souvent au pain et à l'eau. Ce n'était qu'à force d'instances qu'il en obtenait la permission du Père Maître, mais s'il la lui refusait, il se gardait bien de désobéir et de suivre sa propre volonté, car il savait bien que Dieu préfère l'obéissance à tout autre sacrifice.

Quant à la discipline, toutes les fois qu'il lui était permis d'en user en dehors des exercices de communauté, il choisissait pour la prendre quelque endroit tout à fait retiré, où il ne pût être entendu de personne. Il portait continuellement sur les reins le cilice, et sur la poitrine une croix de bois armée de pointes aiguës ; nous avons dit plus haut qu'il avait pris cette habitude étant encore dans le monde.

Devenu religieux, bien loin de cesser de la porter, il la changea en une croix de fer. Un jour que cette croix s'était brisée, et qu'il était occupé à s'en faire une autre, il fut surpris, dans son travail, par un religieux déjà ancien, qui, prenant avec lui un ton d'autorité, se mit à lui demander ce qu'il prétendait en faire. Michel aurait voulu conserver son secret, mais, jeune et timide comme il l'était, il se crut obligé de manifester à ce vieux Père qu'il voulait en faire un instrument de péni-

tence. L'ancien religieux, croyant que ce ne pouvait être là une pénitence adaptée à un âge si tendre, voulait le forcer à y renoncer; alors Michel s'enhardissant jusqu'à une sainte vivacité pour la défense de sa chère croix, se découvrit la poitrine et dit au Père : « Tenez, voyez si cette croix m'a fait du mal. Il y a plusieurs années que je la porte et je n'en suis pas mort. » L'ancien religieux, ne pouvant qu'admirer la générosité du jeune novice, le laissa en paix. Heureux celui qui peut, comme notre Michel, dire avec saint Paul : « Je porte sur ma chair les stigmates de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Celui qui aimait si tendrement le divin Sauveur et sa croix, ne pouvait qu'éprouver une suavité toute spéciale en prononçant le nom de Jésus; quel bonheur donc pour notre jeune Michel de proférer et de répéter même incessamment ce nom si doux. Il le portait gravé dans son cœur et ne pouvait que l'avoir continuellement sur les lèvres. Il s'était formé, à cet égard, une habitude, incompréhensible peut-être pour les gens du monde, mais non point pour les personnes de piété. En montant les escaliers ou en descendant, il prononçait à chaque marche le nom de Jésus. Le Seigneur agréa cet hommage tout nouveau dans sa monotonie, et plusieurs personnes qui en avaient eu connaissance commencèrent à faire de même, et en reçurent un grand profit spirituel, comme

l'atteste le Père Thomas-Joseph, qui résidait alors au couvent de Barcelonne.

Au vif désir qu'il avait de faire honorer Dieu, Michel joignait un zèle ardent de procurer le salut du prochain. Toutes ses actions, toutes ses démarches avaient pour but l'avantage spirituel de ses frères. Ce n'était point seulement par l'exemple de ses vertus qu'il était utile aux autres novices, mais, mettant à profit pour eux les lumières surnaturelles, dont il était favorisé dès avant son entrée en religion, il savait fort à propos placer une réflexion, donner un conseil, ou introduire dans la conversation quelque raisonnement sérieux sur des sujets d'édification, capables de ranimer la piété dans le cœur des assistants. Doué de l'esprit de discernement, il connaissait le génie, le caractère et même le genre de piété des autres novices, et il savait les traiter avec tant de sagesse, qu'il les portait à accueillir avec reconnaissance non-seulement ses avis, mais encore ses reproches, quand ils étaient devenus nécessaires : chose bien rare et qui paraîtra merveilleuse à qui connaît la misère et la susceptibilité du cœur humain.

Toute la communauté admirait les vertus qui éclataient dans la conduite du jeune novice; on s'applaudissait de lui avoir ouvert les portes du monastère et on regardait comme très-fortuné le jour où on lui avait donné le saint habit. En un

mot, on remerciait le Seigneur de l'avoir destiné à l'Ordre de la très-sainte Trinité, dont il devait être un jour la gloire, parce que tout le monde avait le pressentiment qu'il deviendrait un grand Saint. Il y avait alors, au couvent de Barcelonne, un excellent professeur, le Père Jérôme d'Azza, qui occupa depuis la chaire de théologie à l'université de Saragosse. Plus que tout autre, il appréciait les vertus et les talents du jeune novice et, pour que cette plante, qui donnait de si belles espérances, pùt être mieux cultivée, il proposa d'envoyer Michel au couvent de Saint-Lambert à une demi-lieue de Saragosse, vu que dans cette maison située à la campagne et loin du tumulte des villes, les exercices du noviciat se faisaient avec plus de facilité et de fruit pour ceux qui y étaient admis.

Le Père Jérôme avait encore en cela une autre intention; il espérait qu'après son noviciat, le jeune frère serait envoyé au collége de Saragosse, lequel était pour toutes les maisons de l'Aragon comme une pépinière de saints et savants hommes, à cause des bonnes études que l'on y faisait dans les sciences et la théologie. N'ayant pas lui-même assez d'autorité pour réaliser ce projet, il en parla au visiteur de la Province, le Père Emmanuel Régnoso, qui l'approuva et le mit aussitôt à exécution.

Michel fut donc envoyé au couvent de Saint-

Lambert, après qu'il eut demeuré deux ans et demi en celui de Barcelonne, qu'il quitta au mois de mars de l'an 1606. Il n'éprouva lui-même de ce changement ni joie ni déplaisir. Sans faire attention qu'il allait s'expatrier et vivre sur une terre étrangère, il obéit volontiers à la voix des supérieurs, qu'il regardait comme la voix même de Dieu. Il se souvenait d'ailleurs d'une parole de saint Paul : Que nous n'avons point ici de demeure permanente, mais que nous sommes sur la voie pour arriver à une autre patrie, qui est le ciel.

Arrivé à Saint-Lambert, Michel y continua son noviciat avec la même ferveur qu'il avait mise à le commencer à Barcelonne. Persuadé même que, dans le chemin de la perfection, c'est reculer que de ne pas aller toujours en avant, il s'étudia à faire de jour en jour quelque nouveau progrès. Pour sanctifier toutes ses actions, il avait soin de les faire toujours avec une grande pureté d'intention, ne cherchant autre chose que de plaire à Dieu et à Dieu seul, dont la très-sainte volonté était la règle et la mesure de la sienne propre. Aimer Dieu, l'aimer uniquement, l'aimer chaque jour davantage, ne jamais résister à ses inspirations, telle était la loi qu'il s'était imposée, loi qu'il accomplissait avec toute la fidélité et la perfection dont est capable notre faible nature. Son mérite fut bientôt connu à Saragosse, comme il l'avait été à Barcelonne.

Ses nouveaux frères durent, après avoir passé seulement quelques jours avec lui, l'admirer et l'estimer comme le type parfait du novice. On attendait donc avec impatience le jour où la profession aurait donné, dans sa personne, à l'Ordre, le véritable modèle du saint religieux. Il brûlait lui-même plus que tout autre du désir de voir arriver enfin le moment fortuné, où il serait consacré irrévocablement à Dieu par les vœux de religion. Tous les suffrages de la communauté lui furent favorables, et, dès qu'il eût atteint sa dix-septième année, il dut se préparer à l'acte solennel qui était la consommation de son sacrifice. Il redoubla dès lors et, jusqu'au moment de sa profession, l'austérité de sa vie et sa ferveur dans le service de Dieu.

Il prononça ses vœux le 30 septembre 1607, entre les mains du Père François Viades, ministre du couvent de Saragosse. Michel avait alors seize ans et un jour. Le Provincial d'Aragon était le Père Michel Gasch, qui participa à la joie commune pour avoir agrégé à l'Ordre un sujet dans lequel on voyait clairement des présages d'une éminente sainteté.

Nous n'essaierons point de dire quelle fut la félicité de Michel, lorsqu'il fut arrivé à ce terme après lequel il avait si longtemps et si ardemment soupiré. Mais, au milieu des ineffables consolations, dont remplissait son cœur cette pensée d'apparte-

nir pour toujours à Dieu, il lui restait encore dans l'âme un certain vide, dont il ne pouvait se rendre bien compte; quelque chose manquait à son bonheur, et il lui semblait que son holocauste n'avait point été assez entier.

Dès les premiers instants où il avait songé à entrer en religion, il avait voulu se consacrer à Dieu dans un Ordre d'étroite observance. Il avait toujours conservé ce désir dans le fond du cœur, même pendant son séjour à Barcelonne, et il l'avait manifesté à un de ses frères pour lequel il n'avait rien de caché. Or donc, s'il consentit à faire des vœux dans le couvent de Saint-Lambert, s'il accomplit cet acte solennel non-seulement sans répugnance, mais encore avec une joie et un contentement bien visibles au dehors, il faut l'attribuer à ce que son directeur spirituel lui avait donné l'assurance que, même après la profession, il pourrait encore passer dans une maison de l'étroite observance, et que Dieu lui-même, si telle était sa sainte volonté, lui en ouvrirait la voie, en temps opportun. Cette espérance qu'il accueillit secrètement dans son cœur, fut ce qui soutint le courage du jeune profès, et lui donna la patience d'attendre le moment où les desseins de Dieu sur lui se manifesteraient d'une manière plus claire et plus certaine.

CHAPITRE VII.

Michel passe chez les Trinitaires déchaussés. — Il y fait sa profession, 29 janvier 1609.

Michel, nous l'avons vu, nourrissait dans son cœur un ardent désir de suivre en religion l'observance la plus rigoureuse, mais en outre il était fermement persuadé que Dieu lui ouvrait lui-même cette voie étroite. Cette âme forte, favorisée de grâces extraordinaires, enrichie des dons les plus sublimes, ne pouvait se contenter des observances communes de la vie religieuse. Elle sentait le besoin d'un plus entier recueillement, d'un plus profond silence, d'une séparation plus absolue des créatures, d'une plus parfaite abnégation d'elle-même, en un mot de cette vie plus austère, plus mortifiée, plus régulière, que l'on appelle l'étroite observance.

Il passa trois mois avec ce désir d'une plus entière perfection, à laquelle il ne pouvait pré-

tendre qu'en suivant certaines pratiques qui, outrepassant les bornes de la règle, ne pouvaient qu'être remarquées et taxées de singularité.

Pendant l'avent de cette même année, un religieux trinitaire déchaussé, appelé frère Emmanuel de la Croix, vint de Pampelune à Saragosse pour être ordonné prêtre dans cette dernière ville; et, comme il n'y avait point encore de couvent de sa congrégation, il demanda l'hospitalité à Saint-Lambert, dont les religieux lui firent un accueil très-fraternel, comme à un membre de la même famille. Frère Michel fut fort étonné en voyant ce nouveau religieux vêtu d'un habit grossier et étroit, n'ayant aux pieds que des sandales couvertes de poussière et presque rompues, qui indiquaient suffisamment la longueur du chemin qu'il venait de faire à pied, dans la saison la plus rigoureuse.

Cet habit, ce maintien, cet air mortifié du religieux de Pampelune, plurent singulièrement au frère Michel, qui s'affectionnait si facilement à tout ce qui ressentait l'esprit de pénitence et le mépris du monde. Il ne pouvait se séparer de ce frère de Pampelune, pendant les dix jours que celui-ci passa au couvent de Saint-Lambert. Il l'interrogeait sur le genre de vie des nouveaux déchaussés, sur leurs pénitences, leurs jeûnes, leurs prières, leurs cérémonies, en un mot sur tout ce qui pouvait intéresser sa pieuse curiosité.

Il put se convaincre, d'après les réponses de l'ordinand, que cette réforme répondait précisément aux désirs que Dieu lui avait inspirés et qu'il y trouverait les moyens de sanctification, vers lesquels il se sentait irrésistiblement entraîné.

Il finit par supplier le frère Emmanuel de lui permettre de l'accompagner jusqu'à Pampelune, lui assurant qu'il obtiendrait pour cela la permission de ses supérieurs ; mais le bon frère ne put y consentir, car il ne voulait pas que les autres religieux de Saint-Lambert pussent lui reprocher d'avoir engagé le frère Michel à le suivre. Il craignait aussi que ses supérieurs de Pampelune ne fussent point disposés à accepter un frère d'un autre couvent.

A partir de ce jour, le cœur du jeune profès n'eut plus de repos. Il manifesta son projet à son Père spirituel et à son Supérieur immédiat, en les suppliant l'un et l'autre de vouloir bien intercéder pour lui auprès du Provincial pour lui obtenir la permission de passer dans la Réforme des déchaussés. Il est impossible de retracer la douleur que ressentirent les deux Pères de la demande qui leur était faite, et le deuil de la communauté, à la nouvelle du prochain départ du jeune profès. Tout le monde le regardait comme un saint. On comptait l'avoir longtemps encore sous les yeux comme modèle de la perfection religieuse, et on aimait à prédire qu'il serait un jour l'ornement et la gloire

de l'Ordre par l'éminence de ses vertus; mais pour les religieux, encore plus que pour les gens du monde, la volonté de Dieu est la règle suprême et l'arbitre de toutes les destinées.

Dès que l'on eut acquis la persuasion que c'était Dieu lui-même qui appelait ailleurs le jeune frère Michel, chacun se mit à applaudir à cette résolution, bien loin de la contrarier, et ceux mêmes qui en ressentaient le plus de chagrin, l'excitèrent dès lors à en presser l'exécution. On y mit tant de hâte et de bonne volonté que, vers la mi-janvier de l'année suivante 1608, le Père Provincial avait déjà expédié au frère Michel Argémir, la permission formelle de passer chez les Trinitaires déchaussés.

Voulant obéir à cette inspiration de Dieu, qui l'appelait à un genre de vie plus parfaite, Michel dit adieu, mais non sans verser beaucoup de larmes, à ses supérieurs et frères de Saint-Lambert. Il partit donc à pied pour Pampelune, et fit au plus fort de l'hiver un voyage de trente lieues, sans autre secours ni provision que sa pauvreté et sa confiance en Dieu. Il trouva ses nouveaux frères privés totalement des biens temporels, mais comblés en retour de bénédictions spirituelles, que Dieu répandait abondamment sur ce pauvre couvent, ou, pour mieux dire, sur cette grotte de Bethléem, comme ils disaient eux-mêmes en parlant de ce monastère.

Il prit le saint habit le 28 janvier, jour anni-

versaire de la fondation de la Réforme. Le Ministre était alors le Père Joseph de la très-sainte Trinité, dont les sublimes vertus, brièvement rapportées dans nos chroniques, méritent de parvenir à la postérité la plus reculée. La Réforme avait pour Provincial le fondateur lui-même, le bienheureux Jean de la Conception, qui a été mis sur les autels par le souverain-pontife Pie VII, en 1819.

C'est une tradition confirmée par quelques écrivains de l'Ordre, que le Bienheureux se trouvait, en ce moment-là, en visite à Pampelune, et qu'il donna lui-même le saint habit à son futur émule en sainteté[1].

En changeant d'habit, Michel, conformément à l'habitude reçue chez les Trinitaires déchaussés, quitta son nom de famille Argémir et s'appela désormais frère Michel-des-Saints. C'était le Père Jean-Baptiste lui-même qui avait introduit parmi ses enfants, et cela pour motif d'humilité, cette habitude de substituer au nom de famille le nom d'un saint ou d'un mystère de la religion, au choix du supérieur, qui quelquefois permet au novice lui-même de choisir son nouveau nom. On avait d'abord ajouté le nom de Joseph à celui de Michel, pour notre Saint, de manière à l'appeler Michel de Saint-Joseph, mais il demanda et obtint de

(1) Il faut dire, néanmoins, que parmi les premiers historiens de notre Saint, quelques-uns affirment que ce fut le P. Joseph de la Trinité, qui revêtit Michel du saint habit de la réforme.

prendre le nom de Michel-des-Saints, afin, disait-il, de se procurer l'intercession de tous les Bienheureux du paradis, et d'imiter les vertus de chacun d'eux.

On aurait pu se dispenser, il est vrai, de lui faire faire un nouvel apprentissage des vertus monastiques, puisqu'il les possédait déjà toutes à un degré éminent, mais on crut, néanmoins, devoir lui faire subir un second noviciat, tant pour se conformer aux dispositions des sacrés canons en la matière, que pour lui donner le temps de s'appliquer à l'étude des règles et cérémonies de la Réforme.

Sa sainteté que l'on put apprécier bientôt par sa conduite de tous les jours, excita l'admiration de ses frères. Aussi, l'admit-on d'une voix unanime, à la profession. Elle eut lieu, non pas à Madrid, mais à Alcala où l'on avait transporté, en ce temps-là, le noviciat, pour pouvoir loger dans le couvent de Madrid, le grand nombre de Pères qui y étaient venus pour la célébration du second chapitre provincial. Frère Michel prononça donc ses vœux à Alcala le 29 janvier de l'an 1609 avec la permission du Père François de sainte Anne, Provincial, et entre les mains du Père Pierre de la Mère-de-Dieu, Ministre du couvent. Ces deux religieux avaient passé eux-mêmes de l'ancienne observance à la Réforme.

Nous ne nous arrêterons point à raconter en

détail les vertus que pratiqua Michel pendant ce second noviciat ; il se montra toujours également obéissant, fervent, austère, fidèle à tous ses devoirs, appliqué à la prière et à la méditation. Bien différent de ceux qui, toujours incertains et chancelants dans les voies de la sanctification, ne savent jamais prendre vigoureusement leur parti, Michel, une fois lancé dans la voie étroite qui mène au ciel, ne s'arrêta jamais ; il ne cessa de courir de vertus en vertus, avec cette générosité et cette persévérance qui sont la marque des vrais disciples du Sauveur. Si les Trinitaires chaussés ne peuvent revendiquer, pour eux seuls, la gloire d'avoir donné à l'Eglise de Jésus-Christ cet insigne champion de la sainteté, ils ont eu, du moins, l'honneur de le posséder parmi eux plus de quatre ans, et le mérite d'avoir cultivé avec un soin incomparable ses rares dispositions pour la vertu.

CHAPITRE VIII.

Michel passe à Solana. — Ses austérités, ses ravissements.

C'est une loi parmi les Trinitaires déchaussés, que les nouveaux profès, avant de commencer leurs études de philosophie et de théologie, aillent continuer encore pendant un an dans un couvent spécial, des exercices peu différents de ceux du noviciat, afin de s'affermir de plus en plus dans l'esprit religieux. Michel fut envoyé, dans ce but, avec d'autres profès, d'Alcala à Solana[1], d'où on

(1) Si l'on veut avoir en un seul coup d'œil la statistique des couvents successivement habités par Michel depuis son entrée dans la Réforme, jusqu'à sa mort, nous dirons que du couvent de Solana qui se trouve dans la plaine de Montiel, il passa à celui de Séville, où il ne demeura que peu de temps, car, dès le mois d'octobre 1611, nous le trouvons au collège de Baeza, continuant pendant trois ans l'étude des belles-lettres. Il va faire ensuite ses études de théologie à Salamanque, et, quand elles sont terminées, il revient à Baeza comme religieux conventuel, et c'est alors probablement qu'il fut ordonné prêtre, non

l'envoya ensuite non au couvent des études, mais à Séville pour des raisons que nous donnerons bientôt.

Plusieurs témoins oculaires nous disent que Michel, pendant le séjour qu'il fit à Solana, poussait ses austérités bien au delà de celles de l'Ordre. Il se mortifiait surtout pour la nourriture, et le Père Marc de Saint-Jérôme assure qu'il passait quelquefois toute une quinzaine de jours sans prendre aucun aliment. Le Père Joseph de Jésus-Marie ajouté que l'unique nourriture de Michel, quand il en prenait, consistait en une grappe de raisin, deux tout au plus, ou un peu de salade, et quelquefois sans pain.

Le Père Ministre qui, dans les premiers mois du séjour de Michel à Solana, était le Père Pierre du Saint-Esprit, voulut s'assurer un jour si Michel ne mangeait point en secret, soit qu'il prît des vivres à la dépense, confiée alors au Père Marc, soit qu'il en reçût des Pères du dehors ou du cuisinier du couvent. Il donna au Père Marc la commission de tenir fermée la dépense, tandis que

à Baeza mais à Faro, ville de Portugal. A Baeza il exerça les fonctions de vicaire, de confesseur et de prédicateur. De Baeza, il fut appelé à Valadolid, où il termina sa vie. D'autres monastères le reçurent aussi, mais en passant, entre autres ceux de Val de Pegnas, Tolède, Cordoue, et Socuellamos. La ville qui le posséda le plus longtemps fut Baeza, mais Valladolid eut le bonheur de recueillir son dernier soupir et actuellement elle possède son corps.

lui-même veillerait à tout le reste. Le Père Pierre finit ainsi par se convaincre que l'abstinence de Michel était bien réelle, qu'on ne pouvait en douter et que c'était un vrai serviteur de Dieu.

Le Père Marc qui comparut plusieurs fois dans les procès comme témoin, aimait beaucoup Michel; il l'exhortait un jour à prendre un peu plus de nourriture pour ne point s'exposer à une grave maladie, et même à boire un peu de vin, car Michel ne buvait que de l'eau; mais celui-ci, pour se dispenser de suivre ces conseils, répondit qu'il n'avait plus bu du tout depuis près de trois mois; « et il faut remarquer, ajoute le Père Marc, » que l'on était en ce moment au plus fort de » l'été, c'est-à-dire de juillet à octobre. »

Les Trinitaires déchaussés, obligés par leur règle à s'abstenir de gras, peuvent cependant user de viande les dimanches qui ne sont ni en Avent ni en Carême, et à certaines fêtes de l'année; la fête de la Toussaint est une de celles où ils peuvent en manger. Le Père Pierre voulut que le frère Michel en prît comme les autres frères; Michel le supplia humblement de l'en dispenser, parce qu'il se trouvait mieux de ne pas y toucher. Le Père Pierre exigea qu'il prît au moins un peu de bouillon. Michel le fit par obéissance, mais à peine l'avait-il avalé, qu'il dit : « Dieu ne veut pas que je suive » cette voie; » et se retirant dans un coin, il dut le vomir aussitôt, mais sans aucun effort.

Les jours où il faisait la sainte communion, il ne prenait rien du tout, et c'est ce qui arrivait souvent, vu qu'en dehors des jeudis et des dimanches qui sont les jours ordinaires de la communion pour les frères et les étudiants, il demandait la permission de la faire encore d'autres fois. Que diront à la vue de cet exemple ceux qui, bien loin de songer à s'imposer des jeûnes extraordinaires, ne savent, au contraire, qu'inventer toujours de nouvelles raisons, pour l'exemption de l'abstinence et des jeûnes imposés par l'Eglise?

Il ne manqua pas de gens, avons-nous dit, pour exhorter Michel à mitiger un peu ses austérités, et il confia lui-même à un de ses amis que plusieurs frères, en le voyant ainsi pâle et décharné, avaient prié le supérieur de l'obliger à manger, et que lui, de son côté, craignant qu'à la fin on n'en vint à le forcer de prendre plus de nourriture, il avait instamment demandé à Dieu de ne lui laisser sur le visage aucun de ces signes qui dénotent les rigueurs d'une vie pénitente. Or, Dieu l'exauça de telle façon, que dès lors il eut le teint frais et un bon air de santé, comme s'il se fût toujours repu d'aliments exquis.

Dieu, de son côté, se communiquait de plus en plus au cœur si bon de notre saint jeune homme. Depuis quelque temps, l'amour divin embrasait tellement son âme, qu'il s'écriait tout haut qu'il ne pouvait plus en soutenir les ardeurs; d'autres

fois il était ravi hors de lui-même et soustrait par un mouvement impétueux à l'empire des sens. On commença à remarquer en lui ce prodige étonnant, une fois qu'il était hors du couvent, occupé à s'entretenir de choses saintes avec ses frères.

La conversation étant tombée sur l'amour de Dieu et sur la vie éternelle, tout à coup Michel poussa un grand cri, et, levant les bras, il s'enfuit vers l'église. Quel ne dut point être, à cette vue, l'étonnement de ces bons religieux! Leur stupéfaction redoubla, quand ils le virent franchir rapidement deux murs et traverser un champ de blé, sans y laisser aucune trace de ses pas. Il ne s'arrêta que devant le très-saint Sacrement; après quelques moments d'adoration, il revint en toute hâte, mais sans bruit, dans sa cellule : on l'y trouva couché par terre, les bras étendus, les yeux tournés vers le ciel, la poitrine découverte et tellement embrasée et comme gonflée, que l'on pouvait compter à distance les battements de son cœur.

Toutes les fois qu'il était ravi ainsi hors de lui-même, il poussait un certain gémissement, comme nous le verrons dans la suite; parfois même c'était un grand cri, capable d'épouvanter les assistants. On nous raconte la même chose de plusieurs autres saints, dont les cris, comme ceux de Michel, exprimaient tantôt une joie extraordinaire, tantôt la crainte qu'ils éprouvaient de se voir tout à coup

saisis par l'esprit de Dieu et soustraits à l'action des sens.

Quant à notre Michel, un matin, après la sainte communion, il se mit à courir précipitamment dans l'église et, s'élevant dans les airs, il ne s'arrêta qu'à la porte du couvent, puis, se frappant la poitrine, il criait à haute voix : « Holà! holà! » Quelques religieux qui se trouvaient là par hasard, lui dirent, par forme de reproche, qu'il aurait dû se faire violence et se retenir. Michel leur répondit qu'il ne pouvait faire autrement, sous peine de s'exposer à une chute. Peu importe, en effet, que les ravissements aient lieu de telle ou telle manière dans les saints; la grâce divine qui entraîne l'âme après elle, agit comme elle veut et quand elle veut.

Au reste, Michel souffrait immensément quand ses extases lui survenaient en public, et parfois il avait recours à de curieux détours pour éviter l'estime des spectateurs. Un matin qu'il avait reçu également le pain des anges, après avoir dit à ceux qui s'approchaient avec lui de la sainte table : « Mes bons frères, aimons Dieu », il poussa un cri et se trouva hors de lui. Dès que le ravissement eut cessé, il se mit à rire d'une façon désordonnée et à dire que l'on ne devait point avoir égard à ce qui lui était arrivé, parce qu'il n'était qu'un misérable pécheur.

Il est dit aussi de saint Philippe de Néri, que

lorsqu'il s'apercevait que d'autres avaient conçu de lui une bonne opinion, il leur disait en riant : « N'est-il pas vrai que je ne suis qu'un fou ? »

Au temps où nous en sommes, ce n'était plus le Père Pierre du Saint-Esprit qui était Ministre du couvent où résidait Michel, mais le Père Alphonse de Saint-Jean-Baptiste, lequel, comme il le dit lui-même, avait une haute opinion de Michel ; mais sachant bien que le Serviteur de Dieu devait justifier devant les hommes, ce qui paraissait en lui d'extraordinaire, il lui ordonna formellement de cesser une pareille conduite. Le jour suivant, Michel servant à table, était là au milieu du réfectoire à considérer s'il ne manquait rien à ses frères, lorsque, saisi à l'improviste, il se mit à sauter et à crier, puis il demeura quelque temps en extase. Le Père Alphonse ne savait s'il devait l'attribuer à l'ardente charité avec laquelle Michel exerçait son emploi, ou à ce que ses regards avaient rencontré un crucifix suspendu au mur ; quoiqu'il en soit, ne voulant point troubler plus longtemps une conscience si délicate, il leva sa défense, bien content, d'ailleurs, d'avoir prouvé suffisamment à tous qu'il ne dépendait point de Michel d'empêcher le retour de ces faveurs célestes, puisqu'il n'aurait pas manqué, s'il l'avait pu, au précepte de l'obéissance, dont il était, de l'aveu de tout le monde, le plus parfait modèle.

CHAPITRE IX.

Le Père Provincial conduit Michel à Séville, 1610. — Jésus change son cœur avec celui de Michel.

Il y avait à peine un an que Michel était à Solana, lorsque arriva dans cette ville le vénérable Père François de Sainte-Anne, qui avait succédé au bienheureux Jean-Baptiste dans la charge de Provincial. Apprenant de la bouche de ses religieux ce qui se passait d'extraordinaire en Michel, et l'ayant ouï lui-même quelquefois s'écrier que son cœur ne pouvait soutenir ce qu'il plaisait à Dieu de lui communiquer, il crut devoir le conduire avec lui à Séville pour le soumettre à l'examen du Père Matta, qui, dans cette ville, passait pour un homme de grande vertu, fort expert dans le discernement des esprits.

Après un sérieux examen de plusieurs mois, le Père Matta déclara au Père Provincial que jamais dans le cours de sa vie, il n'avait connu

une âme aussi pure, et que ce jeune religieux serait un des plus grands saints que l'Espagne eût jamais donnés à l'Eglise. Ceux qui recueillirent ces paroles ne doutèrent point qu'elles ne dussent se réaliser, d'autant plus que Notre-Seigneur venait d'opérer en faveur de Michel le prodige le plus étonnant.

Le fait que nous allons raconter est une des plus grandes preuves d'amour dont il a plu au divin Maître de favoriser quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs.

Dès son enfance, Michel s'était donné entièrement à Dieu, de manière à pouvoir dire dès lors avec l'Epouse des Cantiques : « Je suis tout à mon » Bien-Aimé et mon Bien-Aimé est tout à moi. » Il ne sut jamais désirer, aimer, rechercher autre chose que ce Dieu, auquel il avait consacré toutes ses affections, comme au souverain Seigneur de son âme; mais, comme l'amour ne dit jamais : « c'est assez », il semblait à Michel qu'il n'aimait point suffisamment son Dieu, et il s'ingéniait à l'aimer chaque jour davantage.

Ainsi donc, mécontent de son peu d'affection pour Dieu, un jour, dans une de ses oraisons, il supplia instamment Notre-Seigneur Jésus-Christ de vouloir bien changer son cœur, et de lui en donner un plus tendre et plus sensible aux attraits de l'amour divin. Cette humble et confiante prière fut si agréable à Notre-Seigneur, si favorablement

accueillie et si largement exaucée, que le suppliant lui-même n'aurait jamais osé porter si haut ses prétentions. Jésus lui apparut aussitôt au milieu d'une douce lumière, et, lui touchant le côté gauche de sa main divine, il en retira le cœur de Michel, qu'il cacha dans son sein, tandis qu'il plaçait son propre cœur dans la poitrine de son serviteur.

Heureux échange! Profond mystère d'amour que nulle langue humaine ne saurait exprimer !

Michel enrichi des plus sublimes ardeurs des séraphins, put dire dès lors en toute vérité et sans exagération d'aucune sorte : « Mon Bien-Aimé est tout à moi et je suis tout à lui[1]. » Et comme le cœur est le principe de la vie, il pouvait, d'autre part, répéter avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Car, ayant dans son sein le cœur du divin Maître, Michel pouvait bien dire qu'il vivait non de sa vie propre, mais bien de celle de Jésus.

Une telle preuve d'amour est si extraordinaire, si fort au-dessus des lois de la nature, qu'elle doit paraitre incroyable à quiconque n'a point lu dans l'histoire de l'Eglise le récit de pareilles faveurs accordées par Dieu à quelques âmes d'élite.

Cet admirable privilége dont Michel avait été gratifié parvint de diverses manières à la con-

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. (chap. II, v. 16)

naissance du public. Il en parla lui-même à son confesseur, le Père François de la Mère de Dieu, qui en attesta la réalité avec serment, dans les informations juridiques sur la vie du Serviteur de Dieu[1]. Il plut aussi au Seigneur de le divulguer lui-même, et voici comment :

Il y avait à Séville une religieuse Trinitaire déchaussée, la vénérable Anne de Jésus, qui mourut dans cette ville, en grande réputation de sainteté; à ses obsèques eurent lieu des miracles attribués à son intercession. Or, cette digne femme demandait un jour au Seigneur d'enflammer son cœur de si vives ardeurs, qu'elle pût l'aimer comme les séraphins dans le ciel. Sa pieuse témérité alla même jusqu'à demander à son doux Jésus de lui faire don de son propre cœur. Le divin Sauveur, que cette demande n'offensa nullement, lui répondit aussitôt : « Je ne puis te donner mon cœur, parce que Michel le possède et moi je possède le sien. » Un autre jour que cette vénérable sœur était en prières, le Seigneur lui montra le frère Michel, et elle put voir dans sa poitrine,

(1) A l'occasion de la Canonisation solennelle de saint Michel-des-Saints, en 1862, on exposa dans la Basilique Vaticane une grande toile qui représentait le changement du cœur de Michel en celui de Notre-Seigneur. Le même fait à été reproduit, et d'une manière fort remarquable, dans un tableau qui se trouve en l'église de *San Carlino alle quattro fontane,* près le Quirinal, à Rome.

à la place du cœur, le saint Enfant Jésus tout entouré de vives flammes. Un des biographes de saint Michel-des-Saints, raconte d'une manière un peu différente la révélation faite par Notre-Seigneur à la sœur Anne. Etant un jour en oraison, elle aperçut dans une vision le divin Sauveur, qui par l'ouverture faite à son côté par le fer de la lance, retirait de sa poitrine son propre cœur et y en mettait un autre. Ne pouvant comprendre ce fait, elle en demanda l'explication à son doux Jésus, qui lui dit qu'il changeait son cœur avec celui de frère Michel, parce qu'il l'aimait au point de n'être qu'une même chose avec lui. Elle le supplia alors de lui faire voir cet heureux mortel, et, lorsque Notre-Seigneur lui eut indiqué où elle pourrait le trouver, la vision disparut. Elle se rendit, dès qu'elle le put, au couvent des Trinitaires déchaussés, et là, ayant fait appeler le Père Léandre de Saint-Joseph, qui était précisément son confesseur, elle lui raconta en détail la vision qu'elle avait eue et demanda à parler au Serviteur de Dieu. Michel lui avoua le fait, puis ils conférèrent, et plusieurs autres fois encore, des choses de leur âme, et lorsque Michel partit de Séville, ils continuèrent à correspondre par lettres, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu d'appeler sa servante au bonheur du ciel. Elle avait répandu partout, pendant sa vie, la connaissance de la faveur accordée à Michel, et nul ne refusa d'y ajouter foi, à cause

de l'extrême confiance qu'on avait généralement en la déposition de cette sainte religieuse.

Michel, une fois parti de Séville, raconta lui-même dans d'autres couvents la grâce qu'il avait reçue, selon qu'il le jugeait opportun pour enflammer les cœurs de l'amour de Dieu. Une fois entre autres à Baeza, il en fit le récit à Maria Coronel Soloza, dame fort pieuse, pendant qu'il s'entretenait avec elle, au confessionnal, de la vie si édifiante de la vénérable Anne de Jésus, alors défunte; mais il lui en parla comme d'un fait arrivé à un autre religieux, de même que faisait saint Paul qui, voulant raconter son ravissement jusqu'au troisième ciel, commençait ainsi : « Je connais un homme dans le Seigneur, etc. » Puis après avoir parlé à Marie Coronel de ce fait, comme s'il se fût agi d'un étranger, Michel en rit beaucoup et ajouta : « Quel heureux échange! pensez donc ce qu'a dû être ce religieux, une fois possesseur du cœur de son Dieu? » Lui seul aurait pu nous l'apprendre ou bien quelqu'un des autres saints qui ont reçu la même faveur, comme par exemple sainte Catherine de Sienne, qui dès lors ne savait plus adresser à Notre-Seigneur d'autres paroles que celles-ci : « Seigneur, je vous recommande mon cœur, non, je veux dire votre cœur. »

CHAPITRE X.

Le changement du cœur de Michel fut purement mystique. Nouveaux ravissements de Michel. — Ses pénitences.

Rien ne nous permet de douter de la réalité du merveilleux privilége accordé à notre Saint, comme récompense sans doute de son ardent amour pour Dieu et de son désir insatiable de le faire aimer partout. Quant à la nature même de ce changement du cœur de Michel en celui de Notre-Seigneur, les uns croient qu'il fut opéré dans un sens vrai, réel et physique, et ce fut, paraît-il, l'opinion du Père François de Jésus-Marie qui composa à ce sujet une longue dissertation en l'an 1688. Nous ne pouvons rapporter ici toutes les preuves qu'il en donne, mais le sentiment commun aujourd'hui, c'est qu'il faut entendre l'échange de ces deux cœurs dans le sens mystique; ce fut l'avis que donna à cet égard la sacrée Congrégation des Rites, après avoir

examiné en détail ce fait si rare et si prodigieux, d'après les règles de cette sévère critique qui préside à tous ses jugements.

Nous devons ajouter que tel a été le sentiment du Pape Benoît XIV. Cet immortel Pontife, quand il rendit son decret sur le degré héroïque des vertus de saint Michel, fit lui-même, en l'église de *San Carlino alle quattro fontane*, un éloquent panégyrique de notre Saint, et, avec cette profonde science qui lui est propre, il prouva que cet échange du cœur de Jésus avec celui de son Serviteur, n'avait pu qu'être mystique et spirituel[1],

(1) C'est aussi l'avis du révérend Père Séraphin, Passioniste, qui, à la fin de sa *Théologie Mystique*, éditée, en 1878, chez Madame Casterman à Tournai, a placé une *Etude* spéciale sur le Cœur de Jésus. Là, après avoir cité le fait arrivé à saint Michel-des-Saints, il parle de sainte Lutgarde, religieuse cistercienne, qui vivait dans une si douce familiarité avec notre divin Sauveur. Un jour, Notre-Seigneur lui dit : « Que veux-tu, Lutgarde ? » — « Ce que je veux, c'est votre cœur, » lui répondit-elle. — « Mais moi, reprit le Sauveur, je veux aussi le tien. » Lutgarde s'écria : « Qu'il en soit ainsi ; prenez mon cœur, purifiez-le par le feu de votre amour, mettez-le dans votre poitrine sacrée, et que je ne le possède jamais plus qu'en vous et pour vous. » Cet échange eut lieu, et, depuis ce moment, Lutgarde fut, pour ainsi dire, toujours hors d'elle-même, ne vivant qu'en Jésus et pour Jésus. Mais ce qui eut lieu pour sainte Catherine de Sienne est plus admirable encore. Un jour elle vit Jésus-Christ lui ouvrir le côté gauche, en retirer le cœur et l'emporter. Quand elle raconta ce fait à son confesseur, le bienheureux Raymond de Capoue, celui-ci ne put s'empêcher d'en rire, malgré les affirmations de sa pénitente ; mais, quelques jours après, la sainte vit de nouveau le Sauveur qui, lui ouvrant le côté gauche, y

comme il était arrivé pour d'autres saints, conformément à ces paroles de Dieu dans le prophète Ezéchiel : *Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri.* Je vous donnerai un cœur nouveau et je placerai en vous un esprit nouveau, animé de meilleurs sentiments.

Parfois l'union de ces âmes avec Dieu, arrive à ce degré d'intensité, qu'il leur paraît qu'elles vivent bien moins sur la terre que dans le ciel, et qu'elles sont réellement transformées en brûlants séraphins. Quant à notre Michel, si déjà nous l'avons vu saisi et transporté par de si fortes im-

remit un cœur, en disant : « Ma fille, j'ai pris l'autre jour ton cœur, aujourd'hui je te donne le mien qui te servira désormais. » Et, en signe de ce miracle qu'il venait d'opérer, il laissa sur la poitrine de la sainte une cicatrice dont les autres religieuses, ses compagnes, purent vérifier et certifier plusieurs fois l'existence. Depuis lors, quand la sainte s'adressait à Notre-Seigneur, elle avait l'habitude de lui dire : « Mon Dieu, je vous recommande votre cœur. » Après avoir cité ces faits qui lui paraissent irrécusables, le révérend Père Séraphin se demande si le cœur physique de l'humanité de Jésus-Christ peut animer le corps d'une créature humaine et prendre en réalité la place du cœur de cette créature. La chose lui paraît impossible, et il ajoute que lorsqu'on dit que Jésus-Christ donna son cœur à saint Michel-des-Saints, à sainte Lutgarde, à sainte Catherine ou à d'autres, et qu'il le mit dans leur poitrine, à la place du leur, on ne doit pas entendre ces expressions dans ce sens que Jésus-Christ leur ait donné la substance même de son cœur divin. « Il s'agit ici, dit-il, d'une simple transformation, plus ou moins entière, il est vrai, du cœur de la créature. Dès que le Sauveur a opéré dans le cœur de sa créature cet ineffable changement, elle ne le reconnait plus. Elle le croit tout autre qu'il n'était, et, par cette trans-

pulsions surnaturelles, qui le soustrayaient à la vie des sens, que n'éprouvera-t-il point, maintenant qu'il porte en lui-même le foyer de l'amour divin?

Il nous est raconté qu'un matin, après s'être nourri de la chair immaculée du divin Agneau, il s'enfuit par l'église dans la sacristie, au grand étonnement de tous les assistants, car sa course avait été rapide comme un éclair, et, bien que l'église fût alors pleine de gens, il ne se heurta nulle part. Une autre fois, c'était le soir, se trouvant avec un certain nombre de religieux, de séculiers et un prêtre, celui-ci lui fit diverses ques-

formation, elle peut croire et dire en toute vérité que Jésus-Christ lui a donné son cœur sacré, à la place du sien propre. Ses affections, ses sentiments, ses inclinations ont pris et retiennent quelque chose de divin, incompréhensible pour l'âme. Elle croit, elle pense, elle dit, elle soutient que ce cœur qu'on vient de lui donner ou de lui rendre n'est pas le sien propre, mais celui de Jésus. Elle tient tout à fait le langage de l'Apôtre : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* C'est l'union passive, c'est la transformation complète qui fait cela, et qui produit cette heureuse illusion. » Mais Dieu peut-il arracher le cœur de la poitrine des hommes, sans endommager la vie? « Oui, sans doute, répond l'auteur que nous citons; il a bien pu blesser mortellement le cœur de sainte Térèse et la faire vivre, malgré cette blessure, plusieurs années. Il peut donc aussi arracher tout à fait, pour un certain temps, le cœur de la poitrine de sa créature, tout en lui conservant provisoirement et par miracle, la vie intacte, au moins autant qu'il le faut pour empêcher la mort. Source de vie, il a à sa disposition des moyens surnaturels, à nous inconnus, pour conserver la vie sans l'aide du cœur, comme il peut la rendre, quand la mort a déjà exercé ses ravages sur notre corps. »

tions sur Dieu et sur la vie éternelle. A peine avait-il parlé, que l'on vit le visage de notre Saint tout en feu, il jeta un cri et levant vers le ciel les yeux et les bras, il semblait vouloir atteindre une chose qu'il voyait, et il demeura ainsi l'espace d'un *Credo*. Quand il fut revenu à lui, on lui demanda ce qu'il avait vu. Il répondit humblement qu'on avait tiré devant lui un rideau, et que par une ouverture qui s'était faite dans le ciel, il avait vu passer au sein de la gloire sainte Térèse, à laquelle il était particulièrement dévot, et d'autres saints encore.

Il n'était pas rare en outre que, faisant l'oraison mentale avec la communauté, il lui arrivât de crier et de s'élever vers le ciel, sans qu'il s'aperçût de ce qui se passait autour de lui. Après la sainte communion, il tombait presque toujours dans une espèce de défaillance, pendant laquelle il s'exhalait de sa poitrine de brûlants soupirs d'amour. Une fois entre autres, on le vit tellement embrasé de l'amour divin, que l'on crut devoir le rafraichir avec des herbes. Est-il étonnant qu'en de pareilles circonstances, on entendit ses lèvres angéliques répéter avec la plus grande suavité ces paroles de l'Epouse des Cantiques : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo*[1]? « Oh!

(1) Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour. (Chap. II, v. 5.)

séraphin, né pour le ciel ! » nous écrierons-nous avec le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, car ce sont là les seules paroles qu'il proféra, un jour qu'il fut appelé en toute hâte pour être témoin d'une extase de Michel.

Mais, au reste, plus étaient fréquentes, en lui, les faveurs du ciel, plus il devenait abject à ses propres yeux. Il ne cessait de dire que ses péchés étaient grands et nombreux et qu'il avait bien besoin de faire pénitence pour les expier. A Séville il se livrait avec tant d'ardeur aux macérations corporelles, que les religieux ne pouvaient comprendre qu'il n'y succombât point. Il ne donnait la nuit au sommeil que deux heures et demie, qu'il prenait soit au chœur, en s'appuyant sur un banc, soit sur son lit de planches, où il ne gardait que son habit, même au plus fort de l'hiver.

Il allait toujours nu-pieds, même sans sandales : il ne mangeait que tous les deux ou trois jours, comme nous l'avons dit plus haut, et indépendamment des cilices dont il couvrait plusieurs parties de son corps, il portait encore, sur les épaules, une croix de fer, armée de pointes et retenue en arrière par deux petites chaînes qui se joignaient par devant. Il en avait une autre de bois sur la poitrine, et le tout était recouvert d'une tunique de crin.

Ayant été surpris un jour par un Père, pendant qu'il faisait lui-même cette croix, il voulut

aussitôt la cacher, mais il ne put y réussir, et comme le religieux pour la lui faire quitter, mettait en avant des raisons de santé, Michel lui dit avec fermeté : « Je ne le puis, mon bon Père, » et, se découvrant la poitrine, il ajouta : « Voyez, s'il vous plaît, le mal qu'elle m'a fait, et cependant il y a plusieurs années que je la porte ; celle que j'avais a fini par se briser, et maintenant je m'en fais une autre. »

Tous ces martyres volontaires ne pouvaient encore rassasier son amour des souffrances ; il y ajoutait, presque chaque jour, de dures flagellations, qu'il prenait avec une discipline façonnée de manière à lui procurer toujours un douloureux tourment ; ses vêtements, toujours pauvres et rapiécés, suffisaient à peine à le garantir du froid.

CHAPITRE XI.

Michel convertit le comte de Castellar. — Il va faire sa philosophie à Baeza en octobre 1611. — On lui ordonne de se conformer à la communauté pour la nourriture.

Nous observerons ici qu'il plut quelquefois au Seigneur de se servir des extases de Michel pour procurer le salut des âmes. Un soir il se trouvait à faire l'oraison mentale dans le chœur, tandis que le comte de Castellar, visitait l'église en compagnie du P. Pierre de la Mère de Dieu. Tout à coup Michel se met à réciter à haute voix le verset : *Beati qui ambulant in lege tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te*[1]. Il sembla au comte que ces paroles avaient été prononcées par une voix venue du ciel ; elles lui allèrent droit au cœur et produisirent sur lui un tel effet, que dès lors il mena la vie d'un vrai serviteur de Dieu. Il

(1) Heureux ceux qui pratiquent votre loi, ô Seigneur! ils vous loueront éternellement.

réforma toute sa maison, et les habitants de Séville ne l'appelaient que le saint comte.

Mais, comme toute œuvre sainte et surnaturelle qui a pour but le salut des âmes, n'est jamais exempte de contrariétés, Michel dut en cette occasion en souffrir une, bien douloureuse en effet. Le P. Ministre ordonna aussitôt qu'on le mît à la porte du chœur. Michel obéit sans hésiter, mais ensuite il demanda au P. Marc, qui avait dû exécuter à son égard l'ordre du P. Ministre, quel mal il avait fait pour être ainsi chassé. Le P. Marc lui ayant dit que c'était à cause des paroles qu'il avait proférées dans le chœur, à haute voix, Michel lui répondit qu'il ne l'avait point fait à dessein, que même il avait résisté à une voix intérieure qui le poussait fortement à les proférer de manière à être entendu de tout le monde, et que tandis qu'il disait à Dieu : « Seigneur, je n'ose le faire, mais cependant si c'est votre volonté, je le ferai... » aussitôt elles furent prononcées sans qu'il s'en fût aperçu.

On ne pouvait donc faire à Michel de plus grand déplaisir que de le distraire pendant son oraison, et c'est ce qui résulte évidemment des humbles représentations qu'il fit à Dieu avant de parler. Nous y voyons aussi que, bien loin de résister jamais aux commandements des supérieurs, il avait soin, en toute occasion, de faire leurs moindres volontés.

Quand le moment fut venu, où Michel devait commencer le cours de ses études scolastiques, il fut envoyé à Baeza où les Trinitaires avaient un collége ; on appelle ainsi chez eux les couvents où se font les études de philosophie et de théologie. Michel participa pendant deux ans et demi à ces exercices et y il fit de si grands progrès, qu'on le regarda, dès ce moment, comme le meilleur génie que possédassent alors les Trinitaires. Il ne visa jamais néanmoins à l'emporter sur ses condisciples ; bien au contraire, tout ce qu'il désirait, c'était de passer pour un homme d'un esprit grossier, qui n'était bon à autre chose, comme il le disait lui-même, qu'à prier.

C'était à ses yeux vouloir tromper les hommes que de tâcher de surpasser les autres dans les sciences ; mais comme, d'ailleurs, il se faisait un devoir de conscience de s'appliquer de toutes ses forces à l'étude, il arriva par là à acquérir auprès de ses maîtres et de ses concurrents cette estime et cette réputation de science et de talent qui lui répugnaient. Tel est le cachet de la véritable science ; elle exclut l'orgueil et la vaine gloire de l'esprit de ceux qui la possèdent. Pour ce motif, Michel était estimé et chéri de tous ses condisciples, qui, obligés d'avouer sa supériorité, ne pouvaient qu'être très-édifiés de le voir toujours humble dans ses paroles et dans toute sa conduite ; ses maîtres étaient heureux et fiers de ses succès, à

cause du lustre que ses brillantes qualités allaient jeter sur l'Ordre tout entier.

Ce que ne pouvaient souffrir en lui ses supérieurs, c'était de le voir prendre si peu de soin de son corps, surtout pour la nourriture; on craignait sérieusement qu'avec une telle abstinence, il ne devint incapable de supporter le poids des études. Pour l'amener en cela à une juste modération, on lui ordonna de se conformer en tout au régime de la communauté et c'est ce qu'il fit, mais bien plutôt pour l'heure des repas que pour la quantité des aliments, car il ne put jamais en venir à absorber le tiers de ce que l'on donnait aux autres, et pourtant il est vrai de dire que la nourriture de ces religieux n'était, certes, ni délicate ni trop abondante. Mais au reste les supérieurs durent cesser de s'inquiéter à cet égard, en voyant l'air de santé que Michel portait sur son visage et sur tout son extérieur.

L'alimentation dont le pieux frère n'était jamais rassasié et que même il désirait de plus en plus, à mesure qu'il s'en nourrissait plus souvent, c'était la chair immaculée de son doux Jésus. Il demandait souvent à ses supérieurs la permission de la recevoir et ceux-ci la lui accordaient volontiers, parce qu'ils étaient témoins des effets merveilleux que la communion produisait en son âme. Dès qu'il l'avait reçue, il lui arrivait assez souvent de prendre entre ses bras tel de ses frères qui se

trouvait devant lui, et de l'emporter ainsi dans les airs ou dans un lieu élevé, d'où ils descendaient ensuite en même temps, sans s'être quittés. D'autres fois il s'enfuyait avec l'agilité du cerf dans le jardin où il se tenait fortement attaché à quelque arbre, jusqu'à ce que les flammes impétueuses qui l'agitaient se fussent adoucies et qu'il fût revenu à lui; mais la plupart du temps il tombait, comme nous l'avons dit, dans une espèce de défaillance.

Au reste, ce n'était pas seulement la communion qui produisait en lui ces incendies d'amour divin, mais tout entretien, toute parole qui se rapportait à Dieu. Se trouvant un jour avec Don Benavides et Christoforo Pardo dans le jardin du couvent, il parlait avec eux de choses spirituelles; ce dernier vint à dire que, dans un livre qu'il venait d'acheter, il était raconté qu'un ermite s'étant éloigné de sa cabane pour s'enfoncer dans le désert, il y entendit le chant d'un ange, lequel avait suffi pour le tenir plusieurs années dans le ravissement. « Or, ajouta Christoforo, si le chant d'un ange a sufli pour produire sur une âme de tels effets, que ne produira point en nous la jouissance de la gloire éternelle dans le paradis? » Il avait à peine parlé ainsi, que Michel, poussant un cri, se trouva hors de lui-même, le visage tout en feu, les yeux tournés vers le ciel, la tête appuyée sur les épaules, la bouche entr'ouverte et ne touchant à la terre que de la pointe des pieds.

Don Christoforo dit qu'à cet aspect, nouveau pour lui, il fut saisi d'une si vive émotion, que, s'étant jeté aux pieds du Saint, il les baisait par dévotion et par respect, et qu'un religieux étant alors survenu, on le chargea d'aller tout de suite donner avis au bienheureux Jean-Baptiste, vicaire-général, qui se trouvait alors en ce couvent. Il vint aussitôt et dit, en le voyant, les paroles que nous avons déjà rapportées, puis s'approchant, il ajouta : « Frère Michel, sachez que je suis là. » Michel reprit aussitôt l'usage de ses sens, preuve plus que suffisante de sa constante obéissance.

Le bienheureux Jean-Baptiste qui connaissait, pour l'avoir éprouvé lui-même, quels sont pour le corps et pour l'esprit les résultats immédiats des extases, dit à ces deux étrangers, qu'il valait mieux laisser à lui-même pour le moment son fils bien-aimé, parce qu'il allait être brisé de fatigue, mais qu'ils pourraient revenir le lendemain pour s'entretenir encore avec lui. Ils partirent donc, mais émus et émerveillés de ce qu'ils avaient vu, ainsi qu'ils le témoignèrent plus tard dans le procès juridique.

CHAPITRE XII.

Michel étudie la théologie à Salamanque, 1614. — Son ravissement dans la classe. — Il fait une procession de pénitence. — Ses réponses. — Sa maladie. — Avis du médecin.

Après avoir achevé son cours de philosophie à Baeza, Michel dut venir à Salamanque pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Nous le reverrons revenir à Baeza dès qu'il aura été ordonné prêtre, et y demeurer jusqu'au moment où il sera fait ministre du couvent de Valadolid, c'est-à-dire jusqu'à sa trentième année. Arrivé à Salamanque, Michel s'appliqua donc à l'étude de la théologie, non point sous la direction des professeurs de l'Ordre, mais à l'Université publique, où se rendaient d'autres membres des Ordres religieux. Les professeurs chargés de lui donner leurs leçons, trouvèrent que la réputation de leur nouveau disciple était encore au-dessous de son mérite réel.

Le Père Antolinez, Augustinien, professeur de

dogme en cette Université et ensuite évêque de Compostelle, eut pendant plus d'un an pour élève notre Michel; il eut souvent occasion de remarquer en lui un admirable talent, mais ce qui le frappait surtout, c'était la sainteté de ses mœurs, au milieu d'une jeunesse plus ou moins livrée à la dissipation. Il en eut d'ailleurs une preuve évidente et publique, qui mit en rumeur tout le personnel de cette célèbre Université. Il donnait un matin ses leçons sur le traité de l'Incarnation et parlait de la reconnaissance que doivent tous les hommes au très-précieux sang de Jésus-Christ, lorsque Michel, en trois sauts, s'élève au moins de quatre palmes au-dessus de tous les écoliers. Tout le monde est dans la stupéfaction, et le silence devient général. Le Père Antolinez l'interrompt le premier et c'est pour s'écrier : « Ah! quand une âme est favorisée d'une telle surabondance de l'amour divin, il lui est bien difficile de le cacher. » Le silence recommença et régna jusqu'au moment où Michel revint tout doucement à lui-même et alla s'asseoir à sa place. Son extase avait duré à peu près un quart d'heure. Le Père Antolinez essaya alors de reprendre sa leçon, mais il dut céder à cette vive émotion dont il était saisi, et, ne pouvant s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement et d'admiration, il quitta la classe et se retira chez lui.

Le Père Emmanuel de la Croix, que nous avons

déjà vu à Saragosse, où sa visite détermina Michel à passer chez les religieux déchaussés, nous assure que ce fut surtout à partir du moment où Michel eut ce ravissement, que tous les habitants de Salamanque conçurent de lui la plus haute opinion; chacun voulut dès lors venir le consulter sur les affaires de sa conscience, et lui demander une direction pour son âme. C'était une vraie confusion pour le pauvre frère, qui aurait bien voulu vivre partout inconnu. Mais il avait au moins la consolation, dans ces visites continuelles qu'il recevait, de pouvoir faire quelque chose pour le salut spirituel du prochain; il en avait un très-ardent désir et nous en avons une preuve dans le fait que nous allons citer, et qui est unique, croyons-nous, en son genre.

Cette pensée du grand nombre de péchés que commettent même les chrétiens, pendant le carnaval, lui transperçait le cœur de la plus vive douleur, et il demandait instamment à Dieu de pouvoir remédier à ce désordre. Il lui vint donc à l'idée de faire dans la ville, avec quatre ou cinq religieux, une espèce de procession, où chacun d'eux porterait des instruments de pénitence. Il fallait pour cela la permission du supérieur; mais comme Michel, par suite de la très-basse opinion qu'il avait de lui-même, n'osait se flatter de pouvoir réussir il supplia le Père Marc, son condisciple, d'aller trouver lui-même le supérieur,

pour lui exposer ce projet et obtenir la permission de le réaliser. Le Père Ministre, qui avait une grande estime pour Michel, n'eut pas plus tôt appris ce dont il s'agissait, qu'il y donna volontiers son approbation.

Michel, au comble de la joie, organisa aussitôt la marche des religieux, qui sortirent au nombre de cinq dans l'ordre que voici : l'un d'eux précédait, portant un grand crucifix ; des trois autres, l'un prenait la discipline sur ses épaules nues, l'autre tenait ses regards fixés sur une tête de mort, qu'il portait à la main, et le troisième qui était Michel, avait à la bouche un mors, autour des tempes un cilice et à la main un petit crucifix. Après avoir parcouru de cette manière une partie de la ville, ils s'arrêtèrent sur la place Saint-Jean, où le Père Marc se mit à prêcher sur le détachement des choses de ce monde. Il n'avait point encore achevé son sermon, que Michel, jetant un cri, fut ravi en extase et s'éleva jusqu'à la hauteur du grand crucifix, sur lequel il fixa ses regards. Il avait, selon son habitude, les bras étendus et il demeura dans cette position près d'un quart d'heure.

Cet événement mit le comble à l'émotion de la foule, qui déjà était comme suspendue aux lèvres du Père Marc. Quand il eut fini de prêcher, des cris d'admiration se firent entendre de toutes parts, chacun demandait à voir de près l'extatique, et,

lorsque le ravissement eut cessé, toute la foule, qui était devenue immense, voulait suivre les Pères dans leur retour à l'église du couvent. Il y en eut qui, pour témoigner tout le respect qu'ils avaient pour Michel, voulurent le prendre entre leurs bras et le porter ainsi jusqu'à l'église. Quand on y fut arrivé, un autre spectacle attira les regards. Un jeune clerc de haute famille et qui faisait ses études, avait été saisi, à la vue de Michel, d'un tel mépris de lui-même, qu'il se jeta au travers de la porte d'entrée, pour y être foulé aux pieds par les personnes qui arrivaient et, comme elles avaient leurs chaussures couvertes de boue, il en fut tellement maltraité, qu'on avait grand peine ensuite à le reconnaître.

Cette émouvante cérémonie se termina à l'église par un sermon si touchant, que tous les assistants s'en allèrent les larmes aux yeux et en louant hautement le Seigneur des merveilles qu'il lui avait plu d'opérer en la personne de Michel, son serviteur. Les habitants de Salamanque redoublèrent dès lors les marques d'estime et de confiance qu'ils donnaient déjà au bon frère, et les religieux de leur côté, pour le distinguer de tout autre qui portait le même nom, ne l'appelaient plus simplement Michel, mais Michel le saint. Ils ne savaient comment lui témoigner tout le plaisir qu'ils éprouvaient de l'avoir avec eux; quelques-uns, pour lui prouver la vivacité de leur affection, le serraient

tendrement entre leurs bras, sans faire attention qu'ils lui occasionnaient ainsi une vive douleur, à cause des cilices et des croix qu'il portait sur son corps. Il n'en faisait d'ailleurs rien connaître ; au contraire, il se montrait content, et souriait délicieusement de ces témoignages d'une sainte amitié. On aurait voulu, il est vrai, qu'il mitigeât un peu les austérités qu'il imposait à son corps, mais on n'osait l'espérer de sa ferveur. En effet, il aurait fallu pour cela lui ôter de l'esprit l'idée qu'il avait de sa basesse et de l'énormité de ses péchés, et d'autre part, le souvenir de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quelques-uns de ses frères, sachant combien peu de temps il donnait au sommeil pendant la nuit, soit dans le chœur, soit dans sa cellule sur son petit lit de planches qui lui servait aussi de siége pour s'asseoir, lui dirent un jour de dormir un peu plus et d'une manière moins incommode, pour ne point s'exposer à quelque sérieuse maladie et même à une mort encore prématurée. Michel leur répondit en souriant qu'il jouissait bien plus de la vie qu'aucun autre ; qu'on ne pouvait appeler vivant celui qui perd son temps à dormir, et, qu'en continuant à suivre son genre de vie, il se trouverait avoir vécu le double des autres, lors même qu'il aurait hâté sa mort de sept à huit ans. Pour toute réponse, ces bons religieux levèrent les yeux au ciel et louèrent le Seigneur.

Il faut dire, que vers ce temps-là, Michel tomba malade ; le médecin qui le visitait lui conseilla non-seulement de prendre plus de nourriture, mais même de faire usage d'aliments gras. Michel, fort contrarié de cette décision, assurait qu'un tel régime, au lieu de. le soulager, ne pouvait lui faire que du mal. Le Père Ministre, qui accompagnait en ce moment le médecin, lui commanda, en vertu de la sainte obéissance, de ne faire ni plus ni moins que ce que lui conseillait le médecin : Michel le fit. A son retour, le médecin le trouva plus plus faible, et la maladie allait en s'aggravant de jour en jour. Michel lui rappela alors ce qu'il lui avait dit d'abord, ajoutant qu'il ne pourrait plus maintenant douter de la vérité de son assertion. Le médecin convaincu qu'il avait eu tort d'insister, invita dès lors le Père Ministre à revenir sur le commandement qu'il avait fait au malade et à le laisser libre de se nourrir comme il l'entendait, puisque évidemment les aliments gras lui étaient plus nuisibles que profitables. En effet Michel, redevenu libre pour son alimentation, se trouva mieux de jour en jour, et bientôt il eut recouvré une bonne santé.

CHAPITRE XIII.

Michel reçoit la prêtrise. — Il est envoyé à Baeza, 1617. — Sa grande confiance en Dieu. — Son zèle pour la conversion des pécheurs.

Le temps approchait, cependant, où Michel devait être ordonné prêtre. Un auteur, qui a écrit la vie du serviteur de Dieu, prétend que, se trouvant indigne du sacerdoce, Michel aurait refusé de le recevoir, et qu'on a dû en venir à lui en faire un précepte formel. Sa profonde humilité rend ce fait bien croyable, mais nous devons dire qu'on n'en trouve aucune trace dans les informations canoniques. D'autre part, sa grande dévotion pour Jésus dans l'Eucharistie a dû vaincre les répugnances de son humilité, de telle sorte que, sans désirer cette dignité sacerdotale, il s'en sera remis tout à fait, croyons-nous, à la décision des supérieurs.

Qui pourrait nous dire, ou seulement concevoir,

ce qui a dû se passer entre Jésus et ce brûlant séraphin, la première fois qu'il lui a été donné d'offrir le sacrifice non-sanglant? Qui nous dira le torrent de faveurs et de bénédictions célestes dont fut inondée alors cette âme, si bien préparée à les recevoir et à les faire fructifier? Comment aussi parler de la ferveur qu'il mit à la préparation de la sainte messe et à faire son action de grâces?

A vrai dire, sa vie entière pouvait lui servir de préparation continuelle et de remerciement non interrompu. En effet, le Père Alphonse de Saint-Jean-Baptiste lui ayant un jour demandé, dans le dessein de l'imiter, de quelle manière il se préparait à dire la sainte messe, il répondit qu'il était toujours prêt à la dire et à célébrer les saints mystères. Il n'y a pas à s'étonner beaucoup de la franchise de cette réponse; les saints agissent par une sorte d'instinct qui leur est spécial, quand ils manifestent les faveurs qu'ils ont reçues du ciel; ils savent que cette connaissance tournera au bien du prochain, ou qu'elle servira à faire louer Dieu. Nous pouvons croire, en effet, que la réponse de Michel faite avec son humilité ordinaire, aura profondément édifié le Père Alphonse qui l'avait interrogé.

En ce temps-là, il y avait pour ministre au couvent de Baeza, le Père Pierre de Jésus, qui, ayant déjà demeuré avec Michel, le connaissait fort bien; aussi demanda-t-il avec instance au Père Pro-

vincial de le lui confier comme membre de sa communauté, et le Père Provincial y consentit. Parmi les raisons qui poussaient le Père Pierre à faire cette demande, il s'en trouvait une que l'on pourrait appeler économique; il espérait ou plutôt il était fort certain, que Dieu, par les mérites de Michel, viendrait plus abondamment à son secours, dans l'extrême pénurie où se trouvait encore son couvent. Pourrait-on lui en faire un crime? Ce n'était point pour sa propre utilité qu'il agissait ainsi, mais bien pour l'avantage de ses religieux, lesquels, outre qu'ils étaient réduits à une nourriture fort grossière, ne possédaient pas même un logement convenable et n'avaient, humainement parlant, aucun moyen de l'améliorer.

Le Père Pierre ne se trompait pas en fondant ses espérances sur la présence du Serviteur de Dieu. Toutes les fois que ses besoins devenaient plus urgents, il avait recours à Michel et lui disait d'aller se mettre en prières dans le chœur, et Michel, après l'avoir exhorté à ne pas se troubler mais à se confier en Dieu, allait au chœur, priait, et les secours arrivaient. Une dernière fois, le Père Ministre lui déclara qu'il avait l'intention de commencer à faire des réparations au couvent, mais qu'il n'avait en réserve qu'une quarantaine de francs, lesquels n'étaient rien du tout en comparaison de la somme qu'il faudrait pour bâtir, et que d'ailleurs les autres Pères ne consentiraient

point à ce qu'il les dépensât, puisqu'il ne pourrait nullement pourvoir aux divers besoins de la communauté. Il ajouta que cette pénurie le tenait dans la plus vive anxiété.

Michel tout joyeux, lui dit de prendre courage et de mettre immédiatement la main à l'œuvre, dans la ferme persuasion que Dieu viendrait bientôt à son secours. En attendant, il alla se mettre en prières à l'église, comme le Père Ministre le lui avait recommandé. Or, le lendemain même du jour où le Père Pierre avait fait commencer les travaux, voilà que des bienfaiteurs, les uns de la ville, les autres tout à fait étrangers, vinrent porter au couvent d'abondantes aumônes. Il put donc voir lui-même la réalisation de ses ardents désirs et fournir à ses religieux un logement convenable, sans avoir dû pour cela retrancher à leur nourriture ni à leur entretien. On eût dit vraiment, observa-t-il plus tard, que Michel avait entre les mains les clefs de la divine Providence, tant étaient prompts et certains les secours qu'il promettait d'obtenir de Dieu.

Cependant le cœur de Michel ne cessait de s'apitoyer sur le sort des pauvres pécheurs. Dans l'extrême désir qu'il avait de procurer leur retour à Dieu, il pria quelques-uns de ses amis de lui adresser certains pécheurs plus connus, pour essayer s'il plairait à Dieu de se servir de lui pour leur faire du bien. On seconda son zèle,

dans la persuasion qu'il en résulterait de merveilleux effets, et c'est ce qui eut lieu. Parmi ces conversions, il y en eut quatre surtout qui firent un grand bruit, parce qu'il s'agissait de personnages haut placés par la noblesse de leur origine et les titres honorifiques qu'ils possédaient, lesquels, après s'être signalés par le scandale de leur conduite et par un sot orgueil, qui les empêchait d'honorer d'un seul regard ceux qui étaient par la position au-dessous d'eux, devinrent de vrais modèles d'humilité et d'abnégation. On les vit dès lors non-seulement donner leurs soins dans les hôpitaux publics aux malades qui s'y trouvaient, mais encore aller chercher de tous côtés les infirmes qui gisaient sur leur grabat, pour les porter eux-mêmes dans ces asiles de la charité.

Tous ceux qui devaient leur conversion à Michel, ne tarissaient plus quand ils parlaient de sa profonde science, de sa sainteté, de ses douces manières et des industries de son zèle pour les porter à Dieu, en un mot de cet ensemble de qualités qui lui gagnaient les esprits, sans qu'on s'en aperçut. Ses pénitents invitaient leurs amis, quels qu'ils fussent, à aller le trouver pour apprendre de lui à devenir meilleurs, si déjà ils avaient le bonheur d'être bien avec Dieu. Michel avait d'abord prié son propre directeur d'entendre les confessions de ceux qu'il amènerait lui-même au repentir de leurs fautes ; il dut bientôt demander

à d'autres Pères de remplir le même emploi. Il arriva ensuite que tous les religieux du couvent ne suffirent plus à confesser le nombre infini de personnes qui devaient à Michel leur retour à la pénitence et à la vertu.

Quelle immense consolation ne devait-il pas en résulter pour lui, puisqu'il disait souvent que, pour la conversion d'une seule âme, il aurait enduré volontiers toute sorte de peines et de travaux!

CHAPITRE XIV.

Il est de nouveau question des pénitences et mortifications de Michel. — Bonne odeur qui s'exhale de son corps, 1617.

Tous ceux qui ont parlé de l'esprit de pénitence de Michel et de ses mortifications corporelles, sont unanimes à dire que nul homme en cela ne pouvait l'égaler. Un de ses amis, Don Louis Alphonse, prêtre d'une science profonde, ne put s'empêcher, dans l'étonnement que lui causaient les austérités de Michel, de lui dire un jour : « Père Michel, vous savez bien que l'essence de la vertu de pénitence consiste surtout dans la douleur et le repentir du péché commis, en tant qu'il offense Dieu, comme l'enseigne saint Thomas. Mais quels grands péchés avez-vous donc pu commettre, vous qui êtes entré en religion dans un âge si tendre? » Michel répondit que bien qu'il n'eût le souvenir d'aucun péché grave, Dieu lui faisait néanmoins la grâce de concevoir une grande confusion de

lui-même et qu'il se regardait comme le plus grand pécheur du monde. Le prêtre ne sut que répondre, et cette réflexion de Michel produisit en lui de salutaires effets.

Michel faisait consister la valeur d'un chrétien quelconque dans la pratique de la mortification et de la pénitence. Aussi, quand on lui disait que telle ou telle personne était bonne et vertueuse,il demandait aussitôt : « Pratique-t-elle la pénitence? » Ce que nous savons déjà de lui, à cet égard, suffit assurément pour lui assigner une des premières places parmi les plus illustres pénitents de l'Eglise.

Si nous voulions raconter tout ce qu'il fit sous ce rapport, nous n'en finirions jamais. Nous observerons seulement que pour la boisson, non content de ne prendre jamais que de l'eau, en petite quantité et rarement, pour rendre cette privation plus pénible, il avait soin, même au plus fort des chaleurs, de se tenir non loin de l'eau ou dans les endroits où on la plaçait pour lui conserver sa fraîcheur. C'est l'observation que fit le pieux Alphonse de Carvajal pour démontrer que Michel cherchait à rendre toujours plus pesante, sur ses épaules, la croix de Jésus-Christ.

Telle était aussi la pratique de Philippe de Néri, qui, pour confirmer ses disciples dans l'amour de l'abstinence, leur disait, quand il passait devant l'étal d'un boucher : « Par la grâce de Dieu, je n'ai nul besoin de toutes ces choses. »

Michel arrivait souvent au réfectoire avec une corde au cou, des cendres sur la tête et un cilice autour des tempes, tout en se flagellant les épaules avec un faisceau d'épines, ou avec une discipline en fer ; puis il s'avouait coupable et déclarait dans un profond sentiment d'humilité et de douleur, qu'il péchait contre toutes les vertus; que par sa conduite, il avait scandalisé tous les frères et qu'il ne méritait point de demeurer en leur sainte compagnie, mais en celle des démons ; enfin il se recommandait à son bon Jésus, pour en obtenir son amendement. Ce fut dans ces occasions que les autres religieux purent voir sur ses chairs livides les traces des coups qu'il se donnait, et les blessures que lui faisait cette croix de cinquante et une pointes qu'il portait constamment sur la chair.

Un soir, il s'avança chargé d'un si grand nombre d'instruments de pénitence que l'on commença à craindre sérieusement qu'il ne tombât malade. Le Père Ministre crut devoir lui dire : « Père Michel, je m'attends bien, si vous continuez à y aller de ce pas, à recevoir sous peu la nouvelle de votre mort. Eh bien ! je vous défends désormais de faire aucune mortification, sans une permission expresse de ma part. » Cette défense était pour Michel la plus dure des pénitences. Il obéit ponctuellement, mais comme, le matin du jour suivant, il se montra, en présence du Père Ministre et des autres religieux avec ces vives couleurs du visage,

qui sont l'indice d'une bonne santé, son supérieur finit bientôt par le laisser faire de nouveau comme il voulait.

Mais, néanmoins, son corps chargé de plaies exhalait une mauvaise odeur; il y en eut qui, s'en apercevant, le firent remarquer au Père Ministre. Celui-ci le fit appeler et lui demanda ce que c'était. Après lui avoir expliqué la chose avec sincérité, Michel ajouta qu'on devait se tranquilliser à cet égard et qu'il n'en résulterait pour lui aucun inconvénient. Cependant, comme cette puanteur persistait, on eut recours de nouveau au Père Ministre, qui cette fois déclara à Michel qu'il devait renoncer à l'usage des cilices et soigner son corps. En entendant cette défense, Michel tout triste leva les yeux au ciel et, à l'instant, il tomba de son corps comme des écailles; en même temps il s'exhala de toute sa personne une odeur toute suave, qu'il conserva tout le reste de sa vie, ce qui portait quelquefois ses frères à lui demander en riant, s'il ne faisait point usage de parfums et d'herbes odoriférantes. Sa cellule en fut toute remplie; il essaya, pour la faire disparaître, d'y brûler du son, et comme il ne put y réussir, il s'avisa d'y porter un vase rempli d'immondices, mais il arriva que le vase s'imprégna aussi de cette odeur de paradis.

D'autre part, une pieuse femme avait voulu à tout prix laver une fois l'habit du Père Michel, qui

finit par le lui permettre; or elle s'aperçut bientôt que non-seulement l'habit, mais même l'eau dans laquelle il avait été lavé, envoyait une sorte de parfum délicieux, à nul autre pareil. Elle appela toutes ses voisines pour respirer ce parfum, et tout le monde convint qu'il ne pouvait venir que du Ciel.

Il faut dire, d'ailleurs, que ce fait avait été précédé d'un autre non moins curieux. C'est la coutume chez les Trinitaires, que, lorsque un religieux arrive dans un couvent, ceux qui le reçoivent s'empressent de lui donner le baiser de paix et de bonne amitié. Il était arrivé vers ce temps un religieux à Baeza, et Michel comme les autres l'avait embrassé, mais le nouveau venu croyant remarquer en lui une certaine puanteur, l'avait pris à part et lui avait dit : « Pourquoi ne demandez-vous pas un autre habit, celui que vous avez sent bien mauvais. » Michel, pour l'apaiser, lui répondit : « Mes péchés donnent bien plus de mauvaise odeur, l'habit que j'ai suffit bien pour cette sale bête de corps. »

Tels étaient les sentiments de mépris qu'il avait pour lui-même. Nous ne terminerons point ce chapitre sans ajouter que ce vrai modèle de pénitence ne craignit pas, un soir du Jeudi-Saint, de traverser l'église du couvent qui était remplie de gens, avec un os de mort à la bouche, les mains liées derrière le dos, une corde au cou, ce qui fut pour tous les assistants un grand sujet d'édification.

CHAPITRE XIV.

Michel est calomnié et mis en prison, 1618. — Il est chargé de confesser et de prêcher.

Michel n'avait point atteint l'âge de vingt-six ans, où nous le voyons maintenant, sans avoir eu beaucoup à souffrir de la part des hommes, surtout dans le monde, après la mort de son père, comme nous l'avons dit; mais jamais il n'avait encore été victime de la calomnie. Avec lui demeuraient, au couvent de Baezza, deux jeunes religieux qui ne pouvaient le supporter, soit parce que sa conduite était un reproche continuel pour leur propre genre de vie qui tournait à la dissipation, soit pour d'autres raisons qui nous sont demeurées inconnues. Quoi qu'il en soit, ils ne cessaient de parler de lui défavorablement, l'accusant d'ostentation et même d'hypocrisie dans ce qu'il faisait d'extraordinaire en communauté. Le Serviteur de Dieu le savait fort bien, observe le

Père Emmanuel de la Croix, mais néanmoins, il ne laissait point de se comporter à leur égard avec beaucoup de bienveillance et de charité.

Or, il arriva qu'en ce temps-là le Père Provincial vint faire sa visite; il fit aux deux amis de sévères réprimandes. Aveuglés par leur antipathie contre Michel, ils se mirent dans l'idée que ce ne pouvait être que lui, qui leur eût attiré cette humiliation. Pour s'en venger, ils s'imaginèrent de prévenir le Père Provincial contre lui, et, dans ce but, ils allèrent lui certifier que Michel avait censuré sa manière de gouverner et aussi celle des autres supérieurs. Le Provincial ajouta foi à leur déposition, ce qui est d'autant plus inexplicable, qu'il n'avait eu jusque-là que des égards pour l'éminente sainteté de Michel; mais la divine Providence le permettait ainsi pour donner plus de lustre à la vertu du Serviteur de Dieu, en le faisant passer par le creuset des plus amères tribulations.

On commença donc une espèce d'information sur la conduite de Michel, et quand on lui demanda à lui-même, si les accusations formulées contre lui étaient fondées sur la vérité, il se contenta de répondre : « Si Dieu m'abandonne, je suis bien capable de faire plus mal encore. » Interrogé de nouveau, il fit la même réponse et les supérieurs, bien qu'ils ne fussent point parfaitement convaincus de sa culpabilité, crurent devoir, néanmoins, pour le bon exemple, lui faire

subir quelques jours de détention dans la prison conventuelle.[1]

Avec quelle docilité n'a-t-il pas dû subir cette sentence! Avec quelle joie n'a-t-il pas dû recevoir entre ses bras cette croix, lui qui, dans ses souffrances, avait toujours dit comme saint Paul, qu'il ne voulait se glorifier d'autre chose, que de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans le cachot, on l'entendait souvent chanter les louanges de Dieu, en actions de grâces de la faveur qu'il lui avait faite de souffrir pour son amour. Il arrivait aussi parfois que le Père Mathieu, chargé de le garder, le trouvait ravi en extase et élevé au-dessus du sol. Ce bon Père ne pouvait que ressentir une amère douleur de voir le dur traitement auquel ou soumettait cet ange d'innocence : il l'exhortait par conséquent à se disculper, mais Michel lui répondait : « C'est à Dieu qu'appartient le soin de me défendre; moi je n'ai qu'à me conformer à sa sainte volonté; que peut-il y avoir pour moi de plus agréable et de plus sûr que de la faire en tout? Dieu se souviendrait bien de me tirer d'ici, si je le méritais, mais je suis un grand pécheur, et le comble de l'abomination. »

Nous ne saurions dire d'une manière précise

(1) Nous savons que d'autres grands Serviteurs de Dieu, et entre autres saint Joseph de Cupertino, ont été soumis à la même épreuve.

combien dura cet emprisonnement. Il fut probablement d'un mois, pendant lequel on finit par découvrir qu'il n'était que le résultat d'une erreur. Si Michel en sortant du cachot, ressentit en son cœur une consolation, ce fut celle de pouvoir mieux montrer sa reconnaissance à ces deux Pères qui lui avaient procuré cet avantage de souffrir. Jamais on ne l'entendit proférer un mot de plainte contre eux ni contre les supérieurs, mais si quelqu'un venait à lui parler de cette affaire, il répondait tout aussitôt que le Père Provincial avait agi par un sentiment de zèle bien louable, mais qu'il ne se souvenait pas d'avoir tenu les propos qu'on lui reprochait.

Ses accusateurs furent regardés dès lors de mauvais œil par leurs frères, du moins jusqu'au moment où ils donnèrent des signes évidents de repentir. Michel se montrait seul leur défenseur et leur soutien, et lorsqu'on les eût changés de résidence, il ne cessa pas pour cela de se tenir en de fréquents rapports avec eux ; il leur écrivait des lettres fort aimables où il se mettait tout à fait à leur service, et, par cette constante douceur, il finit par les gagner entièrement à lui-même et à Dieu.

Michel se trouvait un jour avec le Père Joseph de Jésus-Marie, chez des personnes pieuses, Tertiaires de notre saint Ordre. Le Père Joseph leur dit que Michel ressentait des maux d'estomac, parce

que les supérieurs avaient voulu l'obliger à se nourrir un peu mieux qu'à son ordinaire, pour supporter sans trop de fatigues l'emploi de confesseur et de prédicateur, qu'ils voulaient lui confier. Michel déclara alors qu'il voudrait bien, si la chose dépendait de lui, ne point confesser, parce qu'il lui suffisait bien d'avoir à rendre compte de sa propre âme, sans se charger encore de la conduite des autres; que, pour la prédication, il ne devait s'y livrer que depuis l'âge de trente ans, jusqu'à trente-trois, après lesquels il irait en paradis. Ce fut ainsi qu'il annonça longtemps à l'avance l'époque de sa mort. Le Père Joseph ajoute que lorsqu'il apprit la nouvelle du décès de Michel il se souvint de cette prédiction du Serviteur de Dieu.

Obligé par ses supérieurs et malgré les scrupules de sa conscience, de siéger au tribunal de la pénitence et de parler au peuple du haut de la chaire évangélique, il mit tous ses soins dans l'exercice de cette double fonction, et nous verrons que ce ne fut pas sans produire les plus heureux fruits dans les âmes. Quant à la prédication, nous observerons qu'il en coûta infiniment à Michel d'apprendre par cœur des sermons; car son esprit était tellement et si constamment absorbé en Dieu que, même dans les conversations, on devait souvent lui répéter deux ou trois fois la même chose pour avoir sa réponse. Il parlait le plus fréquem-

ment en chaire des grandes vérités de la religion, des fins dernières de l'homme, de l'horreur que nous devons avoir pour le péché et de la fausseté des choses de ce bas monde; et, ce qui est pour les prédicateurs une importante leçon, il ne montait jamais en chaire sans s'être instamment recommandé aux prières des bonnes âmes, afin que Dieu daignât lui communiquer, comme il le disait, son propre esprit, et qu'il pût ainsi enflammer du feu de l'amour divin le cœur de ses auditeurs.

Quand il fut ensuite Ministre à Valadolid, et libre, par conséquent, d'accepter ou de refuser les demandes de sermons qu'on lui adressait de toutes parts, il commençait par demander à Dieu, dans la prière, quelle était à cet égard sa volonté. Sa voix était grêle et faible, et, néanmoins, il parlait d'une manière si véhémente, nous dit le Père Laurent, qu'il épouvantait quelquefois ses auditeurs, quand il se laissait aller aux mouvements impétueux de sa foi.

CHAPITRE XV.

Prédications de Michel. — Sublimité de sa doctrine.
Une de ses lettres.

Michel, devenu Ministre à Valadolid, racontait une fois au Père Benoît une chose fort singulière, relativement à la préparation qu'il apportait à ses sermons. Il avoua en effet, que s'il lui arrivait parfois en les écrivant d'y insérer par mégarde quelque expression plus recherchée, il lui était de toute impossibilité de les retenir dans sa mémoire, jusqu'à ce qu'il en eût retranché cette expression. Il est vrai, qu'à Valadolid surtout, se trouvaient parmi ses auditeurs certains esprits plus délicats qui auraient bien aimé le voir donner à sa diction plus de recherche et même d'éloquence mondaine. Michel, qui ne l'ignorait pas, se gardait bien de contenter ces prétentions, parce qu'il ne visait à autre chose qu'au bien des âmes.

Il est fort regrettable assurément qu'il ne nous

soit resté aucun de ses sermons. Nous aurions possédé là assurément un vrai trésor de sagesse toute céleste. Nous ne savons à quoi attribuer cette perte, à moins que ce ne soit l'humilité du Serviteur de Dieu qui l'ait porté à déchirer lui-même ses propres écrits. On tient en effet pour certain que ce fut là le sort qu'il fit subir à un traité intitulé : *De la tranquillité à laquelle peut parvenir une âme ici-bas.* Deux savants ecclésiasti- dont nous avons déjà parlé, le Père Antolinez, archevêque de Compostelle, et Louis Alphonse de Ayala, nous font le plus grand éloge de ce traité. Il l'avait commencé dès l'âge de quatorze ans, et à dix-huit ans il l'avait déjà achevé.

Tout ce qui nous est parvenu de ses écrits, est une lettre adressée à un de ses amis, qui lui avait demandé en quoi consiste précisément la tranquillité de l'âme et quels sont les moyens d'y atteindre. La voici, traduite du latin :

« Ce n'est pas chose facile, mon très-cher Père, » que de vous donner la solution que vous me » demandez ; elle surpasse de beaucoup mon faible » entendement. J'ose croire, néanmoins, que la » grâce divine suppléera à ce que je ne puis sur » ce sujet vous dire de moi-même.

» Cet état de parfaite tranquillité ressemble » beaucoup à celui d'innocence ; car ceux qui la » possèdent sont parvenus à soumettre la sen- » sualité à la raison et la raison à Dieu. Ils sont

» généreux et magnanimes en tout, et on trouve
» toujours chez eux une sagesse céleste, une pru-
» dence surhumaine, unies à une grande candeur
» et à la simplicité de la colombe. Cet état res-
» semble aussi à celui des Bienheureux dans le
» ciel, parce que ceux qui y sont parvenus se
» trouvent armés à un degré héroïque de toutes
» les vertus; ils ont une pureté angélique, ils
» sont parfaitement unis à Dieu, transformés en
» lui, et Dieu leur communique très-abondamment
» tous ses biens, parce qu'ils sont capables de les
» apprécier et de les recevoir; la charité en eux
» atteint son plus haut terme et exclut de leur
» cœur toute crainte. Aucune tempête, aucune
» sensation pénible ne peut troubler leur quiétude.

» La ressemblance qu'ils ont avec les Saints du
» ciel, résulte aussi de la sublimité de leur con-
» templation, ce qui est un commencement de la
» gloire éternelle; les connaissances qu'ils reçoi-
» vent sur les attributs de Dieu, sont continuelles
» et très-profondes, et la science qu'ils ont d'eux-
» mêmes revêt aussi les mêmes qualités. Chacune
» de ces deux connaissances produit des effets
» divers, qui tendent néanmoins à la même fin.

» La connaissance de Dieu produit en ceux qui
» la possèdent un très-ardent et très-puissant
» amour; elle les tient absorbés en cette divine
» essence avec un si complet oubli de toute chose
» créée, même de leur propre personne, qu'ils ne

» se souviennent ordinairement ni de manger, ni » de boire, ni de dormir ; et s'ils mangent, ils ne » font nullement attention aux aliments, de sorte » qu'ils peuvent prendre de l'huile au lieu de lait, » sans s'en apercevoir nullement. Ils sont telle- » ment hors d'eux-mêmes, qu'en voyant ils ne » voient pas, qu'en écoutant ils n'entendent pas » et qu'en parlant ils ne savent point ce qu'ils » disent; en un mot, ils ne sont nullement attentifs » à ce qu'ils font. Aussi se gardent-ils bien de se » laisser aller à juger mal du prochain, à s'indi- » gner contre lui, à murmurer et à concevoir de » la vaine gloire, ni de la colère, ni rien enfin de » ce qui peut donner de l'inquiétude, car celui-là » s'affranchit de tout, qui ne fait attention à rien. » En un mot, ils vivent, mais avec Jésus-Christ » qui vit en eux, qui dirige et gouverne leurs » actions, lesquelles sont, par conséquent, excel- » lentes et parfaites.

» Pour ce qui est de la connaissance de soi- » même, elle affermit l'âme dans l'humilité, afin » qu'enrichie de tant d'inestimables trésors, elle » n'aille pas se heurter, par suite des embûches » de l'orgueil, contre quelque secret écueil, où » elle ferait naufrage. Il y a, entre ce très-heureux » état et les autres, toute la différence qui existe » entre les parfaits et ceux qui ne font que com- » mencer dans les voies de Dieu. Leur manière » d'être et d'agir diffère comme celle des adultes

» de celle des enfants, ou bien encore comme celle » des habitants du ciel de celle des hommes qui » vivent encore sur la terre. C'est l'opinion des » Saints, que le sommet du degré inférieur est » comme un commencement du degré supérieur » immédiat, et qu'il participe en quelque sorte à » ses qualités.

» Ainsi donc, comme la tranquillité dont nous » parlons est l'apogée de la perfection à laquelle » on peut atteindre dans cette vallée de larmes, et » qu'après elle arrive immédiatement la béatitude » céleste, il s'en suit qu'elle participe déjà aux » propriétés de celle-ci. Il faut dire, d'ailleurs, » que cet état de bonheur a aussi ses degrés, et » que, si grande que soit la pureté d'une âme, il lui » faut, quand elle doit s'élever à une plus haute » sublimité, se purifier davantage pour atteindre à » la perfection de ce nouvel état. Mais ces diverses » préparations, nécessaires pour monter toujours » de degré en degré, ne sont ni dures, ni pénibles, » parce qu'elles s'opèrent avec le secours tout-» puissant du Saint-Esprit, qui nous communique » ses dons. Un des principaux fondements de ce » merveilleux édifice est la résignation, car ceux » qui jouissent de la tranquillité ont pour unique » but, dans toutes leurs actions, la volonté divine, » qu'ils préfèrent tellement à toute autre chose » que tout ce que Dieu veut, ils le veulent aussi. » Une entière résignation est une excellente dis-

» position pour arriver à la tranquillité de l'âme.

» Les moyens pour atteindre à cette tranquil-
» lité, sont la vraie humilité et la complète mor-
» tification des appétits sensuels, des passions,
» des puissances de l'âme et la victoire sur soi-
» même; le mépris et l'éloignement des choses du
» monde, l'abnégation et le dépouillement total
» de ce qui est créé. Il faut de plus ne point dési-
» rer les consolations divines, ne point s'attacher
» aux douceurs sensibles de la dévotion, quelles
» que soient d'ailleurs les souffrances qu'il plaît
» à Dieu de nous faire endurer dans le fond du
» cœur. Il est de toute nécessité que l'on endure
» de longues et dures fatigues pour arriver à cette
» félicité, parce que les choses n'ont de prix
» qu'autant qu'elles nous ont coûté beaucoup, et
» ces fatigues sont en réalité si grandes, si sou-
» vent répétées, qu'il devient impossible d'en dire
» le nombre, de même qu'on ne peut parvenir à
» compter les grains de sable sur le bord de la
» mer.

» Pour arriver à rendre spirituel ce qui n'est
» que charnel, pour unir la créature au Créateur,
» l'homme à son Dieu, de même pour parvenir à
» cet état où l'on est comme mort au monde, où
» rien de sensible ne saurait nous émouvoir, il
» faut assurément avoir beaucoup travaillé, lon-
» guement lutté, il faut avoir souffert en plu-
» sieurs manières, il faut en un mot avoir passé,

» comme l'on dit proverbialement, par l'eau et le
» feu. De même qu'on ne peut arriver à la gloire
» céleste par le moyen des plaisirs et des con-
» solations, ce n'est également que par de grandes
» tribulations que l'on peut atteindre à cet heureux
» état de la tranquillité de l'âme.

» Je ne puis entrer dans l'énumération de ces
» diverses tribulations, je ne parlerai que d'une
» seule qui mérite spécialement notre attention.
» Elle consiste dans un certain désir de posséder
» le souverain Bien, mais ce désir est tellement
» impétueux, qu'il cause à l'âme qui l'a conçu un
» tourment excessif, auquel nul autre n'est com-
» parable. Cet ardent désir exposera l'un au péril
» de perdre la vie, et même il ne pourrait que
» succomber, si la grâce divine ne venait le sou-
» lager. Un autre, que le secours d'en-haut aura
» empêché de mourir, demeurera néanmoins, si
» fort qu'on le suppose, totalement énervé et sans
» force aucune. C'est l'absence de Dieu qui cause
» ces souffrances.

» Lorsque l'âme est vide de toute chose créée,
» et que, la divine majesté, pour l'éprouver, la
» purifier et élargir pour ainsi dire sa capacité
» et lui apprendre à estimer davantage le trésor
» de ses dons, diffère de les lui accorder, c'est là
» une souffrance qui devient réellement terrible....

» Voilà donc ce qui compose ce doux et céleste
» nectar de la tranquillité de l'âme.

» Daigne le suprême auteur de toutes choses
» l'accorder également à chacun de nous, afin que
» nos âmes, attirées par cette suave force et puri-
» fiées de leurs souillures, soient comme des tem-
» ples vivants où la divine Majesté viennent habiter
» comme en un lieu de paix! Je ne vous en dirai
» pas davantage pour le moment; si Dieu permet
» que nous nous revoyions, nous pourrons alors
» parler plus longuement sur ce sujet, dont le seul
» énoncé apporte à l'âme tant de consolation. »

Que peut-on désirer de plus sublime et de mieux prouvé en même temps? Sans le vouloir, Michel a tracé là, à grands traits et en maitre, le cadre de sa propre vie.

CHAPITRE XVI.

Son zèle pour le salut des âmes dans la prédication. — Fruits qui en résultent pour les fidèles.

C'était donc pour Michel une grande fatigue d'apprendre ses sermons pour la raison que nous avons donnée plus haut, et, néanmoins, il mettait quelquefois à les étudier tant de zèle et d'empressement, que l'on ne pouvait que l'admirer. Se trouvant un jour avec le Père Marc à la bibliothèque où il apprenait par cœur et répétait quelques sermons qu'il devait donner bientôt, il lui dit qu'il aurait voulu pouvoir, par la force de sa prédication, amener toutes les âmes à la connaissance et à l'amour de Dieu. Le Père Laurent, dont nous avons déjà parlé, nous atteste, de son côté, que lorsque Michel allait prêcher quelque part, on n'aurait plus dit que c'était le même homme, tellement il laissait paraître sur son visage ce désir si ardent du salut des âmes. Arrivé en chaire, il

éprouvait, d'après l'aveu qu'il en a fait lui-même, de tels mouvements de ferveur, qu'il lui semblait que son cœur allait s'ouvrir pour y recevoir tous ses auditeurs.

Il ne lui manquait donc rien pour produire dans son ministère apostolique des fruits très-abondants; et cependant, il eut encore à sa disposition un élément de succès que nul autre ne posséda peut-être au même degré. Ce sont les ravissements qui, au dire de témoins oculaires ou d'autres qui l'avaient appris de ceux-ci, survenaient toujours ou presque toujours à la fin de ses sermons et duraient environ un quart d'heure. Il jetait d'abord un cri, qui exprimait souvent la douleur, tenait les bras ouverts, les yeux fixés au ciel et ne touchait au seuil de la chaire que de l'extrémité du corps. Une fois, il lui arriva de s'élever au-dessus de la chaire, dont il touchait à peine le bord par la pointe de ses pieds.

Une autre fois il eut en chaire deux ravissements; c'était le jour de la fête de saint Marc et pendant qu'il prêchait dans l'église dédiée à ce saint. Revenu à lui, dit le témoin qui déposa sur ce fait, il jeta un grand cri, puis il s'éleva encore plus haut que la première fois.

Un jour que Michel avait été ravi en extase, pendant qu'il prêchait dans l'église de Saint-Paul à Baezza, le chanoine Paul Senario voulut, je ne sais pour quel motif, s'assurer si on pouvait

faire mouvoir le Serviteur de Dieu, quand il était en cet état, et il avoua qu'il était très-facile de faire tourner le corps sur lui-même. A partir de ce moment, le frère servant qui accompagnait toujours Michel, fut très-attentif à ne plus laisser approcher personne du saint religieux, quand il était en extase dans la chaire; il lui arriva une fois, qu'en voulant défendre Michel, il toucha lui-même fort légèrement le bord de son manteau et aussitôt il fit presque un tour complet.

Ainsi donc, par son zèle et sa science unis à ses prodiges extérieurs, notre Michel arrivait à produire dans son auditoire des effets extraordinaires de componction qui se manifestaient généralement par d'abondantes larmes. Chacun à sa manière faisait hautement son éloge : l'un disait, au milieu des sanglots, que ce bien-aimé Père avait réellement l'esprit de Dieu; un autre, qu'il voudrait bien n'avoir jamais commis dans sa vie une seule faute; d'autres encore, qu'ils étaient bien décidés à mourir mille fois plutôt que d'offenser de nouveau le Seigneur.

Il était beau de voir tous les témoignages d'admiration et de vénération profonde que ce bon peuple prodiguait à Michel, surtout au moment où il sortait de l'église, en laquelle il venait de prêcher; et quelque part qu'il dût faire entendre la parole de Dieu, c'était toujours le même empressement pour l'entendre, la même foule sus-

pendue à ses lèvres et ravie de la sublimité de ses enseignements.

Il y eut pourtant aussi des personnes qui se moquèrent de ses ravissements ; un homme entre autres qui n'en avait jamais été témoin, parce qu'il n'avait jamais voulu assister à ses prédications. Un jour, poussé uniquement par la curiosité de voir ce qu'il en était en réalité de ces prodiges dont on parlait tant, il alla au sermon de Michel; c'en fut assez pour que sa conduite devint édifiante, de scandaleuse qu'elle avait été jusque-là. Michel parlait cette fois des dispositions qu'il faut avoir pour se nourrir dignement du pain des anges, et déjà ses paroles avaient ébranlé le nouvel auditeur, lorsque, ayant jeté un cri, il se trouva dans le ravissement. L'étranger alors tout en larmes, aurait bien voulu n'avoir jamais proféré une seule parole contre les effets de l'amour de Dieu. Longtemps, il lui sembla entendre retentir dans son cœur le cri de Michel et de plus ces paroles : « Finiras-tu bientôt? Que fais-tu donc? » Depuis lors, si dans les conversations on venait à prononcer le nom de Michel, il sentait dans son cœur de si vifs regrets, qu'il en était comme suffoqué, et, pour que nul ne s'en aperçût, il se hâtait de fuir.

Un de ceux qui furent témoins de ces ravissements de Michel, prétend qu'il vit sortir alors de ses mains une vive lumière qui avait la forme de petits rayons.

Nous pourrions raconter encore bien d'autres conversions opérées par les sermons de Michel, comme celle, par exemple, de deux personnes qui vivaient dans un commerce criminel ; mais nous les omettons parce qu'elles ne nous ont pas paru accompagnées de circonstances qui méritent une mention spéciale.

CHAPITRE XVII.

Michel est ravi souvent en célébrant la sainte Messe et une fois en confessant.

Il est plus facile d'admirer que d'exprimer en paroles l'ardente dévotion de Michel, pendant qu'il célébrait la sainte messe. Alors même qu'il n'avait point de ravissement durant le saint sacrifice, il n'y mettait presque jamais moins d'une heure, car il s'arrêtait un bon moment après chaque *memento;* mais le plus souvent, il entrait en extase, ce qui durait presque toujours un quart d'heure et même vingt minutes ou une demi-heure. Quelquefois, après l'extase, il appuyait les bras sur l'autel et demeurait ainsi quelque temps encore en contemplation.

Or, bien que ces messes furent si longues, les fidèles aimaient beaucoup à y assister et ordinairement ils y versaient des larmes d'attendrissement, concevaient un vif désir de marcher courageuse-

ment dans la voie du salut, ou bien ils s'affermissaient dans les bons propos qu'ils avaient déjà pris à cet égard.

Une fois, en un jour de fête, notre Saint avait, pour lui servir la messe, un jeune étudiant, qui voyant que Michel était dans le ravissement depuis un bon quart d'heure, commença à être en peine pour les personnes qui étaient à l'église. Dans son embarras, il recourut au Père Ministre qui confessait non loin de là, dans la vieille église du couvent. Le Père se porta sur les lieux, et après avoir observé avec de grands sentiments de dévotion ce séraphin d'amour, il dit au servant de le laisser tranquille et que sans doute les assistants n'en seraient pas contrariés. En effet, ils en étaient même bien aises, parce qu'ils savaient bien que tout cela tournait à leur profit, même les cris qu'il faisait entendre pendant le ravissement.

Quelques-uns ont assuré qu'ils se sentaient alors excités à la dévotion et à demander pardon à Dieu de leurs propres fautes. Il arriva qn'on l'entendit, en cet état, pousser sept ou huit fois le même gémissement ; nous en avons, entre autres, pour témoin un homme de piété fort aimé de Michel et dont la curiosité nous a procuré la connaissance de certaines circonstances qui accompagnaient extérieurement les faveurs extraordinaires accordées à notre Saint.

Voyant une fois le Serviteur de Dieu ravi pen-

dant la sainte messe, il voulut s'assurer s'il avait alors les mains chaudes, et, en les touchant, il les trouva froides comme le marbre; il lui sembla de plus que les doigts de la main étaient comme disloqués; s'étant mis à les palper plus soigneusement, il put se convaincre qu'il en était bien ainsi. Dès que Michel eut fini sa messe, il le suivit à la sacristie où il lui fit part des observations qu'il venait de faire. Michel lui dit aussitôt d'un ton de reproche : « Mais à quel titre avez-vous fait tout cela? » Ces paroles ne firent qu'accroître encore sa curiosité, et il pria son ami de vouloir bien lui dire ce qui se passait en lui pendant ses extases. Michel lui dit de nouveau : « Mais pourquoi donc me faites-vous ces demandes? » Cet homme poursuivit ses instances et Michel, sachant bien quelle était la rectitude de ses intentions, lui observa d'abord que ce qu'il prenait pour des extases n'était que des ravissements, car pour les extases, on peut prévoir le moment de leur arrivée, ce qui n'a pas lieu pour les ravissements, qui surviennent tout à coup. Il ajouta qu'il lui semblait que tous ses os se déboitaient en cet état là, et qu'une plus longue durée dans le ravissement occasionnerait la mort.

D'après cette différence établie par Michel lui-même entre les extases et les ravissements, nous pouvons assurer qu'il fut favorisé tant des uns que des autres. Une fois étant à parler dans le con-

fessionnal avec une personne de piété, il lui demanda de quelle manière il se tenait pendant ses ravissements, et ce qu'en pensaient les gens : « Peut-être pense-t-on, ajouta-t-il, que ce soient là des atteintes du mal caduc. » Cette personne lui ayant dit quelle position il gardait alors, ajouta que tout le monde, au lieu de le croire atteint du haut mal, le regardait au contraire comme favorisé par Dieu, des grâces les plus signalées. Michel en fut fort contrarié, parce qu'en réalité il aurait voulu passer pour sujet à quelque maladie, et c'était dans ce but qu'il avait fait une telle demande. Aussi se hâta-t-il de dire à sa pénitente que pour rien au monde il n'aurait voulu que ces accidents lui arrivassent en public; mais comment les empêcher de se produire?

Sainte Térèse raconte d'elle-même, qu'il lui semblait pendant ses ravissements qu'on la saisissait par les pieds, et qu'on la soulevait dans les airs avec tant de force, qu'elle ne pouvait résister en aucune façon.

Quant à Michel, il lui arrivait quelquefois, dans ces moments, de plier tellement son corps en arrière, que l'on craignait à tout moment qu'il ne tombât, et plus d'une fois on crut devoir lui soutenir la tête. Au reste, il lui arrivait aussi de tomber en extase au confessionnal. On parle au moins d'une fois, dans les circonstances que voici. Un homme, attiré par la renommée de sa sainteté, vint

un jour le trouver au couvent pour se confesser à lui ; Michel l'ayant conduit dans sa cellule, commençait à entendre sa confession, lorsque étant ravi tout à coup en extase, il s'éleva au-dessus du sol de plus d'une palme. Son pénitent le tira deux ou trois fois par son habit, mais ne pouvant le faire revenir à lui, il dut attendre au moins un quart d'heure. Dès que le ravissement eut cessé, il acheva sa confession, mais, avec tant de douleur d'avoir offensé Dieu et un si ferme propos de ne jamais plus l'offenser, qu'il ne se rappelait pas, disait-il ensuite, s'être jamais confessé dans d'aussi bonnes dispositions, bien qu'il eût vécu toujours en bon chrétien.

Plusieurs autres pénitents s'adressèrent également à Michel pour la direction de leur conscience. Toujours bienveillant, il ne refusait à nul d'entre eux le secours de son ministère ; ce qui étonnait beaucoup, vu qu'il s'employait déjà en tant de manières au bien du prochain, indépendamment du temps qu'il donnait à l'accomplissement des exercices de communauté.

Ce fut vers ce temps-là, nous dit-on, qu'on lui présenta un jeune homme du monde qui voulait faire une confession générale. Il raconta à Michel que, deux ou trois jours auparavant, étant passé le soir, sous les fenêtres du couvent en chantant une chanson peu honnête, il avait senti tout à coup son cœur tout changé, sans savoir pourquoi ni

comment. Michel lui répondit : « Déjà, en effet, je vous ai aperçu de ma fenêtre, et je vous ai entendu chanter, et il me parut alors que vous aviez la tête bien malade. » Le jeune homme se confessa et vécut depuis d'une manière édifiante. Il attribua toujours cet heureux changement aux saintes prières du Serviteur de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Réputation de sainteté que Michel s'acquiert à Baezza.
Sa charité pour tous les malheureux.

Le fait que nous allons rapporter suffirait à lui seul pour exprimer la haute opinion que l'on avait conçue de la sainteté de Michel à Baezza. Un certain jour, nous ne nous rappelons plus lequel, on vit sortir de la cathédrale une grande procession, qui était venue y vénérer un crucifix miraculeux. Michel avait dû y prendre part avec ses frères, les religieux Trinitaires. Or, à peine ceux qui le connaissaient l'avaient-ils aperçu dans la rue, qu'ils se mirent à crier de toutes parts : « Voici le Saint! voici le Saint! » et ils lui baisaient le scapulaire ou la main. D'autres, en grand nombre, se recommandaient à ses prières, et ceux qui ne le connaissaient pas, disaient : « Où est le Saint? où est-il? »

Nous pouvons facilement, par la connaissance

que nous avons de la profonde humilité de Michel, présumer quelle a dû être alors sa confusion, mais néanmoins il ne lui fut point possible de se soustraire à ces démonstrations d'estime et de respect. Au retour de la procession, un de ses frères, du nom de François, lui dit : « Père Michel, votre Révérence est dans une étroite obligation de se sanctifier; moi, je suis confondu de la haute opinion qu'on a de vous et d'entendre dire : « Voici le saint, où va le saint? » Michel se mettant à rire : « Taisez-vous, lui dit-il, frère François, ce sont des insensés. S'ils me connaissaient bien, ils me regarderaient comme une abomination, parce que je suis un grand pécheur, le comble de la misère. »

Le frère François, de qui nous tenons ce fait, raconta aussi, sous la foi du serment, qu'une personne, fort recommandable par sa science et sa piété, lui dit que, si elle avait vu passer d'un côté saint Jean-Baptiste et de l'autre le frère Michel, elle aurait témoigné à l'un et à l'autre la même vénération. Tous ceux qui allaient le voir au couvent demandaient le Saint, et on ne lui donnait jamais d'autre nom en parlant de lui; plusieurs ajoutaient même que s'ils avaient le bonheur de lui survivre de quelques années, ils seraient témoins de sa canonisation.

On recourait donc à lui continuellement, non-seulement pour la confession, mais aussi dans

d'autres cas, et il faisait à tout le monde, et à tout instant, un accueil plein de bonté. Plusieurs personnes constituées en dignité, dans l'Eglise comme dans le monde, des juges, des avocats, des chanoines, estimaient fort heureux les Trinitaires de posséder un homme d'une sagesse si merveilleuse, et ils disaient que nul autre au monde n'aurait pu leur donner, avec autant de précision et de clarté, la solution de cas embarrassants, même dans les matières qui auraient dû lui être fort étrangères.

Il était pour tous ceux qui souffrent, un ange consolateur, aussi avaient-ils pris l'habitude de recourir à lui, comme à leur plus ferme appui. Une dame mariée, Fabienne Dorado, était sujette depuis plusieurs années à de grandes peines d'esprit; rien ne pouvait la récréer, elle se lamentait presque continuellement. On lui parla un jour de Michel, et comme elle connaissait sa grande réputation de sainteté, elle se hâta d'aller le trouver au couvent, où Michel se présenta à elle, avant même qu'elle l'eût fait appeler, ce dont elle fut étonnée. Cette femme conféra longuement avec Michel, puis elle se confessa à lui, et aussitôt elle recouvra une parfaite tranquillité. Elle ne pensa plus dès lors à ses tortures passées que pour en rendre grâces à Dieu, qui l'avait délivrée par l'intercession de son grand Serviteur. Après quelques années de paix, les angoisses commençaient

à la reprendre, mais, au seul souvenir des paroles que lui avait dites Michel, elles disparurent pour toujours.

Il était rempli d'une si grande compassion pour les misères d'autrui, qu'il les aurait volontiers acceptées pour lui-même, et plus d'une fois on le vit répandre des larmes avec ceux qui pleuraient, et tâcher ainsi de les consoler. Quel que fut le motif pour lequel on recourait à lui, c'est-à-dire pour rétablir la paix dans les familles, ou pour visiter des malades, il se mettait aussitôt en route, sans se faire une peine de quitter sa solitude qu'il aimait tant. Les malades auraient voulu jouir constamment de sa présence, tant était grande la confiance et le courage qu'il savait leur inspirer, et plusieurs lui durent leur retour à la santé. Nous en citerons quelques exemples.

Faisant une visite au chevalier Antoine de Haro, cruellement tourmenté par la maladie de la pierre, il lui promit de prier Dieu pour sa guérison pendant la sainte messe. En effet, pendant qu'à la sainte messe il faisait l'élévation de l'hostie, le malade s'endormit et, quand il se réveilla, il se trouva guéri. Quelque temps après, le même chevalier se trouvant de nouveau tourmenté et même plus fortement qu'à l'ordinaire, il le fit savoir à Michel, qui se contenta de répondre : « Dites-lui de raviver sa confiance en Dieu. » Or, pendant que Michel parlait de la sorte, le malade entendit une

voix intérieure qui lui disait : « Ton mal t'est enlevé par les mérites du Père Michel. »

Isabelle Anne de Xodar Alfarez était réduite par une fièvre léthargique, compliquée d'une angine, à une telle extrémité que déjà les médecins l'avaient abandonnée. Michel vint la voir, et lut sur elle le saint Evangile ; puis il lui fit avaler trois grains de raisin sec, et aussitôt elle se trouva guérie.

Antonio Ruez était à l'agonie ; il revint à la vie et à la santé dès que Michel eut prié pour lui. Barthélemy Ottero Cabrio souffrait si cruellement de douleurs d'estomac, que l'on s'attendait à tout moment à le voir succomber. Michel vint aussi lire sur lui le saint Evangile, il lui imposa les mains en souriant et la douleur disparut.

Ce fut aussi en priant pour eux et en les bénissant qu'il guérit : Isabelle, domestique dans la maison Benavidès, Camille Bernio, Antoine Ottero, enfant de cinq ans, tous fort malades et dont l'état était même désespéré. Il pouvait, certes, bien distribuer à son gré des grâces de guérison et de santé, celui dont Jésus, notre doux Sauveur, avait dit dans une vision à la vénérable sœur Michelle de Cardenas : « J'ai donné à mon serviteur Michel les clefs de mon Cœur, afin qu'il en retire tous les trésors et qu'il les distribue à sa volonté. »

CHAPITRE XIX.

Michel est fait vicaire du couvent de Baezza, 1618. — Il apprend la mort de son frère. — Lettre à sa belle-sœur. — Nommé ministre à Valladolid, il veut refuser, 1619.

Michel comptait vingt-sept ans, quand il fut nommé vicaire du couvent de Baezza. Il n'accepta d'ailleurs cette charge, que lorsqu'elle lui fut imposée en vertu de la sainte obéissance; c'est tout ce que nous savons à cet égard. Il y avait plus de trois mois qu'il exerçait cet emploi, lorsqu'il apprit par révélation la mort violente de son frère Augustin. Nous rapporterons le fait tel qu'il a été raconté par le frère Philippe de la Mère de Dieu, qui était alors sacristain dans ce couvent.

Il dit qu'un matin, de très-bonne heure, Michel vint frapper à la porte de sa cellule et lui dit : « Hâtez-vous de venir, le frère Michel doit recommander à Dieu une pressante nécessité. » Le sacristain eut la curiosité de vouloir savoir ce

dont il s'agissait, mais Michel refusait de le lui dire; cependant comme il renouvelait ses instances, Michel lui promit de le lui manifester, s'il voulait s'obliger par serment à ne le révéler à personne. Le sacristain le promit et Michel lui apprit alors que son propre frère Augustin venait d'être tué d'un coup de poignard, et qu'il voulait dire la messe de mort pour sa délivrance, parce qu'il souffrait beaucoup dans les flammes du purgatoire. Il recommanda ensuite au sacristain de dire aux personnes qui viendraient faire la sainte communion, de prier pour une affaire très-importante.

Le frère Philippe ajoute que plus d'un mois après arriva une lettre par laquelle les parents de Michel lui annonçaient la fatale nouvelle. Cet Augustin Argémir, frère de Michel, avait été mis à mort pour avoir refusé d'apposer sa signature à un écrit falsifié. Il était marié, et nous donnerons ici la lettre que le Serviteur de Dieu écrivit en cette circonstance à sa belle-sœur pour la consoler :

« Que la très-sainte Trinité soit en votre âme,
» qu'elle vous conserve dans sa sainte grâce, afin
» qu'en toutes choses vous procédiez avec con-
» fiance, en opérant votre salut.

» Votre très-chère lettre m'a fait beaucoup de
» plaisir, mais d'autre part j'ai eu beaucoup de
» regret d'apprendre que vous n'ayez point reçu
» la réponse que je vous ai faite aussitôt, pour

» vous consoler de la perte que vous veniez de
» faire de notre très-cher Augustin. Il vaudrait
» peut-être mieux que je ne vous écrivisse point,
» puisque vous êtes si éloignée de moi et que la
» disparition de mes lettres rend inutile la bonne
» intention que j'aurais de vous soulager. Croyez-
» le, la charité et le bien que nous pouvons nous
» faire ne consistent point à nous écrire. S'ils rési-
» daient dans cet échange de lettres, je ne regarde-
» rais point tant à la fatigue qu'elles m'occasion-
» nent, laquelle est pour moi bien grande surtout
» depuis que j'ai endossé l'habit de deuil, attendu
» que les vrais religieux, à partir de leur prise
» d'habit, ne doivent se souvenir que de Dieu, ne
» s'occuper d'autre chose que de Dieu. Dès ce
» moment, ils doivent bien se mettre à l'idée qu'ils
» n'ont plus ni père ni mère, ni frère, puisqu'ils
» ont tout abandonné pour l'amour de Dieu ; ou
» s'ils s'en souviennent, ce ne doit être que pour
» les recommander continuellement à Dieu ; c'est
» ce que je fais et ce que je devrai faire, tant que
» je serai dans cette vallée de larmes. Voilà réelle-
» ment en quoi je puis vous aider ; pour tout le
» reste, c'est comme si j'étais mort. Néanmoins j'ai
» bien espoir que la divine majesté nous fournira
» bientôt le moyen de nous voir, et alors nous
» nous entretiendrons longuement des besoins de
» nos âmes.

» Je ne saurais vous exprimer toute la douleur

» que j'ai ressentie de la mort de mon frère; je me
» suis hâté de faire célébrer à son intention beaucoup de messes, j'ai fait bien prier pour le soulagement de son âme, et j'ai la douce confiance
» qu'il est arrivé à bon port. Ce que je voudrais
» aussi, c'est que vous ayez souvent devant les
» yeux le souvenir de sa mort, qui vous suggèrera
» de salutaires réflexions sur la folie et la caducité des choses de la vie présente, où tout passe
» et finit bientôt, hormis servir Dieu et l'aimer de
» tout son cœur. Oui, ayez bien soin de servir
» Dieu, et pour cela, le moyen le plus propre et le
» plus efficace sera de vous tenir éloignée des
» mauvaises compagnies, de fréquenter les gens
» de bien qui ont en eux la crainte de Dieu, de
» vous confesser et de communier fréquemment,
» et de ne passer aucun jour sans faire un peu de
» méditation, si courte qu'elle soit, sur la Passion
» de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si vous êtes
» fidèle à suivre cette règle, Notre-Seigneur nous
» donnera la consolation de nous revoir ici-bas,
» mais plus sûrement encore au sein de la félicité,
» qui durera toujours sans interruption.

» Je n'ajoute rien autre, si ce n'est que Dieu
» soit toujours dans nos âmes.

» Baezza, le 4 juillet 1618.

» Tout vôtre, frère Michel-des-Saints. »

Le temps approchait où les supérieurs généraux, réunis en définitoire au mois de mai 1622, devaient pourvoir d'un ministre le couvent de Valladolid, et pour cette importante fonction, ils pensaient à Michel, qui en était à leurs yeux le plus digne. Ils lui expédièrent donc sa patente de supérieur. Michel, à cette nouvelle, fut consterné; dans la persuasion qu'il en était tout à fait indigne, il rédigea immédiatement une lettre de refus, motivée sur toutes les raisons que put lui suggérer sa profonde humilité. Les supérieurs refusèrent de les agréer. Ne pouvant réussir par lui-même, il employa en sa faveur des personnes de mérite, mais ce fut en vain, il dut baisser la tête et se rendre à Valladolid.

On peut bien se figurer quelle dut être à cette nouvelle la douleur des habitants de Baezza, qui tous, à dire vrai, avaient les plus grandes obligations à notre Saint. Quelques-uns seulement des meilleurs amis de Michel devaient l'accompagner un peu sur la route, mais, au matin du jour fixé pour son départ, il y en eut un grand nombre qui, voulant le voir encore une fois et avoir de lui quelque souvenir, se rendirent de très-bonne heure à sa messe, et dès qu'il l'eut achevée, ils l'environnèrent en foule; les uns coupaient par derrière des morceaux de son scapulaire, les autres lui demandaient ses sandales ou son habit, offrant de lui en donner un autre neuf en retour, et tous, au milieu des

sanglots, imploraient avec instances une dernière bénédiction. Il dut assurément la demander à Dieu large et abondante pour eux et pour tous leurs concitoyens de Baezza, afin qu'on y vit germer et croître ces semences de vertus qu'il avait semées dans leurs cœurs, au prix de tant de sueurs et de fatigues.

CHAPITRE XX.

Michel nommé Ministre à Valladolid en 1622, est confirmé dans cette charge. — Dieu punit deux adversaires de Michel. — Conversion de Jean Alano. — Guérison d'Em. de Roxas.

Si les habitants de Baezza furent vivement contrariés de la perte qu'ils faisaient de leur père et apôtre bien-aimé, ceux de Valladolid, au contraire, se montrèrent fort heureux de le revoir parmi eux, parce que la renommée des vertus de Michel s'était déjà répandue dans toutes les contrées de l'Espagne, et qu'ils savaient par conséquent quel était le prix du trésor qu'ils acquéraient. Ils purent l'apprécier mieux encore dès qu'ils le virent à l'autel ou en chaire et qu'ils éprouvèrent les effets de la prudence de ses conseils, de sa miséricordieuse tendresse et de sa compassion qui embrassait tous les genres de misère.

Les religieux n'étaient pas moins contents que leurs concitoyens, d'avoir à leur tête un supérieur

si saint; tout ce qu'ils redoutaient, c'était de le perdre au mois de mai de l'année suivante, époque à laquelle on soumettait à de nouvelles élections les supérieurs de tous les couvents. Ils savaient bien que Michel n'aspirait qu'après le moment où il serait déchargé de son emploi, et ils ne pouvaient ignorer d'autre part que les habitants de Baezza mettraient tout en œuvre pour l'avoir de nouveau. En effet, lorsqu'arriva le mois de mai, leurs magistrats vinrent faire valoir auprès des définiteurs généraux, toutes les raisons qu'ils avaient pour redemander leur Michel, et quand on leur eut répondu que la chose ne pouvait se faire, ils employèrent pour atteindre leur but la médiation de personnes très-influentes, mais ce fut toujours en vain.

A Valladolid demeurait le cardinal, duc de Lermes, auquel la réforme de l'Ordre devait pour ainsi dire son existence. Il avait conçu pour Michel la plus haute estime et, craignant de le perdre, il écrivit au Général pour le supplier de le lui laisser. Les premiers supérieurs firent entendre alors aux magistrats de Baezza, qu'il leur était de toute impossibilité de mécontenter une si puissante protection. Ils en ressentirent une profonde douleur, mais, ne se tenant pas encore pour battus, ils firent écrire au cardinal par le duc de l'Infantado. Le cardinal s'excusa de ne point condescendre à cette demande, pour ce motif que son propre salut dépendait de la

présence de Michel à Valladolid, et dès lors on le confirma dans sa charge de ministre du couvent de cette ville, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Les habitants de Valladolid durent bientôt s'apercevoir que la sainteté de Michel était encore au-dessus de ce que leur en avait appris la renommée. Est-ce à dire que tout le monde dans cette ville ait accordé au Serviteur de Dieu le même tribut d'estime et de vénération, et que nul n'ait censuré sa conduite? non sans doute. Il avait eu des adversaires à Baezza. Il en trouva aussi à Valladolid.

On en cite deux surtout, dont l'un parlait tout à fait mal de lui, tandis que l'autre se moquait publiquement des ravissements qui lui arrivaient en chaire. Dieu les punit tous les deux : l'un mourut à l'improviste sans avoir pu se confesser; l'autre, pris subitement d'une violente douleur d'entrailles, n'en fut délivré que lorsqu'il eut reconnu sa faute et demandé pardon à Michel, qui le lui accorda bien volontiers. Le premier de ces deux faits causa une grande frayeur, parce qu'on le regarda comme un vrai châtiment du ciel.

Ce fut vers ce temps-là, qu'eut lieu la conversion du seigneur Jean de Alano, d'une très-riche famille, mais dont la conduite avait été jusqu'alors fort scandaleuse. S'étant trouvé un jour à converser avec Michel, il demeura tout a coup saisi d'un si grand repentir, que, résolu de fuir désormais toutes les occasions de péché, il voulut

pleurer, loin du monde, les désordres de sa vie passée et aller demander l'habit des Chartreux dans un de leurs couvents, près de Grenade. Dès qu'il en fut revêtu, il écrivit à Michel pour le remercier et lui dire le grand contentement de son âme. Michel lui répondit, et, tout en le félicitant de ce changement, il ajoutait : « Ce n'a pas été sans peine pour moi que vous êtes devenu religieux. » Il voulait sans doute faire entendre par là, nous dit le témoin, qu'il avait pris sur lui de le recommander à Dieu et de faire pour sa conversion quelque exercice de pénitence.

En même temps que ce fait, il en arrivait un autre à peu près du même genre, mais qui eut plus de retentissement. Le chevalier Emmanuel de Roxas, qui avait un procès avec une autre personne, se tourmentait de ne pouvoir terminer cette affaire, parce qu'il était retenu sur son lit par des accès de fièvre quarte. Un soir, Michel vint lui faire une visite, et, le trouvant en proie à une si grande douleur, il en eut compassion et lui dit de se tranquilliser, qu'à sa rentrée au couvent il demanderait à Dieu de lui donner à lui-même la fièvre du malade. En effet, le lendemain matin, au moment où la fièvre s'emparait du chevalier, elle saisit Michel, qui la garda depuis le mois d'octobre jusqu'à la veille de la Noël.

Le chevalier, plein de reconnaissance, alla aussitôt lui faire une visite et lui dit : « Est-il donc

bien vrai que vous m'ayez délivré de la fièvre, et que vous l'ayez acceptée pour vous-même? » Michel se mit à sourire. Cinq ou six jours avant la Noël, le même chevalier, se trouvant chez Michel, lui manifesta la peine qu'il éprouvait, ainsi que ses religieux, de voir que peut-être il passerait au lit cette grande fête. Michel lui dit de ne point tant se mettre en peine, parce qu'il n'aurait plus qu'un seul accès de fièvre et que tout serait fini là ; « et c'est ce qui eut lieu au grand étonnement de tous, » dit celui qui raconte le fait, et qui le tenait d'un témoin oculaire.[1]

(1) Process. matrit. fol. 137.

CHAPITRE XXI.

Prudence de Michel comme supérieur. — Son esprit de pauvreté, sa confiance en Dieu.

Le Père Marc dit, qu'il ne pouvait concevoir que Michel prétextât son incapacité pour se défendre d'accepter l'emploi de ministre, vu qu'au jugement de tout le monde, il était doué de tant de savoir et de prudence, qu'il aurait pu gouverner non-seulement un couvent, mais l'Ordre tout entier.

Obligé d'exercer la charge de supérieur, Michel priait chaque jour le Seigneur de l'instruire et de lui donner les lumières qui lui étaient nécessaires pour bien administrer, et il a lui-même avoué à son confesseur, que jamais il n'avait dû se mettre en peine pour le gouvernement de sa communauté, parce qu'une certaine inspiration intérieure lui manifestait à toute heure ce qu'il y avait à faire et de quelle manière il devait l'accomplir. Ses

religieux ignoraient qu'il fût ainsi dirigé, et, cependant, ils ne pouvaient que s'étonner beaucoup de le voir disposer si bien toutes choses pour le temps et le lieu, sans se tromper une seule fois, et sans jamais commander à nul d'entre eux un travail qui pût surpasser son aptitude et ses forces. Il en résultait qu'on lui obéissait non-seulement avec exactitude, mais promptement et bien volontiers, d'autant plus qu'il mettait dans sa manière de commander tant de délicatesse et d'humilité, qu'on l'aurait pris bien moins pour le supérieur de la maison que pour l'un de ses autres membres.

Il arrivait parfois qu'il se montrait sévère, quand il s'agissait de réprimer quelque abus. Pour en venir là, il était obligé, comme il le disait lui-même, de se faire violence, parce que son naturel le portait à la douceur ; mais cette sévérité ne déplaisait pas, au contraire, elle procurait l'amendement du coupable, qui ne pouvait qu'aimer davantage celui qui l'avait corrigé de la sorte. Les instructions qu'il donnait à ses religieux roulaient principalement sur le détachement des choses du monde ou sur l'amour de la pauvreté, et il le faisait avec tant d'ardeur et d'animation, que ses avis produisaient toujours les plus heureux effets.

On avait annexé au couvent de Valadolid, la maison de noviciat, et, ce que Michel recommandait le plus souvent au maitre des novices, c'était de leur inspirer un grand amour de la pauvreté ;

il en était lui-même en toutes choses un exemple parfait. S'il lui restait entre les mains quelque argent, après qu'il avait pourvu aux besoins de la communauté, il en était triste et affligé, car, disait-il à ses religieux, c'était là une preuve que le divin Sauveur les croyait indignes de marcher sur ses traces, puisqu'il les pourvoyait si abondamment. Il se montrait au contraire content et fort joyeux, quand il leur manquait de quoi se nourrir, et il disait au frère quêteur qu'il le voyait avec peine faire son tour dans la ville, parce qu'il était persuadé que Notre-Seigneur allait jeter par-dessus les murs du couvent, ce qui était nécessaire à la sustentation des religieux.

Plein de cette héroïque confiance en Dieu, il voulut commencer l'agrandissement de l'église, bien qu'il n'eût encore aucune ressource pour ce travail ; les autres Pères tâchèrent de l'en détourner, lui disant qu'il leur était encore impossible de prendre des ouvriers. Michel leur répondit : « C'est précisément parce que nous n'avons pas de ressources, que j'espère davantage que Notre-Seigneur nous en fournira, car il n'est pas moins puissant quand nous n'avons pas ce qu'il faut, que lorsque nous l'avons. » Et il fit aussitôt mettre la main aux travaux. « En effet, Dieu nous pourvut si largement, observe le procureur du couvent, que nous pûmes payer ponctuellement douze ouvriers occupés continuellement chez nous, et voir achevé

dans moins d'un an et demi cet agrandissement qui nous revint à 12,800 ducats[1]. »

Il arriva cependant une fois qu'au bout de la semaine, on se trouva en peine pour payer les maçons; le frère Boniface, portier, qui avait, parait-il, la charge de régler les comptes, alla le dire à Michel qui se contenta de lui répondre : « C'est Dieu que cela regarde, il y pourvoira, soyez-en sûr. » Peu après, un homme de belle apparence se présente à la porte et remet au frère Boniface une somme d'argent enveloppée dans un mouchoir, en lui disant de le porter au Père Ministre. Le frère Boniface lui demande qui il est, si c'est là de l'argent pour faire dire des messes, et s'il doit lui en donner un reçu; l'étranger se contente de lui dire : « Allez tout de suite le porter. » Le frère Boniface se hâte d'aller le remettre à Michel, qui, avant de recevoir ni même d'avoir vu l'argent, lui dit avec le sourire sur les lèvres : « Ah! frère Boniface, vous n'avez pas eu confiance en Dieu; eh! bien, voilà qu'il est venu à notre secours! » Le frère, ayant remis à Michel la somme qu'il portait, lui demanda ce qu'il devait dire au porteur. — « Dites-lui ainsi, » répondit Michel, « Que Dieu vous le rende! » Revenu à sa loge, le bon frère ne retrouva plus son homme, et s'en étant informé auprès de quelques personnes voisines,

(1) Monnaie d'or variant pour sa valeur de 9 fr 50 à 11,05.

elles lui dirent toutes qu'elles ne l'avaient point vu. Il y avait dans le mouchoir 220 ducats.

Une personne disait à Michel, dans une certaine occasion, qu'il ne serait pas mal que son couvent eût quelques rentes. Michel lui répondit que Jésus-Christ notre maître, ayant vécu dans la pauvreté, il ne pouvait être bien que ses disciples vécussent autrement, que ce serait même pour eux un grand malheur.

Un fait à peine croyable et qui cependant a été surabondamment prouvé dans le cours du Procès apostolique de Béatification, c'est que Michel ne put jamais, même quand il devint supérieur, connaître le nom et la valeur des diverses pièces de monnaie qui avaient cours de son temps. Pendant qu'il était ministre à Valadolid, il arriva qu'un religieux se mit à compter de l'argent devant lui. « Oh! que de maravédis[1]! » lui dit Michel; et c'étaient, au contraire, des ducats. Le religieux se mit à sourire; Michel, voyant alors qu'il s'était trompé et voulant mieux dire : « Que de jules »[2] ! reprit-il, tant était grand son éloignement pour toutes les choses d'ici-bas.

Une fois, on lui demanda comment il faisait pour payer sa dépense, quand il avait dû passer la nuit dans quelque hôtellerie. Il répondit avec

(1) Petite monnaie d'Espagne valant un centime et demi.

(2) Monnaie d'argent valant soixante centimes.

sa belle simplicité, qu'il donnait sa bourse au maître de l'hôtel, afin qu'il se payât lui-même.

Telles furent les éminentes vertus que pratiqua Michel comme supérieur de communauté : son union à Dieu, sa prudence, sa douceur, son esprit de pauvreté et de détachement de toutes les choses du monde; aussi ses sujets avaient-ils pour lui la plus grande estime, et l'un d'eux témoigna hautement qu'ils l'aimaient au-dessus de toute expression, et bien plus qu'aucun autre supérieur de l'Ordre.

CHAPITRE XXII.

Foi et espérance de Michel.

On regarde comme preuve d'une foi héroïque la réponse que fit saint Louis, roi de France, lorsque, appelé pour considérer Notre-Seigneur qui se montrait visible dans l'hostie consacrée, il se contenta de dire : « C'est bon pour ceux qui en doutent; pour moi, je le crois aussi fermement que si je le voyais de mes propres yeux. » Michel disait, lui aussi, qu'il n'avait besoin ni de visions ni de révélations pour connaître Dieu et l'aimer de tout son cœur. Il ne fut jamais tenté en aucune façon, dans tout le cours de sa vie, contre cette vertu de la foi qui est la base de toutes les autres. Il le déclara lui-même à son confesseur.

Que de fois ne demanda-t-il pas à Dieu, de lui accorder la grâce de répandre son sang pour la foi? Il ne l'obtint point, mais il y suppléa abondamment, comme nous l'avons vu, par les terribles

et continuelles mortifications qu'il imposait à son corps et à tout son être. C'était la vivacité de sa foi qui le portait à profiter de toutes les occasions, pour rappeler à ses frères qu'ils devaient voir, dans la personne des supérieurs, celle même de Dieu. De là procédaient aussi le zèle prodigieux qu'il mettait à annoncer la parole divine, et le désir si ardent qu il avait de voir Dieu connu et aimé dans le monde entier.

Saint Antonin, archevêque de Florence, place parmi les meilleures preuves d'une foi héroïque, le mépris que l'on fait des choses d'ici-bas, par le seul motif que l'on soupire uniquement après celles du ciel. N'est-ce point là précisément ce que nous avons remarqué dans notre Michel? Une autre preuve non moins convaincante se trouve dans son zèle qu'il eut toujours pour la pratique de la charité et des autres bonnes œuvres. En un mot, sa vie tout entière fut un acte de foi et de la foi la plus héroïque; il serait superflu d'en donner de nouvelles preuves.

La foi enfante l'espérance, qui a pour premier objet la gloire éternelle. Michel possédait cette vertu à un si haut degré, que parfois le nom seul du ciel, du paradis, de la gloire éternelle, suffisait pour le ravir à la vie des sens; aussi, pendant qu'il était ministre, se vit-il réduit à défendre à ses religieux de prononcer devant lui ces divers noms qui exprimaient la béatitude céleste. Voulant un jour,

pendant qu'il était à Baezza, engager les personnes avec lesquelles il s'entretenait, à ne point lui rappeler ce souvenir, il leur dit : « Ne m'en parlez pas ; » et, levant les yeux au ciel, il leur fit comprendre ce qu'il voulait leur dire.

Il résulte aussi de la lecture des procès, que d'autres fois, sans qu'il se fût exprimé à cet égard d'une façon si claire, plusieurs de ceux qui avaient commencé à lui parler en conversation du bonheur céleste, s'arrêtaient tout court en voyant son visage s'enflammer tout à coup, ses mains s'agiter puis s'étendre, ce qui était un signe que le ravissement allait survenir. On évitait autant que possible d'y donner occasion, parce qu'on savait que Michel n'aimait pas que ces événements lui arrivassent en public.

Pendant son séjour à Baezza, l'abbé Alphonse de Ayala l'invita, le jour de l'Ascension, à venir entendre le sermon dans l'église des Jésuites, et Michel se mit à le suivre ; mais en chemin il lui dit : « On parlera probablement dans ce sermon de la gloire céleste, or je veux éviter le même accident qui a eu lieu l'autre jour » ; et cela dit, il s'en retourna au couvent. L'accident dont il voulait parler, c'était précisément un ravissement qu'il avait eu, en assistant à un sermon dans cette même église. A peine le prédicateur avait-il commencé à parler de la béatitude éternelle, que Michel avait été ravi en la forme dont nous avons parlé, et quatre personnes

qui se trouvaient auprès de lui, n'avaient pu parvenir à abaisser ses bras et à le retenir sur sa chaise.

Le Père Mathias nous dit aussi qu'à Baezza, Michel lisant la huitième leçon de l'office de saint Martin, quand il arriva à ces paroles : « *Illa autem Jerusalem, quæ in cœlo est* » poussa deux ou trois cris et demeura pendant un grand quart d'heure ravi hors de lui-même. Son regard fixé vers le ciel était aussi doux, mais non moins enflammé, que celui d'un brûlant séraphin.

Le Père Pierre de Jésus nous rapporte ce fait, que Michel, passant à Cordoue, assistait un soir au chœur, lorsqu'on lut pour sujet de l'oraison mentale un passage de saint Fulgence, rapporté par le Père Louis de Grenade, où il traite du bonheur dont jouissent les saints en voyant Dieu, et de quelle manière ils se voient eux-mêmes et voient toutes choses en Dieu. On s'aperçut tout à coup que Michel se faisait grande violence, et cherchait à se retenir par les mains au dos du banc. Or, tandis qu'on était là à l'observer, il poussa deux cris si forts que tous les assistants en furent épouvantés, puis il s'enfuit du chœur et, d'un bond, ou mieux, comme dit le Père Pierre, d'un vol, il s'en alla dans sa cellule.

Le Père Pierre l'y suivit et, le prenant dans ses bras, il le retint sur une table jusqu'à ce que le mouvement impétueux eût cessé et qu'il eût repris l'usage de ses sens.

Enfin, après une prédication qu'il avait donnée dans la paroisse de Marmol, il se promenait sur le soir avec le curé et, s'étant assis l'un et l'autre sur la terre, ils s'étaient mis à s'entretenir ensemble du bonheur du ciel; mais à peine en avaient-ils dit quelques mots, que Michel se mit à crier : « Hélas! hélas! » Et s'étant couvert le visage avec les mains, il demeura en cette posture l'espace de deux *Credo*. Revenu à lui, il dit au curé : « Qu'en pensez-vous? ne me suis-je pas bien endormi? allons-nous-en, allons-nous-en. » En chemin, il lui arriva encore par trois fois de lever les yeux au ciel, et d'être ravi pendant quelques instants. Le curé allait en lui demandant : « Que faites-vous donc, Père Michel? — Ce n'est rien, ce n'est rien, répondait-il alors, allons-nous-en. »

Sans parler davantage de ces ravissements dont plusieurs étaient sans doute des extases, d'après la différence signalée plus haut par Michel lui-même, nous ajouterons que le Serviteur de Dieu disait parfois au Père Marc en l'embrassant amicalement : « Courage, mon cher ami, encore un peu de souffrances, et plus tard nous nous verrons en Dieu; oui, nous irons jouir ensemble de sa présence dans la céleste patrie. » C'est le Père Marc lui-même qui le rapporte. Plusieurs fois on l'entendit s'écrier avec l'accent de l'amour filial : « Seigneur, daignez mettre fin à cet exil, qui me tient loin de vous. » Il avait coutume aussi de re-

commander à des personnes de haute piété, de prier Dieu pour lui, afin qu'il daignât abréger le cours de sa vie mortelle et le retirer de cette prison.

Au, reste c'était son habitude de se montrer le visage rayonnant d'une douce joie, ce qui était un signe de cette très-vive espérance qui commençait à lui faire goûter sur la terre les joies du paradis. Sa seule vue, ajoutent les témoins, lui gagnait les cœurs et les portait à concevoir comme lui le plus ferme espoir d'arriver au salut éternel.

Cinq ou six mois avant de quitter cette vie, il déclara au Père Benoît qu'il mourrait au même âge que Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Quel âge avez-vous donc actuellement lui dit le Père Benoit? » Michel ayant répondu qu'il avait trente-trois ans, le Père Benoît ajouta : « C'est donc en la présente année que vous devez mourir? » Et, sans rien ajouter, Michel plein de joie, se croisa les bras et se mit à courir avec empressement. Quant aux biens temporels, nous savons quel cas il en faisait, et quel était à cet égard son entier abandon entre les mains de la Providence.

CHAPITRE XXIII.

Amour de Michel pour Dieu et pour le prochain.

Nous avons déjà parlé souvent de l'ardent amour de Michel pour son Dieu, et néanmoins il nous reste encore beaucoup à dire sur ce sujet. Peu de temps après le jour fortuné, où avait eu lieu le changement de son cœur en celui de Notre-Seigneur, il disait parfois à une sainte personne : « Maintenant que mon doux Jésus a daigné transformer mon cœur, rien ne peut plus me retenir ici-bas. » Il lui arrivait aussi de s'écrier à haute voix, qu'il voudrait mourir par un acte de pur amour, parce que c'est là un genre de mort doux et délicieux; d'autres fois encore il disait, qu'il voudrait mourir mille fois par jour et renaitre aussitôt, pour avoir tout autant de vies à offrir à Dieu pour son amour.

L'évêque d'Hippone, saint Augustin, nous enseigne que l'âme qui aime Dieu, ne peut penser

à autre chose, ni parler d'autre chose que de lui; toutes les paroles, toutes les actions du grand docteur ne respirent que l'amour divin. Ainsi en était-il de Michel : tout ce qui ne se rapportait point directement à Dieu était pour lui insipide et fastidieux. L'amour divin occupait toutes ses pensées, c'était l'unique sujet de tous ses discours.

Ceux qui ont déposé comme témoins sur sa manière de converser, attestent unanimement que si les personnes avec lesquelles il s'entretenait, commençaient à parler de choses même indifférentes, il s'ingéniait aussitôt à les ramener à l'amour de Dieu. Ses paroles toujours brûlantes enflammaient tous les cœurs, et quiconque s'arrêtait quelques instants avec lui, ne pouvait qu'être tout embrasé d'amour en le quittant. Or, il arriva par un effet très-surprenant, que cette céleste ardeur dont brûlait le cœur de notre Michel, se communiquait non-seulement à ses paroles qui allaient embraser les cœurs de l'amour divin, mais même aux vêtements qu'il portait sur son corps.

On raconte qu'une jeune fille d'Alphonse de Haro, s'étant revêtue d'un scapulaire de Michel, se trouva tout à coup changée, et que, renonçant à un riche mariage qu'on lui avait ménagé, elle dit adieu au monde et mourut comme une sainte au milieu des pratiques de la pénitence, du vivant même de Michel. Une autre personne s'étant également servie d'une ceinture de cuir qu'il portait

sur lui, sentit aussitôt un si grand incendie d'amour divin s'enflammer dans son cœur, que, ne pouvant y résister, elle dut s'en dépouiller aussitôt.

Dieu se plaisait aussi à montrer aux hommes en plusieurs autres manières combien lui était cher notre Michel. Etant à Ubéda où se trouvaient des religieuses de notre Ordre, il célébrait un matin la sainte Messe dans leur église, et, pendant qu'il présentait la sainte hostie à l'adoration des assistants, on vit rayonner tout à coup de l'hostie une très-vive lumière, qui enveloppa l'autel et le célébrant.

Pendant qu'il était ministre à Valladolid, on voyait parfois son visage tout resplendissant, non point seulement pendant quelques instants, mais des journées entières, et le frère Boniface, qui nous l'atteste, assure qu'on ne pouvait alors le regarder en face, sans en être tout ébloui. A Baezza, se trouvant à dîner chez de Haro, il fut placé à table vis-à-vis d'un homme qui n'avait pour lui aucune estime; tout à coup, son visage devint si brillant, que l'on aurait dit un habitant du paradis. Il est à croire que celui qui jusque-là avait été l'adversaire de l'homme de Dieu, commença dès lors à changer d'idées, d'autant plus que Michel le regardait souvent.

Dans la paroisse de Marmol, notre saint religieux s'entretenait avec le digne curé de la manière dont le Saint-Esprit procède du Père et du Fils,

lorsque sa poitrine, s'ouvrant tout à coup du côté du cœur, il en sortit un grand jet de flammes qui produisit une vive lumière. Le curé, se jetant alors à ses pieds, le vénéra comme un saint.

Une personne fort pieuse l'aperçut dans une vision, placé déjà dans le ciel parmi les séraphins, et une autre fois elle le vit portant dans ses bras l'Enfant Jésus, tandis que de son cœur sortaient des flammes brûlantes. Ce n'était point là assurément le produit d'une imagination échauffée; les expressions des témoins entendus dans le procès, ne permettent nullement de le supposer. Nous allons dire maintenant de quelle manière Notre-Seigneur se montra au bienheureux Michel, sous la forme d'un petit enfant.

Jean Stéfani de Baezza nous raconte lui-même qu'ayant à s'entendre sur quelque chose avec Michel, il se rendit un jour au couvent sur le soir, et qu'ayant agité la sonnette, il vit arriver Michel lui-même, qui en ce moment faisait l'office de portier. Une fois entré dans la loge, il vit sur une table un petit enfant de deux ans à peine, d'une beauté surhumaine et dont la modestie était ravissante. A cette vue, Jean demeura tellement stupéfait, qu'il ne put proférer un seul mot. Michel, ayant repris sa place au côté gauche de l'enfant, demanda au visiteur ce qu'il voulait, mais celui-ci fut incapable de parler, et s'en alla sans rien dire.

Qui nous dira les trésors de sagesse céleste

que Michel puisait dans les livres saints? Cette lecture dut redoubler encore l'intensité des flammes de l'amour divin qui le consumaient, bien qu'à dire vrai elles parussent déjà avoir atteint en lui le plus haut point, auquel il peut être donné au cœur humain d'arriver ici-bas. Cet amour absorbait tellement en Michel les forces de la vie animale, que divers médecins attestèrent que ni le pouls ni le cœur n'avaient chez lui de mouvements sensibles. Et néanmoins, qui le croirait? telle était la basse opinion qu'il avait de lui-même, qu'il se recommandait sans cesse aux personnes de piété, afin qu'elles priassent le Seigneur de lui accorder la grâce d'une complète conversion et d'un accroissement dans son saint amour.

Au reste, ce feu sacré qui le dévorait se manifestait à un si haut point dans toute sa personne, qu'il ne connut jamais la sensation du froid. Une fois, au cœur de l'hiver, après avoir dit sa messe, il demanda à Don de Haro s'il faisait froid, et celui-ci lui ayant répondu que le froid était en effet très-vif, Michel ajouta que s'il y avait eu là un monceau de neige, il s'y serait volontiers roulé dans tous les sens.

Il était obligé fort souvent de sortir la nuit en rase campagne pour y prendre l'air, et même quelquefois de se jeter de l'eau sur la poitrine. On lui donna une fois de la glace pour se rafraîchir, et quand on lui demanda, si elle était froide, il

répondit : « Il ne me paraît pas qu'elle le soit beaucoup. » Jamais il ne s'approchait du feu pour s'y chauffer, si ce n'est qu'il dût le faire par politesse et pour tenir compagnie, comme il disait.

CHAPITRE XXIV.

Pureté de Michel. — Sa dévotion envers la sainte Eucharistie.

Ce frère Boniface déjà plusieurs fois nommé, atteste qu'il reconnut en Michel une si grande pureté de mœurs, une intention toujours si droite dans ses actions, que l'on eût pu le prendre non pour un homme mortel, mais pour un ange du ciel égaré sur la terre. Il agissait en tout avec tant de réserve et de circonspection, qu'on ne put jamais l'entendre proférer une parole oiseuse, ni rien faire qui ne convînt à un homme consommé en toute sorte de vertus.

Don de Haro, qui jouit nombre d'années de l'amitié de Michel, assure dans sa déposition que jamais, à sa connaissance, il ne commit aucune faute grave, ni même la moindre faute vénielle de propos délibéré. Jérôme Pacheco, auditeur de la chancellerie royale à Valadolid, avoue qu'en parlant avec Michel, il voulut plusieurs fois

s'assurer, par divers moyens détournés et par des raisonnements captieux, si sa vie était réellement sainte et répondait à l'opinion générale; il finit par déclarer que c'était un ange sous un corps mortel.

Nous avons d'ailleurs à cet égard d'autres témoignages encore plus recommandables, c'est-à-dire la déposition des confesseurs de notre Saint, celle surtout du Père Benoît, qui reçut sa confession pendant sa dernière maladie, et il nous donne la plus complète assurance que Michel fut toujours exempt de toute faute légère. Nous ne devons donc plus nous étonner d'apprendre que, pendant qu'il était ministre, il exhortait ses religieux à se bien préserver du plus léger manquement, attendu, leur disait-il, qu'on ne devrait jamais commettre le plus petit péché véniel, lors même qu'on serait certain de sauver par ce moyen le monde entier.

La haine profonde qu'il avait dans le cœur pour toute sorte de fautes, lui faisait annoncer la divine vérité avec tant de force, qu'il jetait quelquefois l'épouvante dans l'esprit de ses auditeurs. Nous ne saurions dire si, pour conserver en tout l'amitié de son Dieu, il dut soutenir intérieurement des assauts contre les ennemis de notre salut, mais il est certain que pour ce qui concerne la foi et la chasteté, il n'eut jamais à repousser aucune attaque.

Relativement à cette dernière vertu, outre les

aveux qu'il avait faits à ses confesseurs, il s'en ouvrit aussi à deux de ses amis, Alphonse de Caravajal et l'abbé Alphonse de Ayala. Un jour, qu'ils parlaient devant lui de certains personnages, qui, après avoir passé pour de grands serviteurs de Dieu, étaient tombés ensuite misérablement dans le vice impur, il dit en parlant de lui-même : « Le Seigneur notre Dieu m'a fait cette grâce parmi bien d'autres, que, dans tout le cours de ma vie, je n'ai pas eu une seule pensée déshonnête. »

Ce fut avec la même ingénuité, que jadis sainte Térèse fit un semblable aveu à une de ses religieuses. Il arriva également à saint François de Sales de déclarer qu'il était vierge, et qu'il ignorait tout à fait ce qui concerne le vice contraire à la continence.

Cette exquise pureté de conscience, était la source en notre Saint d'une admirable quiétude d'esprit, qui se manifestait sur son visage toujours serein et même souriant. Aucun événement ne pouvait en troubler la paix. Il demanda un jour, au Père Emmanuel de la Croix, pour quelle raison les hommes pouvaient se quereller entre eux. Il n'y avait que deux motifs qui pussent troubler la paix de son âme : la nécessité où il se trouvait quelquefois de reprendre ceux qui offensaient Dieu publiquement ; de plus, la vue des afflictions de ses semblables, ce qui lui causait toujours une très-vive émotion.

Cet ange de pureté faisait ses plus chères délices, nous l'avons déjà vu, de la nourriture Eucharistique, et nous savons que, dès sa plus tendre jeunesse, il en éprouva de très-heureux effets, et qu'en avançant en âge il se prépara toujours avec le plus grand soin à la recevoir fréquemment. Le Père François de l'Incarnation, nous atteste que Michel, toutes les fois qu'il entendait nommer le Très-Saint Sacrement, inclinait respectueusement la tête et témoignait, par l'air de son visage et le mouvement de ses mains, le bonheur qu'il éprouvait dans son cœur. Ceux qui se levaient les premiers dans les couvents qu'il habitait, le trouvaient déjà en prière devant le Très-Saint Sacrement, et une fois, une de ses pénitentes, Agnès Antolinez, lui ayant demandé comment on doit se préparer à la réception de l'Eucharistie, il lui répondit que pour bien faire la sainte communion, il faut passer la nuit qui la précède sur la paume de sa main, c'est-à-dire s'occuper à lire ou à prier.

Se trouvant à l'âge de 18 ans à Solana, il se présenta un matin avec les autres pour la communion; son cœur était embrasé du plus ardent amour, et tandis que le prêtre disait : *Domine non sum dignus*, il éprouvait en lui-même un si vif désir de s'unir à son Dieu, qu'il tremblait dans toute sa personne et semblait vouloir saisir avec les lèvres les saintes espèces. A cette vue, le célébrant lui dit que s'il ne mettait pas fin à ce mouve-

ment, il ne lui donnerait pas la communion. « C'est bien, dit Michel, je finis. » On le vit, après la communion, au comble de la joie et de l'allégresse.

Les ravissements qui lui survenaient en célébrant la sainte messe, ou quand le Saint-Sacrement était exposé, sont une preuve évidente de sa grande dévotion envers l'auguste mystère de nos autels. Outre les faits de ce genre que nous avons déjà cités, nous dirons qu'une fois il fut ravi, pendant qu'il faisait l'élévation du calice; une autre fois, à l'ablution des doigts, et en disant ces mots : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

Quant aux ravissements qu'il avait pendant l'exposition du Saint-Sacrement, nous dirons en particulier ce qui lui arriva un jour de l'Ascension à Baezza. Il se trouvait dans le chœur de l'église avec d'autres religieux, lorsque après avoir poussé un grand cri, il demeura en extase, pendant une petite demi-heure, en présence d'une grande foule d'adorateurs; quand il fut revenu à lui, le Supérieur le fit accompagner à la sacristie, car il était tellement confus, qu'il n'osait lever la tête.

CHAPITRE XXV.

Esprit d'oraison dans Michel.

Nous avons vu que, dès sa première enfance, Michel avait eu un attrait tout particulier pour la prière vocale. Tout son plaisir était de passer de longues heures dans les églises ou à son petit oratoire. Lorsque le moment était venu pour lui de s'y rendre, rien ne pouvait l'en détourner. Devenu religieux, il se rendait toujours le premier au chœur, quelque part et à quelque heure que la communauté dût se réunir pour prier.

Les témoins attestent unanimement, que sa ponctualité pour le chœur fut toujours prodigieuse, mais surtout à partir du moment où il exerça le double ministère de la prédication et de la confession, qui exigèrent de lui tant de fatigues et de dévouement. Devenu Ministre à Valladolid, il redoubla encore son assiduité au chœur, malgré la multiplicité de ses occupations, qui lui deman-

daient beaucoup de temps. Dès qu'était arrivée l'heure de s'y rendre, il n'y avait point pour lui d'affaire si pressante qui pût l'en dispenser.

Il avait pris sur lui, comme nous l'avons dit, les fièvres d'Emmanuel de Roxas, mais elles ne purent jamais l'empêcher d'assister aux cérémonies du chœur, bien que ses religieux lui fissent les plus vives instances pour qu'il s'abstint d'y venir, au moins pendant la nuit. Ils en étaient attendris profondément, d'autant plus que ses grandes austérités ne pouvaient qu'avoir exténué ses forces corporelles. Il suffira de dire, pour en donner quelque idée, que quelquefois en voyage, lorsqu'il aurait dû monter à cheval, il ne le pouvait pas, à cause de son extrême faiblesse. Dans le chœur, la parfaite tenue de toute sa personne, et l'air radieux de son visage, signe évident du contentement de son âme, le faisaient ressembler à un ange, et le plus souvent, d'ailleurs, il y éprouvait quelque ravissement.

Relativement à l'oraison mentale, nous avons dit déjà qu'il y consumait fréquemment des heures entières. C'était son goût, disait un de ses confesseurs, d'être toujours seul avec son Dieu. De là venait, poursuit-il, qu'avant d'être Ministre, il vivait fort retiré; de cette façon, il ne connaissait que quelques religieux dans les communautés où il vécut, et qui cependant n'étaient jamais bien nombreuses. Aussi fit-il en sorte, dès qu'il fut

devenu Supérieur, de régler si bien son temps, qu'il n'y en eût pas un seul moment de perdu. Il se plaignait, néanmoins, encore quelquefois au même confesseur du grand nombre de ses occupations, qui l'empêchait de se recueillir.

Il est permis aux Trinitaires, deux ou trois fois par an, de prendre tous ensemble un peu de récréation, dans quelque campagne voisine de leur couvent. Michel n'y assista jamais, du moins à partir du moment où il fut Supérieur, car tant qu'il fut assujetti à autrui, il suivit toujours les ordres qu'on lui donnait, et ce fut précisément dans une de ces circonstances, que lui survint le premier ravissement dont nous avons parlé. Il déplorait vivement que tous les chrétiens ne soient pas hommes d'oraison, parce qu'il disait que c'est le moyen le plus efficace pour connaître et servir Dieu. Il ajoutait, en parlant plus spécialement des religieux, qu'un religieux sans oraison est un soldat sans armes. Il conseillait à ses frères, de consacrer à ce saint exercice quelques heures de la nuit, parce que ce temps de silence et de repos est plus opportun pour se donner tout à Dieu, et parce qu'alors aussi Notre-Seigneur accueille pour ainsi dire plus facilement les religieux, pour se consoler avec eux des offenses que les mondains lui font en ce même temps.

Il disait enfin que l'on pouvait bien s'apercevoir que Dieu nous assiste davantage pendant la nuit,

puisque c'est en ce temps-là, que les grands saints ont reçu du Ciel les plus précieuses faveurs. Il passait donc en de saintes méditations plusieurs heures du jour et une bonne partie de la nuit, c'est-à-dire, qu'il s'y adonnait en ces moments d'une manière plus spéciale, car son esprit était toujours tellement occupé de Dieu et des choses du Ciel, qu'il avait besoin de faire effort pour donner quelque attention aux choses extérieures.

Nous savons déjà qu'on devait quelquefois dans les entretiens, lui répéter deux ou trois fois la même chose, ou bien qu'il lui arrivait de perdre tout à coup de vue le sujet de la conversation, et d'être réduit à demander de quoi il s'agissait. Dans ses dernières années, il demeurait absorbé en Dieu des journées entières, pendant lesquelles il lui arrivait de prêter l'oreille et de parler, sans se comprendre lui-même. Aussi finit-il par ne plus vouloir confesser, et comme son propre directeur lui en demandait une fois la raison, il répondit que c'était parce qu'il ne pouvait plus prêter une attention suffisante à ce que lui disait le pénitent.

Nous ne parlerons point de ce feu de l'amour divin, dont il était embrasé au sortir de l'oraison : on peut facilement le conjecturer de ce que nous avons dit. Nous remarquerons seulement, qu'il lui arrivait assez souvent alors de faire connaître, à haute voix, le sujet sur lequel il venait de méditer;

puis il demandait à grands cris qu'on lui apportât de l'eau pour se rafraichir, et il lacérait ses vêtements, parce qu'il ne pouvait plus rien souffrir sur sa poitrine, qui était toute en feu.

CHAPITRE XXVI.

Parfaite obéissance de Michel — Son exquise pureté.

Le Père Paul Aznar, qui avait eu Michel sous sa direction comme novice, chez les PP. Trinitaires chaussés, atteste qu'il était tellement affectionné à la pratique de l'obéissance, que ses supérieurs étaient bien plus tôt fatigués de lui donner des ordres, que lui de les exécuter. Il obéissait non-seulement aux lois et règlements formels de l'Ordre, mais même aux saintes coutumes qui n'imposent pas la même obligation; il mit même tant de zèle, ajoute ce Père, à apprendre le plain-chant, pour lequel il n'avait aucun attrait, qu'il surpassa bientôt dans cette étude tous ses condisciples.

Quant à son exactitude à obéir aux moindres volontés du Supérieur, nous avons à cet égard, dans les procès apostoliques, des faits vraiment merveilleux. Nous en citerons quelques-uns. On

raconte donc qu'étant une fois à Ubède, avec un de ses frères pour la quête du blé, le Père Ministre de Baezza fit appeler son compagnon, lequel pouvait permettre à Michel d'y rester encore s'il le voulait ; mais Michel, persuadé que le Ministre serait bien aise de le voir revenir, ne voulut point profiter de cette permission. Don Alphonse de Carvajal, qui leur avait donné l'hospitalité, fit tout ce qu'il put pour le retenir ; il eut beau lui dire qu'il avait du Provincial, et même du Général de l'Ordre, la faculté de le garder auprès de lui aussi souvent et autant de temps qu'il le jugerait à propos, il ne put y réussir et Michel s'en retourna.

Une autre fois, se trouvant au village de Marmol, dans la maison d'Alphonse de Haro, chez lequel il avait la permission de passer huit jours, on ne put en aucune façon, après ce terme, l'y retenir plus longtemps, et il s'en retourna ; et comme, pour l'empêcher de partir, on refusait de lui donner une monture, il revint tout bonnement à pied, malgré la longueur du chemin.

Il arriva plus d'une fois que les Supérieurs lui ordonnèrent de manger de certains aliments dont se nourrissaient les autres religieux, mais qui étaient contraires à son tempérament ; il obéit toujours tout de suite, et fort volontiers, parce qu'il n'était jamais plus content que lorsqu'il obéissait.

Une des raisons qui lui firent refuser l'emploi

de Supérieur, ce fut qu'il voulait toujours avoir à qui obéir. Il l'avouait lui-même et voici le moyen qu'il employa à Valladolid pour pratiquer cet assujettissement. Il demandait constamment, nous dit le frère Boniface, ce que les Supérieurs pouvaient désirer qu'il fit en telle circonstance, et il se hâtait d'agir conformément à la réponse qu'on lui faisait. N'est-ce point là l'apogée de l'abnégation de la volonté propre?

Tant qu'il fut simple religieux, on ne put jamais, dans les maisons particulières où il allait pour visiter les malades ou pour d'autres motifs, lui faire manger ni boire quoi que ce fût, parce qu'il disait qu'il n'avait point pour cela la permission du Supérieur.

En parlant de cette vertu d'obéissance, il avait coutume de dire : que, pour être un parfait religieux, il suffit d'être parfaitement soumis, et aussi : que les religieux comptent leurs degrés de sainteté par ceux de l'obéissance. Il exigeait, en conséquence, que ses sujets prissent la permission de faire les plus minimes choses, comme pour se faire les ongles, car il ne lui paraissait pas raisonnable que le religieux soit frustré du mérite de l'obéissance en quoi que ce soit. « Eh! que font donc de si pénible, disait-il quelquefois, les religieux en obéissant, puisqu'ils ont sous les yeux l'exemple de Jésus-Christ, qui, voulant obéir à son Père céleste, est mort pour les pécheurs sur une croix? »

C'était une grande confusion pour lui, à cause de ses ravissements, de dire la messe aux heures où on pouvait plus facilement le voir, aussi ne la célébrait-il que sur les dix ou onze heures, et même encore plus tard, lorsqu'il n'y avait plus personne à l'église. Mais des personnes de piété, désireuses d'y assister, demandèrent au Père Ministre de la lui faire célébrer plus tôt. Le Père Ministre en parla à Michel, qui se rendit aussitôt à ce simple désir.

Quant à l'obéissance due aux lois et saintes coutumes de son Institut, nous pouvons dire que Michel en fut un modèle parfait. On pourrait en trouver une première preuve dans le soin qu'il mettait à démontrer souvent l'importance de cette vertu, car il est certain qu'il ne recommandait jamais rien, sans commencer par le faire exactement lui-même le premier. Il s'attachait d'une façon spéciale à pratiquer les plus petites observances; jamais il ne lui arriva d'en omettre une seule. Etant Ministre, il ne négligea jamais de reprendre et de corriger les fautes de ses sujets, quelle qu'en fût la nature.

Chacun de nous peut voir, d'après ce que nous venons de dire combien il est encore loin de la ponctualité de Michel, pour l'assujettissement aux lois qui lui sont imposées.

Pendant qu'il était à Ubède chez Don Alphonse de Carvajal, il ne fut jamais possible au médecin

de lui voir la poitrine. Il lui était venu deux grosses tumeurs, occasionnées assurément par cette croix de bois qu'il portait, armée de pointes aiguës. Quand le médecin fut arrivé pour lui donner des soins, Michel lui observa que, s'il croyait pouvoir le guérir par les moyens qu'il lui indiquerait lui-même, ce serait bien, mais que s'il voulait agir autrement, il ne lui permettrait pas même de le toucher. Et, comme le médecin proposait de lui envoyer un médicament, il lui dit de s'en dispenser, parce que Dieu, qui lui avait envoyé cette incommodité, saurait bien la lui enlever, quand le moment serait venu. En effet, deux ou trois jours après, il se trouva guéri.

Dans sa dernière maladie, le médecin lui dit un soir, que, par suite de sa grande faiblesse, il devait éviter de parler ; en effet, il garda un silence absolu, jusqu'au moment précis où le médecin, à son retour, lui parla le premier. Une seule fois dans cette maladie, il lui arriva de ne point obéir, et ce fut lorsqu'il dut se faire attacher des ventouses aux épaules. La réserve qu'il avait toujours observée pour son corps, et qui allait jusqu'à ne jamais laisser un de ses bras un peu découvert, lui rendait cette opération fort pénible, aussi dit-il à l'infirmier avant qu'il n'y mit la main : « J'éprouve plus de peine et de douleur de me voir découvrir, que de tout le mal que j'endure. »

CHAPITRE XXVII.

Esprit de pauvreté de Michel.

Nous avons déjà rapporté quelques paroles de Michel, qui indiquent à quel haut degré de pèrfection il pratiqua cette belle vertu de pauvreté; voulant maintenant entrer dans de plus nombreux détails à cet égard, nous commencerons par faire, avec notre lecteur, une visite à sa petite cellule. Qu'y verrons-nous?

Sur une petite table de bois, se trouvent quatre ou cinq livres, lesquels paraissent suffire à Michel pour exercer le ministère de la prédication. Cette table est assurément la plus étroite de toutes celles qui se trouvent dans le couvent, et Michel s'en contente. Nous voyons en outre un encrier fort grossier et une seule plume, parce qu'il lui semble contraire à la sainte pauvreté d'en avoir deux. Pour la tailler, il a recours à quelqu'un de ses frères, car il ne posséda jamais de canif

dans tout le cours de sa vie. Pour écrire ses lettres, il ne prend qu'une demi-feuille, quel que soit celui qui doit les recevoir, à moins toutefois que l'abondance de la matière ne demande un plus grand papier.

Pour s'asseoir, il n'a qu'un escabeau ou un morceau de bois, mais jamais une chaise. On voit fixées au mur, à côté du lit, une croix de bois et une image de la très-sainte Vierge, puis, sur une petite étagère, une tête de mort. Il n'eut pour tout lit pendant quelques années, qu'un morceau de bois, ou bien, deux seules planches nues avec un oreiller de bois, mais sans paillasse ni matelas ni couvertures. Pendant les quatre dernières années de sa vie, on voulut qu'il prit au moins une couverture; il consentit à s'en servir, mais il n'accepta que la plus mauvaise.

Il est certain, de plus, que Michel n'eut jamais, avant d'être prêtre, de cellule qui lui fût propre; il était fort content d'aller mendier le soir, dans le couvent qu'il habitait, un petit coin pour y passer la nuit; et cela afin de ressembler davantage à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un séculier qui était son ami intime, le supplia d'accepter pour sa cellule un petit crucifix en bois, taillé en relief. Michel le retint quelques jours pour faire plaisir à celui qui le lui avait donné, mais ensuite il le porta à la sacristie, et comme son ami lui demandait la cause de ce changement, Michel lui répon-

dit : « Il suffit à un pauvre religieux d'avoir une image de papier ou une simple croix de bois, pour qu'il apprenne à se mortifier lui-même et à se crucifier avec Jésus-Christ. »

De la cellule de Michel, passons maintenant à l'examen de sa personne. Il n'a qu'un seul habit et encore est-il déjà tout usé ; c'est le plus mauvais qu'il ait pu trouver et c'est lui-même qui plusieurs fois l'a rapiécé ; il n'en eut jamais un neuf, à moins que ses Supérieurs ne lui ordonnassent de le prendre, et alors encore, il suppliait un de ses frères de le porter quelque temps avant lui, parce qu'il éprouvait une certaine honte d'être paré d'un habit qui n'eût pas encore servi.

Il y eut une fois une personne qui, le voyant, pendant l'hiver, couvert d'un habit déjà tout rapé, craignit qu'il n'eût trop à souffrir du froid, et lui en offrit un tout neuf ; mais il la remercia de bonne grâce, et lui dit d'aller s'entendre à cet égard avec le Père Vicaire de son couvent, pour lui donner, s'il en était bien aise, la valeur de son aumône en argent, dont il achèterait des poissons pour la communauté. La donatrice, ne voulant point admettre ce raisonnement, envoya l'habit à Michel, qui pour ne point l'offenser l'accepta, mais il fit en sorte de le faire user d'abord par d'autres. Etant allé quelque temps après faire une visite à cette personne, il lui dit : « Si je ne suis point venu vous voir plus tôt, c'est

vous qui en êtes la cause, parce que vous avez voulu me faire porter cet habit, avec lequel je n'ose me montrer dans les rues, parce qu'il me semble, que tout le monde doit rire de voir un pauvre frère, porter un habit tout neuf. »

Dans une autre occasion, la même personne lui demanda la croix de bois qu'il portait sur la poitrine, sous l'habit et le scapulaire, et l'ayant obtenue, elle lui en donna une autre que saint Jacques avait, disait-elle, façonnée de ses mains. Michel fut très-satisfait de la voir, parce que c'était l'œuvre d'un si grand Saint; mais comme il y avait un crochet d'argent, il refusa absolument de l'accepter, car il disait qu'elle ne convenait pas à un religieux pauvre.

Les autres vêtements de Michel répondaient à la pauvreté de son habit; il avait pour chemise une tunique de serge, qui dépassait de peu la ceinture, et des pantalons d'étoffe très-grossière. Don de Haro, persuadé qu'il en manquait, lui dit un jour qu'il voulait lui en faire faire deux paires; Michel ne voulut en accepter qu'une seule paire, et à la condition expresse qu'elle serait de grosse toile. D'autres affirment qu'il n'acceptait, pour ses pantalons, que de l'étoffe faite avec de l'étoupe et même la plus grossière.

Il ne portait que des sandales, et il n'en avait jamais plus d'une paire à la fois, et s'il lui arrivait de perdre ou de rompre une des deux, il s'en

passait, et allait avec l'autre seule, jusqu'à ce qu'on lui en eût donné une nouvelle.

Devenu Ministre, il prit pour lui la cellule la plus petite, peu éclairée et mal située, entre les cabinets d'un côté et le chœur de l'autre, dont il n'était séparé que par des planches. C'était dans cette cellule, que les novices plaçaient le pupitre, qui servait pour les messes chantées, et, bien qu'il fût assez gros pour en occuper la majeure partie, Michel ne souffrit jamais qu'on le plaçât ailleurs.

Aurait-on pu pour la nourriture, porter plus loin que lui la pratique de la pauvreté? Pendant quatre ans entiers, il ne prit d'aliments que le dimanche et le jeudi, et encore n'était-ce que d'une manière insuffisante. Il avait coutume de dire à ses frères, qu'ils ne pourraient être contents qu'autant qu'il leur manquerait le nécessaire, et qu'ils ne parviendraient autrement à être de vrais imitateurs de Jésus-Christ. Il leur disait d'autres fois, que c'est, pour des couvents, une faveur spéciale de Dieu d'être pauvres, afin de vivre dans une plus grande dépendance de la Providence, et de voir comment, au temps de la nécessité, Dieu vient généreusement au secours de ceux qui le servent avec fidélité. Parfois aussi il leur observait, que, lorsqu'ils comparaîtraient plus tard au tribunal de Dieu, ils verraient quel compte rigoureux il leur faudrait rendre de

leur pauvreté, et il ajoutait qu'un frère cuisinier avait longtemps demeuré en purgatoire parce qu'en nettoyant des lentilles, il en avait laissé perdre trois.

Parlant ensuite des séculiers, il disait qu'il s'estimerait fort heureux si, par ses prédications, il réussissait seulement à mettre dans le cœur de trois d'entre eux, le mépris des faux biens de ce monde. Et, ce n'était pas seulement par la prédication qu'il tâchait de les y porter, mais aussi par des conversations et des entretiens qu'il tâchait d'avoir avec eux.

Au reste, bien que très-pauvre comme Ministre, à Valladolid, il sut non-seulement agrandir l'église et pourvoir aux besoins de ses religieux, mais aussi mettre en réserve une somme importante pour la rédemption des esclaves, c'est-à-dire la troisième partie des revenus du couvent, pour se conformer en cela aux règlements adoptés dans l'Ordre.

CHAPITRE XXVIII.

Humilité de Michel.

« L'humilité, dit saint Augustin, est accordée à chacun de nous à proportion de la sainteté qu'il possède, afin qu'il puisse, avec le secours du ciel, repousser les assauts du démon de l'orgueil, qui sont d'autant plus violents, que nous sommes déjà parvenus à un plus haut degré de vertu. » D'après ce principe, la sainteté de Michel, qui avait été si remarquable dès ses plus tendres années, devait attirer dès lors sur lui une humilité sans bornes.

Il venait de quitter le noviciat à Solana, lorsque, s'entretenant un jour avec son confesseur, il lui dit que Dieu lui donnait une si parfaite connaissance de lui-même et de son néant, qu'il ne pouvait se persuader que les démons de l'enfer fussent plus méchants, plus difformes, plus abominables que lui. Il ajoutait qu'il ne pouvait s'expliquer qu'il y eût au monde des hommes capables

de présumer d'eux-mêmes et de tirer vanité de leur œuvres.

Les chroniques du couvent de Baezza, racontent que Michel, se trouvant dans cette ville, entra dans l'église pendant qu'on y exorcisait un énergumène. Celui-ci l'apercevant, s'écria, la bouche écumante et les yeux tout enflammés : « Quelle humilité! Quelle humilité! » Le Père Ministre, fort étonné de ces paroles, demanda à Michel ce qu'il pensait en ce moment là; Michel toujours obéissant lui répondit : « J'étais là à penser que je suis plus abominable que les démons eux-mêmes, qui pour un seul péché souffrent des peines éternelles, tandis que la miséricorde de Dieu me supporte moi-même, qui ai commis tant de fautes et qui montre si peu de reconnaissance pour les continuelles faveurs que je reçois. »

Il n'est pas étonnant après cela, qu'il exagérât ses fautes au tribunal de la pénitence, et qu'il se fit des scrupules sur certaines choses, qui au dire de son confesseur, n'avaient pas même une ombre d'imperfection. On l'entendit une fois s'écrier dans sa cellule, où il était seul : « Seigneur, c'est bien assez de faveurs et de gloire pour un si grand pécheur. » S'il arrivait dans la conversation qu'on lui donnât des louanges, il disait aussitôt que, pour lui, il se voyait plus noir que le charbon, ou bien, que, par le grand nombre et l'énormité de ses péchés, il méritait toutes les

peines de l'enfer, et qu'il ne pouvait y avoir au monde d'homme, si misérable qu'il fût, qui, ayant reçu les grâces et les bienfaits dont il avait été lui-même comblé, ne fût devenu un saint. Il disait encore que Dieu employait très-mal ses faveurs en les lui accordant, et qu'il jetait sa semence dans une terre qui, au lieu de produire de bons fruits, ne donnait au contraire que des épines, c'est-à-dire des fautes et des péchés. Et tout cela, il le disait d'un air si convaincu, qu'il semblait vraiment vouloir se cacher sous terre.

Il ne parlait jamais, dit le Père Mathias, ni de la haute contemplation à laquelle il lui fut donné de parvenir, ni d'aucune des grâces spéciales qu'il recevait de Dieu ; et si quelqu'un commençait à en parler, il l'en détournait aussitôt adroitement pour qu'on s'entretînt d'autre chose, ou bien, il disait d'une manière sérieuse : « Je ne suis qu'un abîme de péchés ! »

Si l'on voulait nous opposer certaines manifestations qu'il a faites quelquefois de son intérieur, nous répondrions que nous ne parlons ici que de sa conduite ordinaire. S'il lui arriva en quelques circonstances de s'en éloigner et de faire connaître les dons particuliers qu'il avait reçus, il ne le fit jamais que sous une impulsion surnaturelle, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes. Que dire à cela ?

Sainte Marguerite de Cortone disait un jour

à Dieu : « Seigneur, ne m'abandonnez pas dans cette si grande abondance de grâces que vous m'accordez, car, enivrée comme je le suis de votre amour et hors de moi, plusieurs fois je ne sais plus me taire; faites-moi donc cette grâce, Seigneur, que ces ineffables consolations que vous m'accordez avec tant de bonté, je les tienne toujours tellement secrètes, que nulle personne au monde ne puisse les apprendre de ma bouche. » Et Notre-Seigneur lui répondit : « Les grâces et les révélations que tu as reçues ou que tu recevras de moi sont pour le salut de mon peuple, et afin que par tes paroles, ton exemple, et par ces dons eux-mêmes, que tu as reçus de moi, tu délivres beaucoup d'âmes de leurs vices et de leurs péchés, et que tous reviennent à moi; et c'est pour ce motif que je veux que l'on connaisse ce que j'ai fait pour toi.[1] »

L'abbé Alphonse de Ayala dépose, sous la foi du serment, qu'il a vu des lettres où Michel

(1) Saint Grégoire-le-Grand dit aussi : *Aliquando sancti viri et coram hominibus compelluntur bona facere, aut eadem hominibus sua bona facta narrare, sed ad eum finem omnia referentes, ut non ipsi iisdem operibus, sed pater eorum qui in cœlis est, debeat glorificari.* (Moral. liv. xix, cap. 14.) Il arrive parfois que des saints se voient obligés à exposer leurs bonnes actions aux yeux des hommes, ou à leur raconter ce qu'ils ont fait de bien, mais ils doivent avoir pour but en cela non leur propre glorification, mais seulement la gloire de leur Père qui est dans le ciel.

signait ainsi : *Un abîme de péchés.* Souvent il arrivait au Serviteur de Dieu de dire à quelqu'un de ses amis, séculier ou religieux : « Je ne sais comment le Seigneur peut endurer toutes mes faiblesses et ma malice; » et d'autres fois : « Pénitence! pénitence! j'ai un grand besoin de faire pénitence. »

Il arrive fréquemment d'entendre des personnes parler si humblement d'elles-mêmes, qu'elles semblent vouloir se cacher dans les entrailles de la terre. Or, si vous faites seulement semblant de les croire telles qu'elles se disent, leur humilité disparaîtra aussitôt, et même elles vous garderont rancune d'avoir ajouté foi à leur propre déposition. « L'humilité, disait Michel à Don Alphonse de Carvajal, doit être intime et résider dans notre propre entendement, car si elle n'est qu'au dehors, il est fort à craindre que le démon ne s'en empare et n'en fasse son profit. »

Michel, nous l'avons vu, ne pouvait souffrir qu'on dît une seule parole à sa louange, mais que ne faisait-il point pour éviter les applaudissements publics ! A Ubède, pendant qu'il assistait un matin dans la collégiale à un sermon du Père Jean, Carme déchaussé, il fut ravi en extase. Ce fait devait tout naturellement lui attirer l'estime générale ; aussi dans la soirée, un grand nombre de personnes se rendirent-elles dans la maison du seigneur de Carvajal, chez lequel il habitait.

Les uns voulaient le consulter, d'autres se recommander à ses prières ou seulement le voir. Mais Michel, très-confus, s'en retourna aussitôt à Baezza.

A Valladolid, quand il devait sortir dans la ville, il prenait les rues les moins fréquentées pour éviter les applaudissements des habitants, ce qui était pour lui assez embarrassant, parce qu'il allongeait ainsi beaucoup son chemin. Que n'aurait-il pas donné pour arriver à faire croire, que ce qu'on prenait chez lui pour des ravissements et des extases, n'était que l'effet de quelque maladie physique!

Une fois, que l'un de ses amis lui parlait des ravissements qui lui survenaient en chaire, il répondit qu'il aimerait bien mieux qu'on lui donnât deux cents coups d'étrivières, que de recevoir de ses supérieurs l'ordre de prècher, et cet ami lui rappelant alors de quelle manière il demeurait hors de lui, Michel s'écria : « O Seigneur, venez à mon secours! Seigneur, venez à mon secours! »

Après qu'il avait eu des ravissements en chaire, il se cachait dans un coin et attendait pour sortir que la messe fût achevée, et que la foule se fût écoulée, ou bien il s'échappait en descendant de chaire, la tête entre les mains, et sans qu'aucun de ses amis osât le suivre. Parfois, il lui arrivait, comme nous l'avons vu, de faire des

sauts extraordinaires; il tâchait ensuite de les faire attribuer à tout autre motif qu'à leur cause réelle. Il disait à un religieux, que quelques personnes les regardaient comme des effets d'un grand amour de Dieu, mais qu'ils provenaient, au contraire, de l'abandon et de l'aridité de son âme, et qu'ils le mettaient dans le péril d'y perdre la vie.

C'était l'humilité de notre Saint, plus que toute autre raison, qui lui inspirait de l'éloignement pour tous les emplois de Supérieur. Ce fut par humilité que, partant de Valladolid pour le chapitre général, il recommanda instamment à ses religieux de demander à Dieu qu'il ne fût point confirmé dans sa charge de Ministre. Ce fut aussi ce sentiment qui, dans le même chapitre, le porta à se déclarer incapable de commander, bon à rien et coupable de toutes sortes de défauts. Il alla même jusqu'à dire que, dans le cas d'une réélection, il se ferait chartreux; mais, malgré toutes ses déclarations, il fut obligé de retourner en qualité de Ministre à Valladolid.

Redevenu ainsi Supérieur malgré lui, il continua à se livrer aux occupations les plus basses et les plus humbles. On le voyait aller çà et là dans le couvent pour le nettoyer, polir les ustensiles de cuisine, rincer les verres et les plats, aider en un mot les frères servants et domestiques dans tous leurs travaux, ce qui ne pouvait que les édifier tous beaucoup.

CHAPITRE XXIX.

Encore des ravissements de Michel. — Ce qu'il voit dans cet état.

Revenant à parler des ravissements de Michel, nous citerons d'abord le fait suivant, qui est une nouvelle preuve de son humilité.

Un grand personnage, qui était auditeur à Grenade, étant devenu auditeur de la Chancellerie de Valladolid, apprit qu'il y avait dans ce couvent des Trinitaires déchaussés, un religieux d'une très-sainte vie qui avait fréquemment des extases pendant qu'il prêchait, ou disait la sainte messe. Or, comme il aimait à être en relation avec tous les Serviteurs de Dieu, il voulut connaître le religieux et converser avec lui. S'étant donc rendu au couvent des Trinitaires, il fit appeler le Père Ministre et lui dit : « Je voudrais bien parler à ce religieux qui a des extases et qui s'appelle Père Michel. » Michel, haussant les épaules, lui

répondit qu'en effet ce religieux était dans le couvent; l'auditeur pensant qu'on avait quelque raison de ne pas faire venir à l'instant l'extatique qu'il demandait, ajouta que peu lui importait de ne point le voir à l'heure même, et qu'il reviendrait une autre fois. En attendant, il continua à discourir avec le Père Ministre, puis il s'en alla sans avoir le moindre soupçon qu'il venait de parler avec celui qu'il était venu demander; mais lorsqu'il eùt raconté le fait à ses amis, on put se convaincre qu'il s'était entretenu en vérité avec Michel lui-même, et il demeura dès lors très-édifié de l'humilité du Serviteur de Dieu.

Il arrivait presque toujours, avons-nous dit, que Michel était ravi en célébrant la sainte messe; ajoutons que ces ravissements avaient lieu surtout le dimanche et le jeudi. On lui en demanda la raison, et Michel, qui aurait voulu n'en rien dire, finit par déclarer que, comme les novices et les jeunes étudiants se confessent et communient ces jours-là, ils ont coutume de les passer dans un plus grand recueillement, et qu'ayant lui-même conservé cette habitude, de là venait qu'il recevait du ciel, en ces jours, de plus précieuses faveurs.

Etant Ministre à Valladolid, il eut, en disant la messe, un ravissement pendant lequel il étendit la main sur un cierge allumé, ce dont le servant, qui était demeuré prosterné, ne s'aperçut nulle-

ment ; un autre frère, qui l'avait vu du chœur où il se trouvait, vint aussitôt éloigner de la flamme la main de Michel, mais néanmoins celui-ci s'était fait une telle brûlure, qu'il lui fallut beaucoup de temps pour en guérir ; mais il se garda bien de se plaindre de cette inattention du servant. On remarqua que lorsqu'il lui survenait de ces ravissements pendant la sainte messe, il la reprenait ensuite à l'endroit précis où il avait été soustrait à l'usage des sens.

Il était également Ministre à Valladolid, lorsque le sacristain, peu après minuit du jeudi-saint, le vit ravi en extase dans le *De profundis*, situé non loin de la sacristie et destiné à la sépulture des religieux. Il eut peur en le voyant en cet état et s'en revint aussitôt à l'église, et Michel y étant revenu aussi, lui fit signe, avec le doigt sur la bouche, de ne rien dire du tout de ce qu'il venait de voir. Ce frère ajoute que Michel était bien élevé de six palmes au-dessus de la terre, et qu'ayant atteint à une croix fixée au mur, il avait pris entre ses bras le bois de la croix, comme s'il eût été cloué dessus.

A Baezza, il prèchait les louanges de saint Joseph dans une église dédiée à saint Michel, lorsqu'il fut ravi hors des sens ; le religieux qui l'accompagnait le tira aussitôt par son manteau, et ce fut peut-être pour ce motif qu'il ne demeura cette fois-là en cet état que l'espace d'un *Credo*.

Dans cette même ville, parlant un jour du haut de la chaire pendant une fête de la très-sainte Vierge, au plus beau de son sermon il fut ravi en extase; au bout de dix minutes, quelques-uns de ses amis là présents, et parmi lesquels se trouvait Don de Haro, pris de compassion de le voir rester si longtemps dans cette position, voulaient le faire descendre de la chaire; on le descendit en effet, tout comme s'il se fut agi d'une statue de bois, et ce ne fut que longtemps après qu'il revint à lui-même.

L'évêque de Valladolid, Don Henri, ayant appris, dès que Michel y arriva, tout ce qui lui survenait d'extraordinaire en chaire, se rendit un soir assez tard au couvent des Trinitaires, et voulut que Michel prêchât en sa présence. Michel obéit, et voilà qu'au milieu de son sermon, il demeura en extase comme les autres fois. On monta en chaire, pour s'assurer de près qu'il ne s'appuyait nulle part et que son état en cette position était bien réellement surnaturel. Le pieux prélat ne put qu'en être vivement touché; il se retira les larmes aux yeux, et cette épreuve qu'avait voulu faire l'autorité religieuse, ne servit pas peu à attirer aux prédications de Michel une foule toujours plus nombreuse.

Michel avait aussi de ces ravissements lorsqu'il se confessait. Nous pouvons dire, du reste, qu'indépendamment des villes et des bourgs, dont

nous avons déjà parlé, tous les villages et autres endroits où il s'est arrêté pour prêcher ou pour dire la sainte messe, même une seule fois, ont été témoins des effets merveilleux dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

Mais que voyait-il donc dans ces ravissements? Nous allons rapporter à cet égard, ce qu'il a manifesté lui-même par obéissance ou pour d'autres justes raisons. Il vit quelquefois la très-sainte Trinité, ou la très-sainte Vierge Marie, ou la foule innombrable des Saints, qui étaient dans le ciel; d'autres fois il vit les innombrables rayons de la divine essence, et généralement il recevait alors une si grande abondance de lumières et de connaissances, qu'il dit un jour au Père Alphonse de saint Jean-Baptiste, que, s'il était venu à mourir dans un de ces moments-là, il n'aurait rien pu apprendre de plus en voyant Dieu et sa gloire.

L'abbé Alphonse de Ayala, parlant un jour avec lui de ce qu'il voyait de la gloire céleste, le poussait pour en tirer quelque chose de plus précis, mais Michel se hâta de lui répéter les paroles de saint Paul : L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, etc. Quant aux effets qui résultaient pour lui de ces divines faveurs, nous pouvons les exprimer en quelques mots : un sentiment toujours plus bas et plus vil de soi-même, d'autre part une horreur toujours plus grande pour les

faux biens de ce monde, ce qui le portait à s'écrier quelquefois avec larmes, qu'il ne pouvait concevoir que les hommes fussent assez aveugles pour s'y laisser tromper.

CHAPITRE XXX.

Michel déclare qu'il ne verra pas Rome. — Quelques-unes de ses prédictions. — Il connaît le fond des cœurs.

Pendant qu'il était encore à Baezza, il reçut avis un jour de se préparer à partir pour Rome; il était sur le point de se mettre en route, lorsqu'il lui arriva contre-ordre, et c'est ainsi que se vérifiait ce qu'il avait prédit lui-même, dès l'abord, que jamais il ne lui serait donné de se rendre à Rome la cité sainte, mais que de Baezza il partirait pour Valladolid. On n'a point su, au reste, les raisons qui avaient porté les supérieurs à l'envoyer à Rome, et pourquoi ensuite ils ont renoncé à ce projet. Nous donnerons maintenant quelques-unes des prédictions qu'il fit sur autrui.

Parmi ceux qui travaillaient à l'agrandissement de l'église de Valladolid, se trouvait un nommé Jacques, qui lui dit un jour de prier pour un homme mort inopinément et que l'on allait porter

en terre pour l'ensevelir. Michel lui répondit : « Vous vous trompez grandement, car vous mourrez avant lui. » En effet, la nuit suivante, Jacques avait cessé de vivre, tandis que l'homme dont il avait parlé vécut encore de longues années. Les confrères de la Bonne Mort, le croyant réellement décédé, l'avaient porté dans le cercueil jusqu'à l'église Saint-Nicolas; mais là il était revenu à lui-même, au grand étonnement de tous les assistants, qui disaient : « Quoi donc? le mort est ressuscité ! »

Michel avait exhorté de la manière la plus pressante Antonio de Benavidès, qui habitait Baezza, à changer de vie et au plus tôt, s'il voulait avoir le temps de se convertir. Antonio ne tint aucun compte de ce charitable avertissement, aussi dut-il subir le malheur qui lui avait été prédit.

Un nommé Pierre Lopez de Valladolid, soupirait après un emploi, assez élevé à ce qu'il parait. Michel lui conseilla de se résigner d'avance à le voir accorder à un autre. Lopez ne pouvait y consentir, tellement il se croyait sûr du succès; mais le résultat fut conforme à ce que Michel lui avait annoncé. En ce temps-là aussi, se trouvait à Valladolid, un nommé Jérôme Valdovillo, qui avait fait d'actives démarches pour obtenir une chaire d'enseignement public, mais il ne put y arriver, comme le lui avait prédit Michel.

Il prédit aussi à Magdeleine Navarette, de

Baezza, qu'au lieu de contracter le mariage qui semblait déjà tout préparé, elle entrerait en religion; au licencié Lopez, qu'il serait prêtre, au moment même où il pensait le moins à entrer dans les ordres, et ces paroles se réalisèrent parfaitement à l'égard de ces deux personnes. Alphonse de Haro prit l'habit de saint Jacques, et un novice Trinitaire quitta l'habit après la mort de Michel, tout comme celui-ci le leur avait annoncé d'avance.

Pour ce qui était de connaître les pensées d'autrui, et le fond des cœurs, nous raconterons d'abord ce qui lui arriva à Séville, tandis qu'il y était encore jeune clerc. Quelques personnes vinrent demander au Père Ministre, en quel jour et à quelle heure le frère Michel faisait la communion, parce qu'elles avaient appris qu'il demeurait alors ravi en extase, ce dont elles auraient bien voulu être témoins. Le Père Ministre le leur dit et elles furent très-exactes au rendez-vous, mais il n'arriva rien d'extraordinaire à Michel, qui ensuite disait au Père Ministre : « Dieu a voulu châtier ces personnes, pour leur apprendre à ne venir dans l'église que dans un but plus utile. » Le Père Supérieur demeura fort étonné de ces paroles, qui lui démontraient que Michel avait connu d'une manière extraordinaire le fond du cœur de ces personnes.

Tandis qu'il se trouvait un soir au chœur avec

la communauté, pour l'oraison mentale, deux jeunes religieux réfléchissant dans leur esprit sur certaines choses qu'ils avaient vues en lui, se permettaient de les désapprouver; tout à coup, il s'élance d'un saut au milieu du chœur, où il s'écrie : « *Nolite judicare et non judicabimini.* » Ne jugez point et vous ne serez point jugés. Les jeunes gens rentrèrent en eux-mêmes et ils vinrent bientôt se jeter à ses pieds, pour lui demander humblement pardon.

Il découvrit de la manière la plus aimable au Père Placide de Saint-Grégoire, et au frère Boniface de Sainte-Marthe, quelles étaient leurs pensées.

Lorsqu'il était Ministre, il connaissait les choses les plus cachées de ses sujets, comme il le déclara lui-même à l'un d'eux qui, par ses conseils, devint chartreux : celui-ci lui ayant même proposé un cas, pour savoir de quelle manière il acquérait cette connaissance des cœurs, Michel lui répondit qu'il y arrivait par une très-simple vue, et qu'il n'y avait nul besoin pour lui, par conséquent, de paroles humaines et naturelles.

Ayant rencontré dans le couvent de Baezza, un nommé Christophe Perez, il lui dit : « Seriez-vous par hasard un mauvais ange? » Perez ne comprit pas le sens de ces paroles, mais s'étant confessé avec beaucoup de douleur, il se trouva bientôt après sur les pas de Michel qui, cette fois,

se mit à lui dire : « Ah! maintenant vous êtes un bon ange, car l'autre jour quand je vous ai rencontré, vous me sembliez réellement une femme échévelée. »

Dans cette même ville de Baezza, voulant retirer Sébastien de Ossena de la vie licencieuse qu'il menait, il lui découvrit clairement diverses choses qu'il tenait cachées dans son cœur. Il avertit Lucie Antolinez, de cesser de commettre certaines fraudes, dont elle avait seule la connaissance. Il demanda de plus à Agnès Antolinez, pourquoi elle avait caché en confession telle et telle faute. Et ce fut ainsi qu'il put, au moyen de ce don que le ciel lui avait accordé, rendre de signalés services à beaucoup de personnes, à Baezza comme à Valladolid.

Il faut dire d'ailleurs, qu'il posséda ce don dès ses plus tendres années; nous en avons pour preuve ce fait arrivé à Antonio Marfa, son ami intime, auquel il manifesta comme nous l'avons vu, une chose qu'il n'avait jamais dite à personne.

Il y avait à Baezza, pendant que Michel y demeurait, deux sœurs, nommées l'une Anna, l'autre Géronyme, toutes deux Tertiaires Trinitaires. Un jour qu'Anna était fort malade, il n'y avait plus rien du tout à la maison pour lui donner à manger; Géronyme s'était mise en prières pour demander à Notre-Seigneur de venir au secours de leur misère, lorsque tout à

coup, Michel entre, portant dans une de ses mains une poule et dans l'autre un vase de porcelaine; il dit à Géronyme : « Je porte cette poule pour la malade, et de plus ce vase, parce que Dieu me l'a commandé » ; et aussitôt il s'en alla. Or il faut remarquer que Michel n'était jamais allé dans cette maison et qu'il ignorait qu'il y eût là une personne malade, vu que le fait eut lieu pendant les premiers mois qu'il passa à Baezza, après avoir achevé le cours de ses études.

Il arriva aussi qu'un soir, un chevalier de cette ville, fier et insolent, fut frappé mortellement dans une rencontre; Michel en fut aussitôt averti surnaturellement. Le lendemain, il vient de bon matin l'engager à changer de vie, surtout après l'attentat dont il avait failli être victime. Le chevalier tout ému fait à Michel une confession générale, et, le plus tôt qu'il le peut, il va voir son ennemi pour se réconcilier avec lui et lui donner le baiser d'une parfaite amitié. Sa conduite, qui avait été jusque-là scandaleuse, devint dès lors fort édifiante.

CHAPITRE XXXI.

Michel prédit sa mort longtemps à l'avance.
Vision qui la concerne.

Nous avons déjà raconté en quelle occasion Michel prédit sa mort pour la première fois, c'est-à-dire, lorsque le frère Joseph dit de lui à quelques personnes de piété, qu'il avait une grande fatigue d'estomac, parce que les supérieurs lui avaient ordonné de se mieux nourrir pour pouvoir supporter les fatigues de la prédication et de la confession. Pour lui, prendre de meilleurs aliments, c'était s'exposer à tomber malade, tellement le jeûne et l'abstinence entraient dans ses habitudes.

Pour achever de raconter ici la prédiction qu'il fit alors, nous dirons que le frère Joseph, ayant appris de Michel qu'il mourrait à 33 ans, reprit : « Votre vie ne doit donc pas être plus longue que celle de Jésus-Christ? » Michel répondit affir-

mativement. Le frère Joseph, qui ne comprenait pas bien alors la signification des paroles du Serviteur de Dieu, ajouta : « Au reste, il en sera ce que Dieu voudra. »

En ce temps-là, c'est-à-dire tandis qu'il était à Baezza, une personne lui ayant demandé pourquoi il ne prêchait pas, Michel avait répondu qu'il commencerait ses prédications à 30 ans, et qu'à 33 ans il irait jouir de la gloire céleste. Cette personne ajouta : « Pourquoi iriez-vous si tôt en paradis? Il faut d'abord que vous prêchiez beaucoup, que vous fassiez du bien aux âmes, puis vous pourrez vous en aller. »

Ce fut vers ce même temps, que, parlant avec de pieuses personnes sur l'amour de Dieu, et du désir qu'il avait de le voir dans le paradis, il leur dit que Notre-Seigneur lui avait révélé qu'il l'appellerait à lui à l'âge de 33 ans, quand il serait ministre à Valladolid. Une autre personne à laquelle il manifestait son désir d'aller jouir bientôt de la présence de Dieu dans le ciel, lui dit : « Patience, le jour est déjà fixé. » Michel lui répondit : « Il l'est déjà, je le sens bien ; je dois prêcher jusqu'à 33 ans, puis, tandis que je serai ministre, j'irai le posséder éternellement. »

Pendant qu'il était ministre à Valladolid, et six mois avant sa mort, tomba gravement malade Françoise de Sanctos, qui était mère de famille, et sa position s'aggrava tellement en peu de temps,

qu'après lui avoir fait administrer les derniers sacrements, on s'attendait d'un moment à l'autre à la voir expirer. Tout à coup on vit entrer Michel, qui venait, d'ailleurs, la voir quelquefois, parce que cette famille était inscrite dans le Tiers-Ordre de la Trinité. Le mari et les filles de la moribonde regardèrent cette visite comme celle d'un ange, et ils prièrent aussitôt Michel de monter dans la chambre de Françoise pour la fortifier dans ses derniers instants par quelques bonnes paroles de piété. Michel se rendit volontiers à leurs désirs, et s'étant approché du lit de la malade, il lui dit avec beaucoup d'affabilité et de bonne grâce, au rapport d'une des filles de Françoise, qui était là présente, de se tranquilliser, parce qu'elle ne mourrait point de cette maladie, mais qu'elle guérirait bientôt et qu'ensuite ils mourraient l'un et l'autre en même temps; puis il s'en alla. Dès le lendemain, la moribonde était parfaitement guérie, mais l'année suivante, le 12 avril, elle mourut, tandis que Michel était mort dès le 10 du même mois et la même année.

Ce fut à Baezza qu'eut lieu la vision suivante qu'il raconta ensuite à Marie Coronel, mais non point comme lui étant arrivée à lui-même. Il lui dit qu'à un certain religieux était apparu le trône de Dieu; qu'il avait vu la très-sainte Trinité, et à droite la Vierge Marie, notre Souveraine; puis, rangés par ordre une grande quantité de religieux

de toutes les congrégations, et qu'il n'en avait vu que sept de l'Ordre auquel appartenait le religieux, et que, sur les sept, il y en avait un beaucoup plus élevé que les autres; et que, tandis qu'il s'attristait de ne voir qu'un si petit nombre de ses frères, Dieu lui fit savoir que ce nombre de sept signifiait un très-grand nombre, comme il est dit dans un endroit de la sainte Ecriture; et quand il demanda quel était ce religieux si fort élevé au-dessus des autres, il lui fut répondu par Notre-Seigneur, que c'était le fils des pensées de son Père; qu'il serait, par lui, loué et béni, et que bienheureux seraient ceux qui auraient été en relations avec lui, et fortunée la terre qu'il avait habitée.

CHAPITRE XXXII.

Dernière maladie et mort de Michel.

Michel, sachant que le terme de son pèlerinage approchait, ne cessait de recommander que l'on achevât l'agrandissement de l'église de son couvent. Le frère Boniface crut devoir lui dire un jour : « Père Ministre, pourquoi tant d'empressement ? Il est à craindre, si on se hâte tant, que ces constructions ne soient pas solides, tandis que l'on aura tout le temps pendant l'été de l'achever » ; on était alors à la fin de mars. Michel lui répondit : « Qui arrivera à l'été? si ce n'est bientôt achevé, je ne pourrai moi-même le voir. » Tout arriva comme il l'avait dit. Dieu avait d'ailleurs fourni à cet époque tout ce qui était nécessaire pour l'achèvement de ce travail qui, à la mort de Michel, atteignait déjà la somme de plus de deux mille ducats.

Le premier jour d'avril qui, en cette année 1625,

était la deuxième fête après Pâques, Michel fut attaqué d'une légère inflammation, qui, après quelques jours, dégénéra en fièvre pourprée. Les médecins ne la jugèrent mortelle que le huitième jour, mais dès le principe de cette maladie, Michel faisant venir le frère Boniface, lui avait dit en secret les paroles que voici : « Frère Boniface, allez me chercher le Père Benoît, pour qu'il sache bien que je dois mourir sous peu de jours, et bien plus tôt que ne le croient les médecins ; conduisez-le-moi au plus tôt ; de grâce, n'y mettez point de retard. »

Il paraît que le Père Benoît était alors éloigné de deux lieues à peu près du couvent, pour motif de prédication. A cette nouvelle qui le transperça de douleur, il s'empressa de revenir. Il y avait deux ou trois jours que Michel était malade, lorsqu'il reçut la visite de l'abbé Alphonse Rodriguez, commissaire du saint Office. Michel lui témoigna un vif désir de revoir un de ses frères qui était hors du couvent. Cet abbé lui donna l'assurance que ce religieux retournerait, un jour ou deux après le dimanche *in albis*. Michel lui fit observer alors que probablement ce serait déjà trop tard. Le dit commissaire put s'assurer ensuite que Michel avait dit vrai.

Celui qui ne sait se former une juste idée des vrais serviteurs de Dieu, croira peut-être que Michel, atteint d'une si grave et si douloureuse

infirmité, se trouve à peu près dans lès mêmes dispositions que le commun des hommes. Il n'en est rien cependant ; il a l'esprit calme et tranquille, le front toujours serein, comme s'il n'avait aucun mal; souvent même il est content et joyeux, comme il l'était jadis lorsque, jouissant encore de la santé, il entendait parler de Dieu et de la gloire éternelle. Jamais, pendant tout le temps que dura sa maladie, il ne demanda à ceux qui l'entouraient le moindre soulagement. Deux ou trois heures avant sa mort, l'infirmier voulut, pour le soulager, arranger un peu l'oreiller sous sa tête; Michel s'y refusa.

Il avait presque toujours, au rapport des témoins, la bouche tellement brûlante, que la langue s'attachait au palais, néanmoins, il ne laissait jamais humecter ses lèvres, à moins que l'infirmier ne le lui commandât; aussi le Père Benoît, son confesseur, déclara-t-il que, bien qu'il eût toujours regardé Michel comme un saint, il conçut alors pour lui mille fois plus d'estime et de vénération, et qu'il ne douta plus, dès ce moment, qu'il ne fût une de ces âmes fortes et magnanimes, dont les vertus héroïques sont rapportées dans les annales de la sainteté.

On lui demandait souvent, pendant sa dernière maladie, s'il avait besoin de quelque chose, et il répondait invariablement : « Je n'ai besoin que d'aimer de plus en plus mon doux Jésus; » et à

ceux qui lui témoignaient de la compassion sur les souffrances qu'il endurait, il disait aussitôt : « Je souffre, en effet, mais c'est de ne pouvoir imiter suffisamment Jésus-Christ ; » ou bien encore : « Ce n'est que pour Jésus-Christ que l'on peut souffrir. » — « Seigneur, s'écriait-il quelquefois, je me repents jusqu'au fond de l'âme de vous avoir offensé! Hélas! mon Dieu, ayez pitié et compassion de moi! Tournez vos regards vers cette pauvre âme, qui voudrait endurer, pour votre saint amour, tous les tourments qu'ont jamais endurés vos plus généreux martyrs. Seigneur, je voudrais mourir de douleur pour vous avoir si souvent déplu. » D'autres fois encore il demandait à Dieu de lui donner un amour qui surpassât celui de tous les saints de la terre et du ciel. Il passait son temps à réciter diverses oraisons et à détester publiquement ses fautes, en demandant aux assistants d'implorer avec lui la miséricorde divine.

Quand il fut arrivé de la sorte au huitième jour de sa maladie, le médecin lui fit administrer le saint Viatique. Le lecteur peut facilement se former une idée des sentiments de tendresse et de dévotion dont il fut animé, quand il vit entrer dans sa propre cellule le doux Sauveur Jésus. Il ne put s'empêcher de se soulever, malgré son extrême faiblesse, et il se disposait même à descendre de son lit, pour recevoir à genoux la sainte

communion, mais quelques religieux le retinrent. Il s'arranga le mieux qu'il put sur sa conche, pour faire à l'hôte divin un accueil convenable. Il demanda pardon à tous ses frères des mauvais exemples qu'il leur avait donnés. L'accent de sa voix avait quelque chose de si humble, de si tendre, de si touchant que tous les assistants fondaient en larmes, doublement émus et des paroles qu'ils entendaient et de la pensée qu'ils allaient perdre ce père si bon, si charitable, qui leur parlait pour la dernière fois.

Après la réception du saint Viatique, et dès qu'il eut achevé son action de grâces, il ordonna à ses religieux, en sa qualité de Supérieur, et en vertu de la sainte obéissance, de procéder à sa sépulture, aussitôt après sa mort, sans éclat, sans sonner les cloches, sans avertir les personnes du dehors, ni ouvrir les portes de l'église, et de le mettre dans la tombe commune des religieux. On lui promit tout, mais nous verrons bientôt qu'il ne fut point possible à ses religieux de lui obéir ponctuellement en cela. « Au reste, avait il ajouté, ce n'est point par humilité que je vous fais cette recommandation, mais parce que je connais bien mon peu de valeur et mes démérites: »

Lorsqu'on eut appris, dans la ville, que l'état de Michel s'aggravait de plus en plus, ce fut un concours continuel au couvent, parce que chacun voulait avoir de ses nouvelles d'une manière pré-

cise. Tous faisaient des vœux pour son retour à la santé, parce qu'il leur semblait qu'ils seraient trop infortunés s'ils venaient à le perdre.

Dans la soirée, divers personnages élevés en dignité firent effort pour pénétrer dans sa cellule, et, ayant appris que son état ne laissait plus d'espoir, et que les médecins ne lui donnaient plus que peu d'instants à vivre, ils se prosternèrent devant lui, le suppliant de vouloir bien conserver d'eux quelque souvenir quand il serait arrivé dans le ciel. Michel le leur promit, et il lui demandèrent sa bénédiction.

Prenant alors le crucifix entre ses mains, il leur dit : Qu'étant sur le point d'aller comparaître devant Dieu, il les priait de considérer ce que c'est que la vie humaine, de penser qu'ils se trouveraient bientôt eux-mêmes en ce moment solennel, et qu'ils devaient, par conséquent, sonder les replis de leur conscience. Il ajouta qu'ils ne pourraient emporter de cette vie que leurs bonnes œuvres, parce que le reste n'est que vent et poussière, et qu'ils ne devaient donc point s'attacher à la vanité, ni aux richesses qui n'ont par elles-mêmes aucune valeur. Il leur disait toutes ces choses avec tant de véhémence et de conviction, que tous les assistants, attendris et émus jusqu'aux larmes, durent s'éloigner de ce Père bien-aimé, sans pouvoir lui dire un mot d'adieu. Leur cœur était déchiré à la pensée

qu'ils ne verraient plus sur la terre cet ange du Seigneur.

Parmi ceux qui eurent le bonheur de l'approcher, en ces derniers instants, se trouvait un nommé Alonzo Pérez de Laro, auditeur de la chancellerie royale. Le médecin, qui ne quittait plus le lit du malade, fit observer à Alonzo qu'il s'exposait, en s'approchant trop du lit de Michel, à contracter sa maladie qui était contagieuse, c'est-à-dire une fièvre pourprée, d'un caractère très-prononcé; mais Alonzo ne pouvait croire qu'il y eût le moindre danger à se trouver à côté d'un si saint homme; aussi, non content de s'approcher, il embrassait souvent son vénéré Père ou lui baisait dévotement la main. Il voulut aussi que son petit-fils, qui l'accompagnait, donnât au mourant les mêmes marques d'attachement et de vénération. Les touchantes paroles, qu'il leur adressait de temps en temps, ranimaient leur courage et leur dévotion.

Ce fut en la nuit du mercredi, 9 avril, au jeudi, que Michel reçut l'Extrême-Onction, avec une grande ferveur et d'abondantes consolations spirituelles. Il suivit tous les détails de la cérémonie, et s'unit à toutes les prières avec autant d'attention que s'il n'avait pas eu de mal.

Plus il approchait de ses derniers moments, plus il laissait voir, sur ses traits et dans son langage, le bonheur sans mélange dont son âme était inon-

dée. La pensée du jugement, bien loin de l'effrayer, le remplissait, au contraire, de consolation, comme si déjà il avait eu connaissance de la sentence favorable que son doux Jésus allait prononcer sur lui. Il ne cessait de manifester sa joie et de prier, sans avoir besoin, comme les autres malades, qu'on lui suggérât des actes des vertus théologales ou autres oraisons.

Il continua ainsi ces saintes occupations jusque vers le milieu de la nuit; sentant alors que sa fin allait arriver, il arrangea sa couverture autour du corps, puis il prononça à haute voix ces paroles : « *Je crois en Dieu, j'espère en Dieu, je l'aime de tout mon cœur! Seigneur, je me repens de vous avoir offensé;* » et, tandis qu'il levait les yeux au ciel, il rendit son âme à Dieu, au milieu des larmes et des prières de ses enfants.

Il n'eut point de crise, il ne cessa de tenir le crucifix entre ses mains, mais il parut, néanmoins, faire un plus grand effort pour rendre ce dernier soupir, par lequel son âme alla, dans la gloire, aimer et bénir éternellement le Seigneur. Le sourire de ses lèvres, la douceur de son regard et cet air tout céleste qu'il avait conservé sur sa personne, trompèrent d'abord ceux qui l'entouraient, en leur faisant croire que ce n'était là qu'une défaillance, mais on put s'assurer bientôt qu'il était réellement trépassé.

Ce qu'éprouvèrent alors ses religieux, leurs

gémissements, leurs cris de douleur, leurs regrets, nous renonçons à le retracer. Ils étaient assurés du bonheur de leur Père bien-aimé, et, cependant, ils ne pouvaient se consoler, en pensant qu'il les avait quittés pour toujours, et qu'il ne leur serait plus possible de l'entendre et de profiter de ses admirables instructions. Ils ne pouvaient se séparer de ce cher défunt, et ils restaient là immobiles, oubliant d'aller prendre un peu de repos, qui leur était devenu si nécessaire.

Lorsque la cloche les appela à la récitation de Matines, deux religieux restèrent dans la cellule du mort, pour commencer les préparatifs de la sépulture, qu'on voulait faire sans bruit, comme l'avait ordonné Michel; mais, avant d'aller plus loin, notons ici deux circonstances remarquables, relativement au trépas de cet homme de Dieu.

Michel avait prédit, depuis plusieurs années, qu'il mourrait à trente-trois ans. Or, quand il rendit le dernier soupir, le jeudi 10 avril 1625, à une heure après minuit, il était âgé précisément de trente-trois ans, six mois et douze jours. Il avait passé près de vingt-deux ans en religion.

De plus, une sainte femme, que Dieu favorisait de célestes communications, avait prédit que le Père Michel mourrait d'un transport d'amour divin, et c'est ce qui se vérifia. En effet, on remarqua que notre Saint mourut le dixième jour de sa maladie qui était une fièvre pourprée très-mali-

gne. Or, comme dans ces sortes de maladies, le dixième jour est ordinairement calme et exempt de crise violente, on doit en conclure que la fièvre, qui avait mis fin à ses jours, n'était qu'un symptôme extérieur et apparent, sous lequel se cachait la véritable maladie, qui délivrait un séraphin du ciel emprisonné dans une chair mortelle.

On doit se rappeler aussi que notre Saint s'était mis au lit, en descendant de chaire, et après un sermon accompagné d'extases, dans lequel il avait témoigné par la véhémence de ses exhortations, combien ardente était la fièvre d'amour, allumée déjà dans ses veines. Bref, cette mort, si précieuse aux yeux du Seigneur, était le digne couronnement d'une si belle vie.

CHAPITRE XXXIII.

Témoignages de vénération des habitants de Valladolid envers Michel, après sa mort.

Après Matines, les religieux étaient revenus à la cellule de leur bien-aimé défunt, dont il leur semblait qu'ils ne pourraient se séparer. De grand matin, ils descendirent le corps dans une salle du rez-de-chaussée, avec l'intention de le mettre en terre, avant que la nouvelle de cette mort se fût répandue dans la ville ; mais, à peine était-il jour qu'on vit, à la porte du couvent, une foule innombrable de gens qui, malgré la distance et le mauvais temps, étaient accourus pour voir le défunt.

Voyant donc que la nouvelle de leur deuil s'était déjà, on ne sut comment, divulguée au loin, les religieux mirent en branle toutes leurs cloches qui, quoique petites, se firent entendre cette fois, jusqu'aux extrémités les plus reculées de la ville et aux environs.

Dès que leurs portes furent ouvertes, la foule se précipita vers le saint corps, sans que rien fût capable de la retenir. La salle, les corridors, le vestibule, le cloître, tout fut envahi. La circulation devint difficile autour du lit funèbre, vers lequel tous se portaient pour voir le saint, lui baiser les mains et les pieds, et lui faire toucher des chapelets et autres objets qu'on garda ensuite comme reliques. Les premiers arrivés ne voulaient plus se retirer; et ceux qui se voyaient forcés de s'éloigner, voulaient, au moins, emporter des morceaux de ses vêtements; d'autres, en plus grand nombre, lui coupaient des cheveux. On essaya de lui arracher les ongles; il y en eut même un qui, ayant pu lui couper un morceau de chair, s'enfuit précipitamment, plus heureux que si on lui eut donné tout autre trésor.

Tout à coup le cadavre se mit à rendre du sang par le nez; ce fut alors, de la part des assistants, un empressement inouï à le recueillir avec le plus grand soin; chacun aurait voulu en emporter, au moins une goutte sur du linge. De tous côtés on jetait des mouchoirs, que recueillaient ceux qui étaient plus voisins de la bière, et, après les avoir fait toucher au saint corps, ils les renvoyaient aux plus éloignés.

Cependant, la foule augmentait sans cesse. Elle remplissait tous les chemins, depuis les portes de la ville, jusqu'à celles du couvent. On y voyait

des religieux de tous les Ordres, des prélats, des ecclésiastiques séculiers, des avocats, des officiers, des magistrats, en un mot, des personnes de tous les rangs et de toutes les conditions. Il était impossible que tant de personnes entrassent, même successivement dans la petite salle où était le corps, à moins qu'on ne l'y laissât plusieurs jours ; aussi demandait-on de tous côtés, qu'il fût porté dans la grande église du couvent.

Sans attendre la décision des religieux, quatre hommes robustes prennent sur leurs épaules le lit funéraire, et, se frayant à grande peine un passage à travers la foule, emportent le saint corps dans la grande nef de l'église. Une grille très-haute barrait le passage à ceux qui entraient par la porte principale. En un moment, elle est escaladée, puis ébranlée et tout à fait arrachée; rien n'arrête plus l'élan de cette multitude, qui envahit le sanctuaire. La majesté du lieu inspire le respect et maintient l'ordre. On s'approche du bien-aimé défunt, on recommence à baiser ses mains et ses pieds. Sa pose était celle d'un homme qui dort d'un paisible sommeil.

Mais la dévotion de cette foule ne se contint pas longtemps dans les bornes de la discrétion. On voulut aussi avoir des reliques comme les premiers venus, et on usa des mêmes moyens. Avant qu'il fût midi, le corps était presque mis à nu, et il fallut le couvrir de nouveaux vête-

ments. La foule qui avait un peu diminué avant midi, revint plus nombreuse dans la soirée. Des religieux de différents Ordres se tenaient auprès du saint corps pour empêcher que ses habits ne fussent encore mis en lambeaux ; mais ils ne tardèrent pas à sortir eux-mêmes de leur réserve et à se procurer aussi des reliques. Le nouveau vêtement fut donc encore enlevé, et il en fallut un troisième, qui aurait eu le même sort, si on ne se fût hâté de confier à la terre ces restes mortels.

Le peuple demandait que l'on différât la sépulture de quelques jours. La communauté crut devoir s'y opposer dans la crainte d'une plus grande foule, qui aurait pu venir des environs. Sur les quatre heures du soir les religieux se rendent à l'église pour procéder à la cérémonie, mais le peuple qui était dehors, se met à crier qu'il veut aussi voir le Saint. On dut les contenter. Porté sur les épaules des quatre principaux de la cité,[1] le Saint est montré à la foule qui stationnait malgré la neige, à la porte de l'église. Une clameur immense s'élève du sein de cette masse : Le *Saint !* Le *Saint!* et c'est à travers les flots de cette multitude qu'on le porte

(1) C'étaient le comte de Saldagna, Pierre Sarmiento, chevalier de Calatrava, Alvero de Castelviro, chevalier de Monteiro, et Jérôme de Sandoval, chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques.

à sa dernière demeure; mais les rangs étaient tellement serrés, et si grand l'empressement de ces pieux fidèles à faire toucher leur chapelets au saint corps, ou à se procurer des reliques, que les porteurs, cédant à la fatigue, durent le déposer à terre de nouveau.

On eut beau dès lors, faire la garde autour du cher défunt, rien ne put empêcher qu'il ne fût dépouillé, une troisième fois, de ses vêtements, et du reste de cheveux qui formaient sa couronne de religieux. On se hâta d'enlever le corps, et le cortège, rentrant par la grande porte du couvent, parcourut les cloîtres et s'arrêta à la sacristie, tout près de la fosse préparée dans le cimetière commun. On avait été réduit, pour ne point le laisser dans un état de nudité complète, à le couvrir à la hâte d'un manteau de drap noir. Au reste, quand on arriva au lieu de la sépulture, il n'y avait plus alors auprès du cadavre que ceux qui le portaient, un prêtre et un frère convers; les autres religieux s'étaient arrêtés çà et là, en route, sans pouvoir poursuivre les chants funèbres.

Ceux qui ont été entendus comme témoins, sur les faits que nous venons de rapporter, attestent unanimement que nul ne songea, en cette cérémonie des funérailles de Michel, à demander pour lui le repos éternel, ni à dire pour lui un seul *Requiem*, mais que tous, au contraire, imploraient déjà son intercession auprès de Dieu, et le proclamaient

Saint. Il fut donc enseveli et recouvert de terre, comme le dernier des frères, mais, les cris de douleur qui s'échappaient de toutes les poitrines, les pleurs qui coulaient, faisaient voir quels étaient les regrets qui accompagnaient le défunt.

Nous avons vu qu'on avait été obligé de le laisser exposé pendant trois jours dans l'endroit appelé *De profundis*. Or, pendant tout le temps, que ce saint corps fut ainsi sur terre, il demeura flexible en toutes ses parties, ses chairs conservèrent la finesse du velours, et ses yeux tout leur éclat, au dire même du peintre Diego Diaz, qui profita de cet intervalle pour faire le portrait de Michel ; et, tout en se livrant à ce travail, il avait pu faire remarquer aux assistants la merveille qu'il avait sous les yeux.

Nous profiterons de l'occasion pour retracer ici le portrait que nos chroniques nous ont fait de Michel, et qui est d'ailleurs conforme aux peintures qu'on en a conservées. Il était de taille moyenne, d'une complexion frêle et délicate, beau de visage, d'un teint frais et coloré; les lèvres étaient d'un vif incarnat ainsi que ses joues, et l'ensemble de sa physionomie ne permettait guère de lui donner l'âge qu'il avait. Sa tenue était grave et modeste, son air souriant et agréable, sans apparence de sévérité; la couronne de ses cheveux était peu garnie par devant et il commençait à devenir chauve.

CHAPITRE XXXIV.

Funérailles solennelles. — Translations successives du corps de Michel.

Les principaux habitants de la ville de Valladolid avaient formé le projet de faire faire à Michel des funérailles solennelles. On choisit pour cette cérémonie le 19 du même mois, et on y vit assister le corps entier des chanceliers et auditeurs royaux, qui ordinairement ne vont qu'aux funérailles du Pape, du Roi ou des princes. La messe fut chantée par le président de la chancellerie royale, qui devint plus tard évêque, mais sa voix était tellement étouffée par ses gémissements qu'à peine pouvait-il se faire entendre, surtout à la fin de la messe, et pour le chant de l'absoute.

Le concours du peuple fut immense, et, dès le matin, on dut monter la garde à la porte de l'église, jusqu'au moment où le gouverneur, les supérieurs des Ordres religieux, les comtes, mar-

quis, chevaliers, et les dames de distinction eurent pris place aux siéges qui leur étaient réservés. On y voyait figurer les membres des premières familles de la ville.

L'oraison funèbre de Michel y fut prononcée par le Père Ignace de Saint Paul, définiteur général des Trinitaires déchaussés, qui porta à son comble l'émotion de ses auditeurs, et excita dans leurs cœurs une dévotion toujours plus grande envers son illustre confrère. Ce fut précisément ce prédicateur distingué qui devint ensuite, au nom de l'Ordre, le premier Postulateur de la cause de béatification et de canonisation de Michel. Il faut dire, d'ailleurs, que Michel lui avait obtenu à Baeza, ou peut-être à Valladolid même, une bien grande grâce. Il avait, depuis quelque temps, à une jambe une plaie qui commençait à faire craindre pour ses jours. Or, tandis qu'il se trouvait dans sa cellule avec l'infirmier, qui mettait un appareil sur la plaie, voilà que tout à coup Michel lui apparaît et se met à la lécher avec sa langue. A partir de ce moment il se trouva notablement soulagé et bientôt il fut entièrement guéri.

Mais, au reste, l'ensevelissement de Michel, n'avait point fait cesser le concours du peuple, et ce fut, au contraire, depuis lors un va et vient continuel auprès de son tombeau ; les uns appliquaient leurs lèvres sur la pierre qui le recouvrait, d'autres demandaient comme une grâce signalée

qu'on leur fit toucher quelqu'une des choses qui avaient été à son usage, et l'on ne pouvait se rassasier ni dans la ville, ni aux environs, de parler de lui et de louer ses éminentes vertus.

Il arriva, néanmoins, qu'un homme se prit à regarder comme peu légitime cette dévotion qui se manifestait ainsi, avant la décision de l'Eglise, et il commença dès lors à douter que Michel eut été un aussi grand Saint qu'on voulait bien le dire; mais ayant appris qu'un miracle fort remarquable venait d'avoir lieu par l'intercession de Michel, il résolut d'aller lui aussi visiter son tombeau, et d'y faire une neuvaine de prières. Quand il l'eut achevée, il éprouva au fond du cœur, une indicible consolation de voir que Michel était exalté partout, comme un grand Serviteur de Dieu, et il ne douta plus dès lors de la vérité de tout ce qu'on rapportait de lui.

Ce fut alors que l'évêque du lieu et le Père Ignace, dont nous avons parlé, songèrent à faire transporter le corps de Michel dans un lieu plus convenable. Le 23 du même mois d'avril, on le plaça dans une urne murée, non loin du maître-autel, du côté de l'Epître, avec cette simple inscription, que l'on grava au bas de l'urne: *Ici repose le corps du Vénérable Père frère Michel des Saints, qui fut Ministre de ce couvent. Il est mort le 10 avril de l'année 1625*. On le trouva tel qu'il avait été enseveli, et de plus, il s'en

exhalait une odeur des plus délicieuses. Seulement le drap mortuaire, dans lequel on avait enveloppé précipitamment le corps, comme nous l'avons dit plus haut, avait déteint sur ses chairs et les avait un peu noircies. On le revêtit alors tout de nouveau du costume de religieux.

Les chroniques de notre Ordre, portent que douze ans plus tard, c'est-à-dire en 1637, nos religieux ouvrirent cette urne, dans laquelle avait été placé le saint corps, et qu'ils le trouvèrent tout à fait bien conservé. Il faut remarquer que, sur le premier cercueil, on avait eu soin de faire placer dans la bâtisse avec d'autres matériaux cinq carreaux en couleur, afin que l'on pût ensuite le reconnaître plus facilement. L'évêque de Valladolid, qui présidait à cette translation, s'appelait Mgr Alonzo Lopez Gallo.

Le corps demeura à cette place plusieurs années, visité tous les jours par les pieux fidèles, qui venaient se recommander à lui ou le remercier des grâces obtenues par son intercession. On allumait des cierges devant ce tombeau, on y suspendait des ex-voto ; mais en vertu des décrets d'Urbain VIII, on dut enlever tous les signes extérieurs qui pouvaient indiquer un culte rendu au défunt avant la décision de Rome.

Quelques années plus tard, le couvent de nos religieux, ayant été transféré dans la ville, on dut donner à notre Saint une nouvelle sépulture. La

translation de son corps se fit sans pompe et sans concours, le 23 février 1671, en présence du licencié Don Joseph d'Escobas-y-Benavidès, doyen du chapitre et vicaire général, en la vacance du siége. Or, dans cette reconnaissance légale, on trouva le saint corps enfermé dans une caisse de bois, bien clouée; il était revêtu de l'habit religieux et portait, en outre, une chasuble de futaine, ornée d'un galon de soie, le tout couvert d'un linceul. Le corps était encore intact, à part le bout du nez qui avait un peu souffert. Quel bonheur pour tous les assistants de pouvoir contempler les traits de celui dont on publiait partout les sublimes vertus! On ferma de nouveau le corps dans une caisse en bois de sapin sans ornement, et on le déposa dans une tombe de la grande chapelle, tout près du sanctuaire, et sous une dalle qui pour épitaphe ne portait que son nom.

En l'an 1764, il se fit une autre translation du corps de notre Saint, par les soins de l'évêque de Valladolid, Don Isidore Cario-y-Bustamente, en présence d'un grand nombre de témoins. Elle eut lieu le 24 avril. On souleva d'abord l'énorme pierre qui fermait la tombe, puis on dut enlever une grande quantité de terre avant d'arriver jusqu'à la caisse de sapin, qui renfermait le corps. On la trouva à une grande profondeur, dans une terre humide et boueuse. Toutes les chairs du saint corps avaient été consumées et les ossements

étaient non pas seulement humides, mais mouillés, car ils reposaient dans la vase. On les recueillit avec respect, et on les renferma dans une caisse neuve qui fut placée dans le sanctuaire de la nouvelle église, où l'on conserve actuellement ces précieuses reliques; et l'on peut bien dire que c'est par l'effet d'un vrai miracle que l'on possède encore ce trésor, car, le feu s'étant mis, on ne sait comment, à cette partie du couvent, qui confine à la chapelle du Saint, s'arrêta tout à coup, une fois arrivé là, d'après la déposition de personnes dont le témoignage paraît tout à fait digne de foi.

Depuis la Béatification du Serviteur de Dieu, qui se fit l'an 1779, comme nous le verrons bientôt, ses ossements ont été mis dans une urne très-élégante que fit faire l'évêque de Valladolid, Don Antoine Joachim de Soria. Elle a été placée dans une chapelle et devant un tableau que l'on dit fort remarquable. Cette dernière translation avait été faite aux frais de Don Pedro Florez Manzano, auditeur de chancellerie et de son épouse Dona Pascuale Ramirez, l'un et l'autre grandement dévots à notre Saint.

Puissent les habitants de Valladolid apprécier toujours, à sa juste valeur, le trésor qu'ils possèdent au milieu d'eux et ne dégénérer jamais de l'ardente dévotion que leurs ancêtres ont toujours témoignée envers saint Michel-des-Saints.

Nous aimons à croire aussi que les habitants de Vich, les illustres compatriotes de notre Saint, tiendront à honneur d'élever une église, ou au moins une chapelle, sous l'invocation de saint Michel, à l'endroit même, où tout petit enfant, il se roula sur les épines. Oui, nous osons l'espérer de cette vive foi qui déjà les a portés à entourer d'un mur le lieu en question, afin qu'on puisse plus facilement en conserver le souvenir. C'est là l'attestation qui a été donnée par un religieux qui avait depuis peu visité cet endroit comme pèlerin[1].

(1) Voir la Vie de saint Michel, par le Père Anselme de saint Louis de Gonzague, carme.

CHAPITRE XXXV.

Guérisons de diverses fièvres et autres maladies dues à l'intercession de Michel.

Il y avait peu de temps qu'avait eu lieu la mort précieuse de notre Saint, lorsque une femme de Valladolid, appelée Sébastienne de Ayala, se trouvant tourmentée de fièvres tierces doubles, eut recours à lui; et, s'étant mise sur les épaules une de ses reliques, elle lui promit, s'il lui obtenait sa guérison, de visiter son tombeau, et de lui en rendre grâces par une neuvaine de prières. Elle se trouva aussitôt guérie, mais, revenue à la santé, elle oublia sa promesse et les fièvres la reprirent, avec une plus grande intensité; se rappelant alors son engagement, et, sans se laisser arrêter par les accès de fièvre qu'elle éprouvait, elle se rendit immédiatement au tombeau de Michel, et, après y avoir passé neuf heures consécutives, elle se sentit de nouveau guérie tout à fait.

Ce fut en ce même temps que Don Emmanuel Alvarez, secrétaire de sa Majesté catholique, se trouva délivré de fièvres tierces au seul contact d'une relique de Michel.

Etienne Riera de Vich, jeune homme d'une vingtaine d'années, s'étant rendu à Barcelonne, y fut atteint de la fièvre pourprée, qui, en peu de temps, le réduisit à toute extrémité. Il y avait alors, de passage en cette ville, le sieur Camps, célèbre médecin de Vich qui, sur la demande des parents du jeune malade, alla lui faire une visite. Dès qu'il fut de retour à Vich, les parents d'Etienne, étant venus lui demander comment se trouvait leur fils, il se contenta de leur répondre : *Requiescat in pace*. Sur cela, le père vole à Barcelonne, où il trouve son fils encore vivant, à la vérité, mais humainement parlant, sans nul espoir de guérison. Le père désolé excite le malade à se recommander avec une vive foi à Michel et à lui promettre, en cas qu'il revienne à la santé, de fournir, toute sa vie durant, aux Trinitaires déchaussés de Vich, tous les remèdes et médicaments dont ils pourraient avoir besoin. C'est ce que fit le fils, et il se trouva dès lors si bien, qu'il demanda à sortir du lit. Le père ne voulut le lui permettre qu'au bout de trois jours. Passé ce terme, il revint dans sa patrie où on ne l'appela plus depuis lors que le *ressuscité*. Ce fait eu lieu en l'an 1653.

A Baeza, guérit de même instantanément un

nommé André, qui s'était appliqué sur le dos une relique de Michel.

Aux environs de Valadolid, et peu après la mort de Michel, le jeune François Carrion, âgé de 12 à 13 ans, avait été tellement consumé par des fièvres qui le tourmentaient depuis dix-huit mois, qu'il faisait compassion à tous ceux qui le voyaient, et, pour comble d'infortune, il s'y joignait, à la région du cœur, un échauffement qui lui occasionnait d'intolérables douleurs. La mère du patient se souvenant qu'un de ses voisins avait chez lui un mouchoir que l'on avait fait toucher au sang sorti du nez de Michel, se hâta d'aller le lui demander. L'ayant appliqué sur le cœur de son fils, ils promirent l'un et l'autre de visiter, durant neuf jours consécutifs, son tombeau, si, par ses mérites, Dieu daignait leur accorder la faveur qu'ils demandaient. Dieu les exauça, le malade se trouva tout à coup guéri, et comme si jamais il n'avait eu le moindre mal.

Catherine Serrano, des environs de Valladolid, avait un jeune enfant presque réduit à l'agonie par de très-fortes fièvres qui le tourmentaient depuis cinq jours. Remplie d'un grand courage qui lui était inspiré par l'ardeur de sa foi, elle le prend entre ses bras, et le porte au tombeau de Michel, sans se laisser ébranler par les signes de mort prochaine que portait déjà sur ses traits le pauvre enfant; on eut même dit, en un certain

moment, qu'il avait déjà expiré. Dès qu'on l'eut déposé sur la pierre du tombeau, un religieux lui mit sur la tête un morceau de l'habit de Michel, et cela suffit pour que l'enfant pût retourner bientôt chez lui, parfaitement guéri.

L'abbé Gaspard de Ajala, licencié et bénéficier de la paroisse Saint-Michel, à Baeza, avait été atteint de fièvres pernicieuses, et telle était la violence du mal, que, dans la soirée du huitième jour, on était persuadé qu'il n'y avait plus pour lui de remède; mais le pieux malade et ses parents avaient pour Michel la plus vive dévotion, parce qu'ils avaient joui de son amitié pendant sa vie, et ils s'étaient procurés cette croix de fer, qu'il portait jadis sur ses épaules et qu'il avait donnée à Alphonse de Caravajal, pour lui en faire faire une autre semblable; elle devait avoir des pointes plus acérées, mais d'une moindre dimension, parce que la grandeur de l'autre la faisait reconnaître sous ses habits. L'abbé Gaspard, se l'étant donc mise le soir même sur son corps, se trouva dès lors beaucoup mieux, et le médecin étant venu le visiter le lendemain matin, ne put que s'écrier en le voyant : *Dieu est tout-puissant!* Sa guérison fut complète.

Ainsi furent aussi guéris, au seul contact des reliques du Saint, un nommé François, des environs de Valladolid, qui, atteint de fièvres quartes, avait déjà presque perdu la vue; Jean del Rio, que

des fièvres putrides et la pleurésie avaient réduit à deux doigts du tombeau ; Agnès, fille de Louise de Valches, atteinte de fièvres très-violentes et de convulsions ; Gabrielle Rubattino de Valladolid, sujette également aux fièvres. Il y eut cela de particulier pour Jean del Rio, que ce ne fut point par le contact extérieur des reliques du Saint qu'il fut délivré de sa maladie, mais bien en avalant une de ses reliques, que lui avaient donnée nos religieux.

Nous ne pouvons omettre ici la guérison également instantanée de Louis Medina, qui souffrait en même temps des fièvres, de l'hypocondrie et d'autres infirmités. Il fut guéri aussi une autre fois par l'attouchement des reliques du Saint, mais seulement des fièvres, lesquelles étaient si violentes, qu'après quelques jours seulement de souffrances, il en était réduit presque à l'agonie.

Voici maintenant le recit abrégé d'autres guérisons, opérées par l'intercession de Michel. Le Père Barnabé de Sainte Marie, Trinitaire déchaussé, qui demeurait à Valladolid, du vivant de Michel, raconte qu'un avocat de cette ville, Jean Guerrero, avait été atteint à un bras d'une douleur si violente, que déjà l'on ne parlait de rien moins que de lui en faire l'amputation. Fort attristé à cette annonce, comme on peut bien le penser, il recourut à la protection de Michel, dont il avait pu admirer et proclamer, lui aussi, la haute sainteté,

et il fit prier un de nos religieux de lui porter une de ses reliques, et en particulier une parcelle de la tunique que Michel portait sur sa chair, parce qu'il savait que le seul attouchement de ces objets, suffisait pour opérer d'éclatants prodiges. Ce furent le Père Barnabé lui-même et un autre religieux qui lui portèrent cette relique, et à peine l'avait-il appliquée sur son bras, que le mal commença à diminuer peu à peu. Deux jours après, il avait complètement disparu. Le même Père Barnabé atteste de lui-même qu'il fut guéri au moins trois fois de maladies très-graves, en touchant seulement ces reliques, et que par suite il en faisait plus de cas que du plus riche trésor.

Dans la cure d'Oreste, au diocèse de Vich, (de ce Vich qui peut assurément se glorifier d'avoir donné le jour à l'un des plus grands Saints de la catholique Espagne, ainsi que l'avait jadis prédit le Père Matta, à Séville, lorsque Michel était encore jeune religieux,) à Oreste, disons-nous, un jeune clerc étant monté sur un olivier, tomba par terre et se disloqua un bras. Il cacha d'abord cet accident, sans doute par crainte de ses parents, mais il se vit enfin réduit à le manifester. On fit alors venir le chirurgien, mais, comme il put s'assurer que les chairs avaient commencé à croître entre les os, il crut nécessaire d'en venir à une incision et fixa le jour auquel il viendrait couper la chair pour remettre les os à leur place. Mais entre

temps, les parents appliquèrent à l'endroit malade, une relique de Michel, et le bras fonctionna dès lors comme auparavant.

Alphonse Ottero Grajal, auparavant domestique de Don Rodrigue Pacheco, auditeur à la chancellerie royale de Valladolid, s'était fracturé le bras droit. Le pansement fut si mal fait, qu'au bout de trois ou quatre jours, le bras, enflé d'une manière horrible, était aussi gros que la cuisse; la souffrance était insupportable et ne laissait au patient aucun moment de repos. On lui donna un linge qui avait été trempé dans le sang de Michel, et il se l'appliqua sur le bras, en invoquant le Saint avec ferveur. Sa foi fut récompensée à l'instant même; sa guérison fut subite et complète. La douleur cessa, l'enflure disparut, les bandages qui étaient fortement serrés et qui remontaient jusqu'a l'épaule, car la fracture était à l'*humerus*, tombèrent d'eux-mêmes sur le poignet. Alphonse alla au tombeau du Saint, pour le remercier de ce beau miracle qui est attesté dans le procès par six témoins.

Dans la même ville de Valladolid, et en 1625, Maria Gil avait le sein gauche dévoré par un cancer. Il y avait une plaie horrible à voir, et tous les médecins et chirurgiens désespéraient de la guérir. Elle s'attendait à une mort inévitable, quand une de ses amies vint mettre sur cette plaie, en détournant la vue, un linge qui avait été

trempé dans le sang du Serviteur de Dieu. Le lendemain, quand le chirurgien vint pour faire le pansement, il ne trouva plus de plaie, plus de trace de cancer, mais une chair parfaitement saine, aussi ne put-il s'empêcher de déclarer cette guérison tout à fait miraculeuse.

Ces deux faits ont été approuvés par la Congrégation des Rites, pour motiver la Béatification comme nous le verrons bientôt.

Ce fut également avec un mouchoir tint du sang de Michel, car on en avait conservé un grand nombre, qu'Elisabeth Rodriguez se trouva délivrée d'un cancer qui lui dévorait le sein gauche.

En ce temps-là aussi, et dans la même ville, Jean et Elisabeth Guttierez eurent un fils dont les pieds étaient repliés sur la poitrine, et déjà il avait atteint l'âge de quatre ans, sans que jamais toute la science des hommes de l'art eut pu le redresser, et on ne voyait point qu'ils pussent y mieux réussir à l'avenir. C'était pour les parents un continuel sujet d'affliction de voir leur pauvre enfant, réduit à ne pouvoir se mouvoir que très-péniblement et à l'aide de béquilles; mais, ayant appris les grands prodiges de guérison que l'on devait à l'intercession de Michel, ils se mirent à le prier de vouloir bien s'intéresser aussi à eux et à leur malheureux enfant; puis, animés de la plus vive confiance, ils appliquèrent sur ses jambes une relique de notre Saint. A l'instant même, elles revinrent

à leur état naturel, et il se trouva si bien guéri que, jetant au loin ses béquilles, il se mit à marcher et à sauter plein de joie devant ses parents.

Un pauvre paysan des environs de Salamanque, nommé François Rodriguez, fut assailli, dans le courant de l'an 1627, d'une telle inflammation tant intérieure qu'extérieure du larynx, que, ne pouvant plus prendre aucune nourriture, il en était réduit presque à rendre le dernier soupir. Il ne lui avait pas même été possible de recevoir le saint Viatique, mais dès qu'on lui eut appliqué une relique de Michel, il se trouva mieux, et, en l'espace de quelques heures, il se trouva parfaitement guéri. Sans perdre de temps, il se rendit au tombeau de Michel, pour lui rendre grâces de cette faveur signalée.

CHAPITRE XXXVI.

Guérisons d'autres maux, même du mal caduc.
Michel ressuscite des morts.

Au mois de mai de l'an 1625, le sieur Gondisalve Portello, de Medina del Campo, souffrait horriblement de maux de dents, accompagnés d'inflammation. Un de ses amis, Pierre d'Arrieta, le voyant en proie à une si vive souffrance, lui donna une relique de Michel, et Gondisalve l'appliqua aussitôt sur la partie malade ; puis, tandis qu'il faisait avec son ami une courte prière, la douleur cessa et disparut pour toujours. Ce fut également par l'application d'une relique de notre Saint, que se trouvèrent subitement guéris Laurent de Salamanque et François du Camp, qui se trouvaient tourmentés aussi d'un furieux mal de dents. Nous pourrions citer plusieurs autres guérisons de ce genre.

Anna Garcia des environs de Salamanque,

épouse de Louis Bazan, était affligée d'une grande fluxion aux yeux, et l'enflure était arrivée à tel point, qu'elle courait grand risque de perdre totalement la vue; mais pour guérir à l'instant et radicalement, il lui suffit d'appliquer sur ses yeux, après avoir d'ailleurs ranimé sa foi et sa confiance en Dieu, un morceau de l'habit de Michel.

Maria Deza, mariée à Pierre Perez de Valladolid, entrant un soir dans sa chambre, au milieu de l'obscurité, alla heurter contre un devidoir, dont le fer lui entra dans la paupière de l'œil gauche. Bientôt, tout l'œil se gonfla au point de devenir comme un œuf. On ne saurait dire le désespoir de cette pauvre femme, surtout parce qu'elle était persuadée qu'elle allait devenir aveugle, comme chacun le croyait aussi. Mais une de ses voisines, Maria Hernandez, lui ayant apporté une relique de Michel, elle se l'appliqua aussitôt sur l'œil avec beaucoup de confiance et de dévotion ; tous les assistants furent émerveillés de voir avec quelle promptitude elle se trouva guérie.

Quant aux maux de tête, Etienne Celada et Magdeleine Rodriguez de Valladolid, Marie Pera et l'abbé François Toledo d'Ubède, n'eurent qu'à s'appliquer la relique du saint pour être guéris. Il est vrai qu'Etienne Celada fut repris à diverses fois des mêmes douleurs, mais il lui suffit toujours d'avoir recours à la même relique pour les faire cesser.

Pour le soulagement des maux d'oreilles, l'efficacité du patronage de Michel fut mise à l'épreuve d'abord par François Toledo d'Ubède, qui, ayant appliqué une petite pièce de l'habit du Saint sur son oreille, où il éprouvait depuis plusieurs jours des maux intolérables, se trouva tout à coup guéri et délivré pour toujours de ces douleurs.

Mais la guérison opérée en faveur de Catherine Enriquez, de Valladolid, fut encore plus remarquable parce que cette personne souffrait davantage. Depuis six ou sept jours, elle endurait dans une de ses oreilles des douleurs si atroces, qu'il lui semblait qu'on lui fendait la tête. Elle parcourait toute sa maison, criant, pleurant comme une désespérée; on lui avait appliqué divers remèdes, mais toujours en vain. Le Père Boniface de Sainte-Marthe, que Michel avait honoré d'une grande confiance en son vivant, ayant appris en quel état se trouvait cette pauvre femme, se hâta de lui porter une relique de l'habit de notre Saint, et, aussitôt qu'il la lui eut appliquée sur l'oreille, elle se trouva guérie. Plusieurs années après, elle racontait elle-même cette guérison, ajoutant que jamais depuis lors elle n'avait été reprise par ses douleurs.

Peu de temps après la mort de Michel, le frère Jean de Saint-Joseph, Trinitaire déchaussé, fut pris du mal caduc qui le réduisait à un état pitoyable, et souvent plusieurs fois dans le même

jour. Dès qu'on lui eut fait toucher les reliques de saint Michel, il fut délivré de cette redoutable infirmité. Il est vrai que dans la suite il lui survint encore quelques attaques du même mal, mais elles furent bien plus bénignes que les premières. De la même manière à peu près eut lieu la guérison d'Isabelle Perez, mais il lui arriva néanmoins, une chose digne de remarque. Cette femme n'avait point dans sa maison la relique de Michel, et elle lui fut apportée par une personne qui, la voyant guérie au seul contact de la relique, se hâta de la rapporter chez elle; mais à peine avait-elle disparu avec son précieux trésor, que le mal recommença à tourmenter Isabelle. Il fallut donc qu'elle revint avec sa relique; un second attouchement en fut fait sur le corps de la malade, et celle-ci se trouva guérie pour toujours.

Alphonse de Caravajal d'Ubède, chez lequel, ainsi que nous l'avons vu, Michel avait reçu plusieurs fois l'hospitalité, avait son propre fils, jeune enfant de trois à quatre ans, gravement malade de la petite vérole; il fut bientôt moribond, et il y eut même un moment où l'on crut qu'il avait rendu le dernier soupir. Alphonse et sa femme plongés dans l'affliction, comme on peut bien le penser, avaient en Michel la plus grande confiance, bien persuadés qu'il s'interposerait auprès de Dieu pour leur rendre cet enfant bien-aimé. Ils placèrent donc sur ce petit corps, la croix de fer

qu'ils tenaient de Michel lui-même, le suppliant en même temps avec instances, de leur obtenir la grâce qu'ils désiraient si ardemment. Ils lui rappelaient, sans doute, cette ancienne amitié qui les avaient unis, et la bonté de son cœur qui aurait voulu soulager toutes les infortunes; mais l'enfant ne donnait pas signe de vie. Le médecin étant venu sur ses entrefaites, bien persuadé de ne plus le trouver en vie, s'aperçut avec surprise qu'il n'allait pas plus mal. Ses pieux parents sentaient croître leur confiance à mesure qu'ils redoublaient leurs prières. Tout à coup l'enfant reprend ses mouvements et peu après il était parfaitement guéri.

A Vich, la femme de Jean Riera, dont nous avons déjà parlé, avait mis au monde un enfant privé de la vie. On se hâta, comme on peut le croire, de vérifier exactement le fait, mais on trouva qu'il était réellement mort. Jean était plongé dans la plus vive douleur, mais, ne perdant point courage, parce que déjà un autre de ses enfants avait reçu, par l'intermédiaire de Michel, une grâce signalée, il aimait à se persuader que le même Saint s'interposerait encore auprès de Dieu, pour rendre la vie à ce nouveau-né. Prenant donc une image de Michel, il la lui mit entre les lèvres; à l'instant même, le petit enfant ouvrit les yeux et se mit à pousser ces vagissements qui sont habituels à ces faibles créatures.

CHAPITRE XXXVII.

Michel apparaît, après sa mort, à différentes personnes.
Image ambulante.

Venant maintenant à rapporter quelques-unes des apparitions de ce Séraphin d'amour, nous mentionnerons d'abord celles dont il favorisa Géronyme, sœur de la religieuse Anne de Jésus, qui avait été sa pénitente, et à laquelle, pendant son séjour à Baeza, il avait apporté, comme nous l'avons dit plus haut, une poule et un vase de porcelaine. Michel lui apparut trois fois : la première, pour la délivrer d'une très-forte fièvre ; il se montra alors à elle sous la forme d'un ange ailé, comme on représente ordinairement les esprits célestes, et il rayonnait au loin d'une très-vive lumière. La seconde fois qu'il lui apparut, ce fut pour lui faire un doux reproche, et voici pourquoi. Cette personne, sachant qu'on avait commencé le procès pour la béatification et la canonisation de Michel,

était persuadée qu'elle serait appelée à comparaitre comme témoin devant le juge, ce dont elle avait une extrême répugnance. Elle demandait donc à Dieu de lui enlever plutôt l'usage de la parole, et c'est ce qui lui arriva, car, à peine eut-elle formulé sa demande à Dieu, qu'elle se sentit muette, et il lui semblait même qu'elle allait mourir. Elle essaie alors d'appeler sa sœur, mais elle ne le peut ; elle fait de nouveaux efforts, mais c'est toujours en vain, elle ne peut tirer aucun son de son gosier. Elle était donc fort en peine, lorsque tout à coup, voilà Michel qui, du sein d'un nuage éclatant de lumière, et sans se montrer à elle, lui dit : « Pourquoi donc, ne voulez-vous point manifester ce que vous savez et contribuer ainsi à faire connaitre mon nom partout? » Et comme elle lui disait de s'adresser d'abord à son Père spirituel, Michel lui répondit que ce bon Père faisait déjà tout ce qu'il pouvait à cet égard. Elle cessa, dès ce moment, d'avoir la moindre répugnance pour attester en justice ce qu'elle savait, et au même instant elle recouvra l'usage de la parole. Elle conçut alors un grand désir de connaitre à quel haut degré de gloire, Michel était parvenu dans le paradis. Or, pendant qu'elle était un jour en oraison, Michel lui apparut une troisième fois, mais il était tellement resplendissant que, bien loin de pouvoir en soutenir la vue, elle tomba évanouie.

Une jeune enfant contemporaine de Géronyme,

et qui habitait aux environs de Baeza, souffrait depuis deux ans d'une fièvre, lente il est vrai, mais continue, qui avait fini par la faire tomber dans la phthisie, au dire des médecins. Des personnes pieuses lui conseillèrent de se recommander à Michel et lui donnèrent une de ses reliques pour se la placer sur le dos. Elle l'y appliqua en effet, et peu après elle s'endormit. Elle vit alors en songe un religieux Trinitaire déchaussé, jeune et très-beau, qui la regarda d'une fenêtre voisine, avec un air souriant et la joue appliquée sur sa main gauche, mais, à son réveil, elle était fort en doute si ce religieux était réellement le frère Michel. Elle l'avait vu une fois, pendant qu'il disait la messe, mais elle ne se souvenait plus bien de ses traits. Cependant, lorsqu'elle raconta la vision qu'elle avait eue, chacun lui donna l'assurance que c'était lui-même et non un autre. Sur le moment, elle n'éprouva aucun changement à la suite de la vision et du contact de la relique, mais peu de jours après, elle commença à aller mieux et bientôt elle fut entièrement guérie.

Le Père Alphonse de saint Jean-Baptiste, Trinitaire déchaussé, qui avait été supérieur de Michel à Solana, fut en un certain moment fortement tourmenté par des peines d'esprit, et, ne trouvant nul autre moyen pour mettre fin à ses angoisses, il supplia Michel de venir à son secours, en intercédant pour lui auprès de Dieu. Une nuit, il vit

en songe notre Saint, qui lui donnait à boire d'une eau très-limpide et d'un goût exquis; il lui sembla, après l'avoir bue, qu'il se trouvait rempli d'une ineffable consolation. La vision avait disparu, mais bien que tout ceci se fût passé en songe, il en était résulté pour lui un bon effet très-réel, car, dès ce moment, il recouvra parfaitement la tranquillité de l'esprit. Néanmoins, peu de temps après, les angoisses le reprirent, et il dut avoir, de nouveau, recours à Michel. Le Saint lui apparut aussitôt, et pour l'animer à souffrir avec courage et à marcher toujours sans hésitation dans le service de Dieu, il lui cita en castillan, deux strophes de vers qui parlent de la vanité et de la folie des choses d'ici-bas, et de la récompense éternelle, à laquelle on ne peut arriver que par les souffrances. Encouragé par ces paroles, le Père Alphonse demeura tranquille tout le reste de ses jours.

Jean Riera exerçait la profession de pharmacien tout près de l'une des portes de Vich, mais en dehors; il avait sa maison dans la ville. Or, il arriva qu'en 1640, certains hommes qu'on appelait incendiaires, firent une décharge de coups de fusil contre cette partie de la ville; un de ces coups l'atteignit à la joue droite et lui fracassa tellement la mâchoire, qu'on dut le porter chez lui à demi mort. Le sang coula pendant une dizaine d'heures et avec une telle abondance, que

rien ne pouvait l'arrêter. On supposait donc généralement qu'il ne lui restait que fort peu de temps à vivre. Michel lui apparut sur ces entrefaites, revêtu de son habit religieux, mais il disparut bientôt après, sans proférer une seule parole. Jean comprit bien ce qu'avait voulu lui dire notre thaumaturge, même en gardant le silence; aussi, se faisant apporter sans retard une image du Saint qu'il tenait chez lui, il la plaça sur la plaie. Ce fut comme si la main de Dieu lui-même y eut été appliquée. L'hémorragie cessa à l'instant, et, au bout de quelques jours, le malade était non-seulement hors de danger, mais tout à fait guéri.

Nous raconterons en dernier lieu le miracle de *l'image ambulante*, et nous lui faisons une place à part dans notre récit, non-seulement parce qu'il est plus que tous les autres une preuve de la toute-puissance divine, mais surtout parce que les circonstances dont il fut accompagné, le rendent pour ainsi dire unique et sans précédent dans l'histoire des Serviteurs de Dieu, et montrent avec quelle bienveillance notre Saint étend sa protection sur ceux qui l'invoquent dévotement.

Dona Beatrix d'Astete, épouse de Don Juan d'Arce, membre du conseil de Castille, avait été la fille spirituelle du Père Michel, et, connaissant par sa propre expérience l'éminence de sa sainteté, elle avait toujours conservé pour lui les sentiments de la plus profonde vénération. Quand

il fut mort, elle eut grand soin de se procurer un de ses portraits, qu'elle plaça comme l'image d'un saint, au lieu le plus apparent de sa chambre, et non loin de l'alcôve où elle avait son lit. Or, il arriva une nuit que ce portrait se mit à frapper contre le mur des coups redoublés, et tellement forts, que cette femme en fut éveillée. Elle s'arrêta un instant à écouter attentivement pour voir si elle n'avait point été le jouet d'un songe, mais, au lieu de cesser, les coups ne devenaient que plus fréquents et plus forts. Alors, ayant appelé ses domestiques, elle leur commanda d'apporter de la lumière, et, s'étant levée, elle vit clairement de ses deux yeux que c'était le portrait qui s'agitait, au lieu où il avait été suspendu. Les portes et les fenêtres étaient fermées, il n'y avait dans cette pièce aucun courant d'air, et, néanmoins le portrait continuait à faire les mêmes mouvements. Tout le monde était dans la stupeur, à la vue de cette merveille, lorsque tout à coup on vit le portrait se détacher du lieu où il était fixé par un clou, puis, suspendu dans les airs, traverser toute cette chambre et venir se reposer dans la pièce voisine.

On peut facilement imaginer quel dut être, à ce spectacle qui avait lieu au milieu de la nuit, l'étonnement et même la terreur des assistants. La dame et ceux qui l'accompagnaient suivirent naturellement le portrait dans son essor, pour savoir

ce qu'il deviendrait, mais, à peine étaient-ils sortis, qu'ils entendirent le plafond de cette première chambre et celui de l'alcôve s'affaisser avec un horrible fracas et au milieu d'une épaisse poussière. Ils comprirent alors le sens du miracle qui avait eu lieu; alors aussi à la frayeur et à l'épouvante, dont on avait été saisi, succédèrent les actions de grâces, les remerciements pour la faveur insigne dont on venait d'être l'objet.

Le portrait en question n'en devint que plus cher et plus sacré pour toute la famille qui, depuis lors, le légua à ses descendants comme le plus précieux héritage. On peut le voir, de nos jours encore dans la maison de don Luc d'Arce, à Madrid.

CHAPITRE XXXVIII.

Après les informations préliminaires, Michel est déclaré Bienheureux.

Après tous les miracles et toutes les preuves de sainteté dont nous n'avons rapporté que la plus minime partie, avec les souvenirs impérissables qu'avaient laissés ses extases, ses prédications et surtout ses exemples de vertu, il était impossible que le frère Michel ne fût pas mis au rang des Saints, par la voix dn peuple, que l'on dit être celle de Dieu.

Aussitôt après le trépas de Michel, on avait entendu répéter de toutes parts dans les rues de Valladolid : *Le Saint est mort! le Saint est mort!* Nous avons vu quel concours immense se fit à ses funérailles, qui furent un véritable triomphe.

Ce fut le commencement d'un culte de vénération et de prières qui, bien loin de se relentir, ne fit que s'accroitre et s'affermir par la suite des temps.

On visitait le tombeau du Saint; on l'invoquait dans les maisons, on multipliait ses images, on se partageait ses reliques. Les trois habits dont il fut dépouillé successivement le jour de ses funérailles avaient été mis en mille pièces, et bientôt toutes ces pièces, réduites en petites parcelles, furent insuffisantes à contenter la pieuse curiosité de ceux qui en demandaient.

Les habitands de Valladolid s'étonnaient du silence que les religieux Trinitaires gardaient sur un tombeau, qui devenait de jour en jour plus glorieux. Ils auraient voulu qu'on fit des démarches pour hâter le moment, où le vénéré Père serait inscrit sur le catalogue des Saints. Quelques années se passèrent dans cette attente. Enfin, entrainés par l'opinion, les supérieurs se décidèrent à demander au nonce apostolique, qu'il fût procédé à une information sommaire sur les vertus et les miracles du Serviteur de Dieu.

Le nonce, qui était alors Don Jules Sachito, donna toutes les autorisations nécessaires pour cette première enquête qui se termina heureusement, et dont il approuva les résultats, par un décret signé le 15 juillet 1626. Ces résultats furent trouvés si satisfaisants, que le pape Urbain VIII, avant qu'il se fût écoulé deux ans depuis la mort de Michel, donna des lettres rémissoriales pour les informations plénières, en vue de la béatification et de la canonisation du Serviteur de Dieu.

Ces informations apostoliques se firent à Valladolid, à Baeza, à Vich et à Madrid, et on y reçut la déposition d'environ cinq cents témoins de toute condition; mais cette cause demeura ensuite suspendue pendant plusieurs années, en vertu des décrets d'Urbain VIII, portant qu'on ne pourrait procéder à la canonisation des Serviteurs de Dieu que cinquante ans après leur mort.

Ce long délai n'affaiblit point la réputation de sainteté du frère Michel, ou plutôt elle ne fit que l'accroître encore, puisque, pendant ce laps de temps, des lettres, au nombre de 93, furent adressées à la cour de Rome, tant par le roi d'Espagne que par des Evèques, chapitres, villes et universités, pour la conclusion de cette affaire; mais comme l'Eglise va toujours lentement et prudemment dans ses décisions, la congrégation dite *anti préparatoire* sur l'héroïcité des vertus, ne se tint que le 21 juillet 1733. Deux congrégations dites *préparatoires* suivirent d'assez près, l'une, le 27 septembre 1735, l'autre, le 13 mai 1738.

Enfin la congrégation générale devant le Pape fut tenue le 6 mars 1742, et Benoit XIV rendit le décret sur les vertus héroïques du Serviteur de Dieu, le 10 avril de la même année. C'était l'anniversaire de sa mort. Ce jour-là le Pape dit la messe dans l'église de *Saint-Charles aux Quatre Fontaines*, appartenant aux Trinitaires déchaussés,

et fit le panégyrique de celui dont son décret reconnaissait les vertus.

Le décret fut publié et affiché partout à Rome, mais cette cause dormit néanmoins encore plusieurs années, avant qu'on en vînt à l'examen des miracles. Le postulateur, qui était le Père Nicolas de la Vierge, soumit à l'examen de la congrégation, pour la cause du frère Michel, deux des miracles que nous citons plus haut.

Deux congrégations se tinrent, l'une le 23 juillet 1776, l'autre le 13 janvier 1778, et dès le 28 juillet de la même année, la congrégation générale rendit son jugement en présence du Souverain Pontife; mais Sa Sainteté, voulant encore consulter Dieu dans une affaire d'une si grande importance, laissa passer deux mois avant de publier le décret approbatif des miracles. Le 29 septembre, fête de Saint Michel archange, le Pape se rendit dans la même église de Saint-Charles, y célébra la messe et y promulgua le décret, par lequel il déclarait miracles du troisième ordre, la guérison de Marie Gil, et celle d'Alphonse Ottero Grajal.

La cause avait fait deux grands pas, il en restait un troisième très-important. Le postulateur demanda qu'on tînt la dernière Congrégation, celle dite *del Tuto*, dans laquelle il est déclaré que le Saint Père peut en toute sureté, procéder à la Béatification, vu qu'il conste des vertus et des

miracles. Sa prière fut accueillie; le 24 novembre 1778, fut le jour fixé pour cette congrégation. Elle se tint dans le palais apostolique du Vatican, et se conclut par un vote affirmatif à l'unanimité; mais Sa Sainteté différa, selon l'usage, de rendre son décret, afin d'adresser au Ciel de nouvelles et ferventes prières, et d'assurer à cet acte décisif tous les secours de la grâce et les lumières de la prudence; le décret parut le 8 décembre de la même année, fête de l'Immaculée Conception. Enfin, le 2 mai 1779, la cérémonie solennelle de la Béatification, eut lieu dans la Basilique de Saint Pierre, comme l'annonce la Bulle de Pie VI, intitulée *Misericordias Domini*, donnée à Rome au palais du Vatican, sous l'anneau du Pêcheur, le 2 mai de l'année 1779, qui était la cinquième de son pontificat.

CHAPITRE XXXIX.

Premier miracle approuvé pour la Canonisation du Bienheureux Michel-des-Saints.

Le titre de Bienheureux, plaçait notre humble frère Trinitaire sur les autels, mais il ne l'élevait pas encore à cette apogée de gloire, où les Saints, qui sont les heureux habitants de la céleste Jérusalem, reçoivent le tribut de la haute vénération des habitants de ce terrestre séjour ; le caractère extraordinaire, et véritablement angélique, de la sainteté de notre héros, devait bientôt l'élever à ce suprême degré.

Il fut remarquer ici que le fondateur lui-même de la Réforme Trinitaire, le Bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, qui avait donné à Michel le saint habit, n'avait point voulu, bien qu'il l'eût dévancé ici-bas, dans le chemin de la perfection, le précéder encore dans la voie de cette gloire extérieure, et du culte qui en est l'expression ;

comme si ce glorieux chef de l'Ordre réformé, eût laissé à dessein les prémices des lauriers immortels à ce jeune apprenti, qui, sans poser pour ainsi dire, le pied sur la terre, avait volé d'un seul trait, et comme sur les ailes d'un Séraphin, jusqu'au sommet de la perfection évangélique.

On ne doutera plus de la vérité de ce que nous venons d'avancer, si l'on ajoute foi à la prédiction qu'aurait faite à cet égard le Père Jean-Baptiste lui-même, en déclarant qu'un de ses fils serait placé avant lui sur les autels, et, si d'autre part on réfléchit à ce fait, que le culte du premier, c'est-à-dire de saint Michel-des-Saints, a toujours précédé d'un pas le culte attribué au second. Ainsi, c'est Benoît XIV qui approuve l'héroïcité des vertus de Michel, et c'est son successeur Clément XIII, qui déclare héroïques les vertus du Père Jean-Baptiste. C'est Pie VI qui a béatifié Michel, et c'est Pie VII, son successeur, qui a accordé au Père Jean-Baptiste les honneurs de la Béatification. Enfin, c'est Pie IX qui a décrété, en 1862, la canonisation de Michel, et ce sera nous n'en doutons point, son successeur qui ordonnera la canonisation du Bienheureux réformateur de notre Ordre.

Quoi qu'il en soit de cette prévision, il est vrai de dire que l'Eglise, et surtout la catholique Espagne, étaient tout entières encore aux fêtes de la Béatification solennelle du frère Michel-des-Saints,

lorsque l'on vit paraître les signes avant-coureurs de sa Canonisation. En effet, du haut du ciel il signala la puissance de son intercession par un bon nombre de faits miraculeux, au temps même où les fidèles lui rendaient les premiers honneurs au pied des autels. Nous ne raconterons ici, néanmoins, que les deux miracles qui furent proposés à la cour de Rome, et approuvés par elle pour la Canonisation.

Pendant le mois de mai 1780, on célébrait à Grenade, dans l'église des Trinitaires déchaussés, une fête solennelle en l'honneur du frère Michel-des-Saints, qui, l'année précédente, avait été déclaré Bienheureux. Il y avait grand concours, grande dévotion, à cause des nombreux miracles que Dieu opérait par son intercession. Michel daigna faire éclater son pouvoir en faveur d'une femme, nommée Françoise Navarette-y-Sanz, épouse du Sieur Hyacinthe Miros-y-Calafas, chirurgien, l'un et l'autre de familles non moins distinguées par leur position sociale, que par leur sincère piété.

Cette femme d'un tempérament robuste et sanguin, n'avait jamais eu la moindre maladie, si ce n'est la fièvre pourprée, quand elle était encore fort jeune; mais, parvenue à l'âge de quarante-neuf ans, il lui survint sous la langue, entre l'artère et la veine, une tumeur qui, ayant d'abord la forme et la grosseur d'une petite amande, acquit en

quatre ans, le poids de huit onces, et prit les dimensions d'un œuf, que l'infortunée dut endurer ainsi pendant une dizaine d'années, c'est-à-dire, de 1770 à 1780. Son mari, et d'autres chirurgiens qu'il avait appelés auprès de la malade, ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était là une tumeur cancéreuse; la couleur d'abord jaunâtre était devenue livide, plombée et même noire.

On avait fait usage, mais en vain, de toutes les ressources de l'art pour soulager la pauvre patiente, même on avait cessé dès la quatrième année de cette maladie de s'en occuper, parce qu'on avait jugé tous les médicaments désormais inutiles, et on s'était contenté de prescrire à Françoise de tenir constamment sur la tumeur des linges trempés dans le vin blanc pour adoucir les spasmes qu'elle éprouvait. Ces douleurs, il est vrai, ne la quittèrent jamais, mais elles devenaient quelquefois si violentes, qu'il lui semblait, disait-elle ensuite, qu'on lui donnait des coups de stylet ou qu'on y mettait le feu.

Ce cancer sortait de la bouche, et couvrait presque tout le menton, à tel point qu'elle avait honte, par suite de cette difformité, de se montrer en public. Elle inspirait la nausée et le dégout à quiconque la regardait; et ce fut bien pis encore les deux dernières années, pendant lesquelles le cancer s'ouvrit en forme d'ulcère. Il en sortait des matières tellement puantes que nul n'en pouvait

supporter l'odeur, pas même la pauvre Françoise. Elle devait cependant, surmonter sa répugnance, et se donner elle-même les soins de propreté que réclamait son état. Il y avait impossibilité pour elle de prendre la moindre nourriture solide, et ce n'était qu'avec des efforts inouïs et d'atroces douleurs, qu'elle parvenait à avaler quelques gouttes de bouillon pour se soutenir. Ce fut donc un vrai miracle qu'elle ait pu prolonger ainsi pendant dix ans sa malheureuse existence; aussi, nul ne doutait au bout de ce terme, qu'elle ne fût sur le bord de sa tombe. Mais Dieu, qui voulait glorifier de plus en plus en elle son fidèle serviteur Michel, avait fixé au contraire cette époque pour lui rendre une parfaite santé.

On était au mois de mai de l'an 1780, et on célébrait chez les Trinitaires déchaussés de Grenade, la solennité de la Béatification de Michel-des-Saints. Il s'opéra en cette circonstance, et pendant les jours qui suivirent, beaucoup de grâces signalées et de miracles, en faveur de ceux qui eurent recours au nouveau Bienheureux; mais on fit surtout grand bruit de la guérison de la mère Vincente Molina, religieuse professe, dans le monastère de sainte Catherine de Sienne, que les Dominicaines possèdent dans la ville de Grenade. Cette bonne sœur était retenue depuis longtemps au lit par une contraction des nerfs, qui l'empêchait absolument de se lever, même un seul ins-

tant. Un soir, elle demanda à Michel d'obtenir de Dieu sa guérison, et telle fut la ferveur de sa prière qu'à l'instant même elle avait recouvré l'usage de ses membres et avait pu sortir du lit. Les religieuses fort étonnées de ce fait, proclamaient hautement, avec la mère Vincente, que c'était là un vrai miracle, dû à l'intercession du bienheureux Michel-des-Saints.

A cette nouvelle, quelques amies de Françoise l'engagèrent à s'adresser elle-même à notre Bienheureux, et ce fut aussi le conseil que lui donnèrent Don Pascal Antoine Cuesta, curé de la paroisse des saints Barthélémy et Christophore, et le Père Ferdinand, franciscain, qui lui procura une image de Michel, placée sous un tableau de la passion de Notre-Seigneur, qu'il avait dans sa chambre. Françoise se mit à implorer le secours du thaumaturge, et s'étant portée une après-dinée à l'église des Trinitaires, elle promit au Bienheureux que, s'il obtenait de Dieu sa guérison, elle irait volontiers quêter de quoi faire célébrer en son honneur une messe solennelle : que de plus elle prendrait l'habit du Tiers-Ordre Trinitaire, et le garderait jusqu'à ce qu'il fût usé; et en attendant, elle commença une neuvaine de prières qu'elle continua ensuite dans sa maison, vu que son état ne lui permettait pas de se rendre de nouveau à l'église des Trinitaires.

A la fin de sa neuvaine, elle se trouvait encore

fort malade, on eut même dit que son mal avait empiré; le dixième jour se passa ainsi sans amélioration, mais, dans la soirée du onzième, vers les huit heures et demie du soir, tandis que son mari, le curé Cuesta et la belle-fille de la malade, étaient là à converser, et qu'elle était elle-même seule et assise dans un coin devant une image de Michel, le suppliant avec encore plus de ferveur et de confiance, il lui survint tout à coup, au milieu de ses soupirs et de ses gémissements, une petite toux, et, par l'effet du mouvement qu'elle fit en toussant, elle sentit tomber la tumeur dans le mouchoir qu'elle tenait toujours entre ses mains.

A cette vue, elle s'en va toute joyeuse trouver son mari et les autres personnes, et, leur montrant ce qu'elle avait dans le mouchoir : « Voilà mon mal, leur dit-elle, j'en ai été délivrée, par le secours et la protection du Bienheureux Michel-des-Saints. » Remplis à cet aspect d'une extrême joie, ils se mirent tous à louer le Dieu qui se montre si admirable dans ses Saints. Le mari et les autres personnes regardèrent dès lors très-attentivement au siège du mal, mais ni à l'extérieur ni au-dedans de la bouche, ils ne purent en découvrir la moindre trace. Le mari, qui était chirurgien, prenant alors la tumeur, la divisa avec son couteau d'anatomie en quatre parties, et il y trouva au centre plusieurs cavités contenant une matière fétide, semblable à l'arsenic, qui corrodait

les chairs et produisait les ulcères. Dès le lendemain matin, la miraculée, le curé et la belle-fille se rendirent à l'église des Trinitaires, pour y rendre à Dieu et à son serviteur Michel d'abondantes actions de grâces.

La nouvelle d'un prodige si étonnant s'étant répandue avec la rapidité de l'éclair dans la ville, une infinité de personnes, même des incrédules, se réunirent aussitôt chez Françoise, pour se rendre compte par eux mêmes de sa parfaite guérison.

CHAPITRE XL.

Second miracle approuvé pour la Canonisation.

Le second miracle, qui était attendu avec tant d'impatience, pour pouvoir procéder à la Canonisation du Bienheureux Michel-des-Saints, est revêtu de certains caractères que le recommandent infiniment à notre attention. Il a été accompli en faveur d'un religieux du même Ordre que le Saint, comme si celui-ci avait voulu, avant d'être élevé au plus haut degré de gloire, laisser un gage spécial d'amour, de reconnaissance et de protection à cet Institut, dans le sein duquel il avait acquis une si grande abondance de vertus et de mérites.

Il a eu lieu à Rome, au siège même de ce tribunal sacré, qui devait le contrôler, afin que la réalité apparût plus promptement aux yeux des juges, et qu'il en résultât pour tout homme de bonne foi un éclatant témoignage de vérité en

faveur des oracles du Vatican. Enfin c'est ce miracle qui a été, ainsi que nous allons le voir, comme le germe et le point de départ des événements qui ont rendu l'année 1862 si glorieuse et si mémorable, dans les fastes du catholicisme et du suprême Pontificat.

Frère Jean-Baptiste de la Très-Sainte Trinité, profès laïque des Trinitaires déchaussés, âgé de vingt-quatre ans, fut envoyé en 1826 à Rome, dans le couvent de *Santa Maria delle Fornace*, au-delà de la porte *Cavalligieri*, pour y exercer l'office de quêteur. L'air malsain de ce couvent, joint aux fatigues de son emploi, ne tardèrent pas à lui occasionner des fièvres périodiques intermittentes qu'il eut à endurer pendant plusieurs mois, sans que les remèdes qui lui furent administrés pussent lui procurer aucun soulagement. Son état allait même en empirant.

Dans les derniers mois de 1829, le médecin qui le soignait reconnut que la fièvre n'était plus intermittente, mais lente et continue, provenant d'un organe lésé. Les symptômes se multiplièrent, et bientôt il n'y eut plus de doute sur la lésion des poumons. On en eut une nouvelle preuve, quand, le 30 décembre de la même année, le malade eut une hémorragie pulmonaire, qui lui fit perdre environ huit onces de sang; elle fut suivie de plusieurs autres hémorragies et accompagnée de tous les symptômes qui permettaient de

constater d'une façon indubitable que la substance des poumons était attaquée. Tous les remèdes suggérés par la science furent employés sans succès ; le mal était incurable.

Le 3 mars 1830, les deux médecins qui le visitaient s'accordèrent à dire qu'il ne passerait pas la journée; le pouls était bas, contracté, convulsif, la respiration était plus gênée, l'air du visage avait changé, les yeux étaient fixes, les lèvres livides, le malade dans un état complet de prostration. Déjà, il avait reçu le saint Viatique; les médecins dirent aux religienx qu'ils devaient se tenir prêts à lui administrer l'Extrême-Onction. Ainsi réduit à l'extrémité, et n'espérant plus rien des remèdes humains, le malade n'avait plus de ressources que dans les secours du Ciel, mais laissons-le raconter lui-même sa merveilleuse guérison.

« Succombant, dit-il, sous le poids de mon infirmité et n'ayant plus, du moins je le croyais, aucun moyen d'en être délivré, sur les 2 heures aprés midi du 3 mars 1830, me trouvant seul dans ma cellule, je tendis les bras et pris sur la petite table, placée auprès de mon lit, la vie de notre Bienheureux Michel-des-Saints, dont j'avais entendu raconter une infinité de prodiges. Je savais qu'il ne manquait plus qu'un seul miracle pour sa Canonisation. J'étais parfaitement résigné à la volonté de Dieu, mais, cédant néanmoins alors

à un certain désir de guérir, surtout par ce motif que je savais que notre communauté avait grand besoin de frères convers, je pris le livre et je l'ouvris à l'endroit où se trouvait l'image du Bienheureux, et l'approchant de ma poitrine à l'endroit où je sentais la plus vive douleur, je lui dis que s'il m'accordait cette faveur de me guérir, j'irais à la quête pour sa Canonisation, puis je récitai, il me semble, quelques *Pater* et quelques *Ave Maria*.

« Aussitôt je sentis mes forces renaitre, et prenant l'habit qui se trouvait sur mon lit, je m'en revêtis. En ce moment on sonnait la cloche du chœur, les religieux s'y rendaient, et moi, comme je me sentais assez fort, sans douleur aucune, sans nul reste de mon mal, je m'en allai avec eux à l'église, devant l'autel du Bienheureux, pour le remercier du bienfait qu'il m'avait accordé. Les frères furent tout surpris de me voir, ils me demandaient ce qui m'était arrivé, je leur racontai le fait, et ils me pressèrent d'aller trouver notre Supérieur, qui était alors le Père Pierre de la divine Miséricorde.

» Y étant allé, je lui fis le récit de tout ce qui m'était arrivé. Il me dit alors que si j'étais réellement guéri et si j'avais recouvré mes forces, je devais aller en avertir le médecin que je trouverais peut-être à la pharmacie Musilli, près de la Traspontine. Je répondis que je me sentais capable

d'aller, non-seulement à cette maison, mais encore plus loin, et j'ajoutai : Si votre Révérence veut bien que je l'accompagne à la villa Pamphili, pour y faire une promenade, je suis prêt à la suivre. »

Le frère Jean-Baptiste obéit et se rendit à la pharmacie Musilli, mais n'y ayant point trouvé le médecin, il l'attendit. Le médecin en le voyant ainsi tout content, en fut fort étonné, et n'osant se fier à lui-même, comme il l'avoua dans la suite, il lui dit : « Est-ce bien vous, frère Jean-Baptiste? comment donc êtes-vous là? » Le frère lui raconta alors le miracle et lui fit voir dans la vie du Bienheureux Michel, qu'il avait apportée avec lui, l'image qu'il s'était appliquée sur la poitrine.

Le médecin pour lors ne fit point d'autres observations, mais il sortit aussitôt, parce qu'il devait aller voir d'autres malades. « Sans m'arrêter, dit-il dans sa déposition, à considérer l'état de celui qui était ainsi revenu à la santé, je m'en allai, mais non sans réfléchir mûrement sur la toute-puissance de Dieu et sur cette efficacité de l'intercession des Saints, qui dépasse les forces de la nature. »

Cependant le pieux religieux, comme l'appelait non sans raison le médecin, était allé, avant de rentrer dans le couvent, faire une visite à la Basilique de Saint-Pierre, au Vatican. « A mon retour, ajoute-t-il, les religieux se mirent à me demander avec empressement, si je n'étais point

trop fatigué; je leur dis que non, et ils m'invitèrent dès lors à aller avec eux à la vigne, pour me voir marcher. J'entrai dans le jardin que je traversai, et je me promenai dans la vigne. Au bout de quelques jours, je repris la vie commune, et depuis lors je n'ai plus ressenti le moindre reste de mon ancien mal. »

Ce fut uniquement pour obéir aux supérieurs, qu'il tarda ainsi de reprendre les exercices du couvent, car de son côté, il n'aurait pas hésité un seul instant à le faire. Depuis lors, ce bon religieux a toujours joui d'une bonne santé, et il a tenu parole à son céleste bienfaiteur, en procurant d'abondantes aumônes pour hâter sa Canonisation. Enfin il a eu le bonheur d'assister à la grande fête du 8 juin 1862, et, en cette solennelle circonstance de la Canonisation, il a eu l'insigne honneur de porter la bannière de saint Michel-des-Saints.

CHAPITRE XLI.

Causes du retard de la Canonisation du Bienheureux Michel-des-Saints. — Discours du T. R. Père Antoine de la Mère de Dieu.

Nous touchons actuellement au terme de notre récit, et il ne nous reste plus qu'à parler de ce sublime degré de gloire, auquel il a plû à la toute-puissance de la grâce divine d'élever, il y quelques années seulement, un pauvre et modeste religieux ; et il parait bien que cette grâce qui n'a jamais manqué à sa promesse d'exalter les humbles a voulu choisir l'obscur habitant d'un cloître pour en faire le principe et la cause d'une Canonisation solennelle, qui a été un des plus mémorables triomphes de la sainte Eglise sur ses ennemis.

Bien que notre Michel, n'ait occupé comme confesseur que le dernier rang dans la Canonisation de 1862, qui comptait aussi des martyrs ;

bien que la blancheur de son lis eût perdu de son éclat, en se trouvant à côté des palmes que les martyrs japonais avaient teintes de leur sang, il n'en est pas moins vrai que c'est à lui seul que revient l'honneur d'avoir motivé et fait célébrer dans les temps actuels, une si auguste cérémonie, qui a été une éclatante manifestation de l'Unité de l'Eglise et de la puissance de la foi catholique.

Dès que le second miracle, requis pour la Canonisation eût été opéré dans le courant de l'année 1830, comme nous l'avons dit plus haut, les religieux Trinitaires s'empressèrent de solliciter en cour de Rome, la Canonisation du bienheureux Michel-des-Saints. On tint successivement en 1838, en 1839, et en 1841, les trois congrégations qui devaient examiner les miracles proposés et en amener l'approbation, et le 22 août de cette même année 1841, le pape Grégoire XVI publia, dans son palais du Quirinal, le décret d'approbation des deux miracles, dus à l'intercession du bienheureux Michel-des-Saints.

Il ne restait plus qu'à faire les préparatifs de la Canonisation, mais c'était là précisément pour les Trinitaires une entreprise fort difficile, car, comme il n'y avait point en ce moment d'autres bienheureux à canoniser, l'Ordre de la très-sainte Trinité ne pouvait faire seul les frais de la cérémonie, surtout à cause de la suppression de ses

provinces d'Espagne, qui venait d'avoir lieu sous la reine Christine, en 1835. Vingt ans s'étaient écoulés déjà dans cette vaine attente, lorsque nos religieux, pour mettre fin à un si long délai, proposèrent pour la Canonisation, au lieu de la Basilique de Saint-Pierre au Vatican, celle de Saint-Jean de Latran, où se faisaient ces sortes de cérémonies, avant la Bulle de Benoit XIV.

Il faut dire, d'ailleurs, que les Trinitaires avaient un motif particulier pour choisir la Basilique de Saint-Jean de Latran. Ce fut là, en effet, qu'eut lieu, en 1198, en présence du grand Pape Innocent III, la fameuse apparition de l'ange qui, revêtu de l'habit blanc et d'un scapulaire qui portait la croix bleue et rouge, croisait ses bras sur deux captifs, et c'était cette apparition qui avait décidé l'auguste Pontife à approuver l'Ordre et à donner à ses membres un habit blanc, semblable à celui sous lequel l'ange était apparu. On conçoit donc, en dehors même de tout motif d'économie, le puissant intérêt qu'avait l'Ordre à faire adopter la Basilique de Saint-Jean de Latran pour la glorification de l'un de ses enfants. Cette proposition fut cependant rejetée par ce motif que cette Basilique, appelée aussi Libérienne, n'est point assez vaste pour y déployer toute la pompe nécessaire à une semblable cérémonie.

Sans se décourager, le Révérend Père Ministre Général des Trinitaires proposa alors une autre

combinaison qui pourrait également diminuer les frais. Au moment où le Souverain Pontife allait porter le décret appelé *del Tuto*, signifiant que l'on peut procéder sans crainte à la Canonisation du Bienheureux Michel, on découvrit, fort heureusement, le décret d'Urbain VIII qui permettait de canoniser les martyrs du Japon. Cette circonstance enlevait toute difficulté. En effet, sur ces 26 héros de la foi, 23 appartenaient à l'Ordre de saint François et les autres à la Compagnie de Jésus, ce qui faisait que les dépenses de la Canonisation seraient supportées conjointement par les trois Ordres, qui allaient y participer.[1]

Après donc que la Congrégation des Rites eût

(1) Les dépenses de cette Canonisation n'ont pas été de moins de 300,000 francs. Notre Ordre a donc dû fournir le tiers de cette somme. Notre très-révérend Père Général était allé quêter dans ce but en Espagne, et la patrie de saint Michel lui avait, nous disait-il, largement donné. Nous avons su de lui-même qu'après la cérémonie de la Canonisation, il devait encore plus de 40,000 francs sur les dépenses faites à cette occasion. On avait tâché néanmoins de réaliser, dans les frais de décoration et d'illumination de la Basilique, toutes les économies possibles, comme le prouve le fait que voici, et dont nous avons été nous-même témoin. Après la cérémonie de la Canonisation, les supérieurs généraux des trois Ordres qui y avaient pris part, s'étaient rendus auprès du Souverain Pontife pour le remercier de la faveur qu'il venait d'accorder à leur familles respectives. Pie IX les accueillit avec une bienveillance qui n'était pas exempte d'une certaine froideur. On aurait pu croire qu'elle avait pour cause la fatigue des jours précédents, mais il n'en était pas tout à fait ainsi. Après avoir exprimé leurs félicitations et remerciements,

tenu, en 1861, sa dernière séance appelée *coram Sanctissimo*, le Saint-Père s'étant porté, le 7 septembre de la même année, à l'église de l'*Ara cœli*, appartenant aux Franciscains, y publia les deux décrets relatifs, l'un aux martyrs du Japon, l'autre au Bienheureux Michel-des-Saints. Les Supérieurs généraux des trois Ordres, se prosternant alors successivement aux pieds de Sa Sainteté, la remercièrent au nom de leurs familles religieuses respectives, de cette haute marque de bonté qu'elle venait de leur donner.

Nous rapporterons seulement ici les paroles que prononça en cette occasion, le très-révérend Père Antoine de la Mère de Dieu, Ministre Général de notre Ordre :

« Très-Saint Père,

» Ce Dieu que le Psalmiste appelle admirable dans ses Saints, se montre réellement à nos yeux

les trois chefs d'Ordre allaient se retirer, lorsque le Pape leur dit tout à coup : « Mais quelle est donc la cire que vous avez employée pour cette cérémonie ? On dit qu'elle coulait partout sur les ornements sacrés et sur les habits des assistants. » Les religieux essayèrent de se justifier sur leur pénurie qui les avait portés à user peut-être de trop d'économie : « Voulez-vous, leur dit vivement Pie IX, en les interrompant, que je vous dise ce que je pense de votre cire ? *Era davvero una porcheria* » (c'était une vraie saloperie.) Les visiteurs furent bien un peu déconcertés, aussi, sans plus rien ajouter, se hâtèrent-ils de se retirer. Nous avions accompagné, à cette audience, le très-révérend Père Antoine de la Mère de Dieu, notre Ministre Général.

digne de notre admiration dans la Canonisation des glorieux Martyrs du Japon, et de notre bienheureux Michel des Saints, Canonisation que votre Sainteté célébrera sous peu de jours. Dans cette auguste cérémonie les palmes si glorieuses de l'apostolat catholique se trouveront entrelacées, en une même guirlande, avec le lis si beau, si radieux d'une pureté toute céleste.

» Cette solennité réunit les contrées les plus occidentales de l'Europe avec les derniers confins de l'Asie, les doux fruits de l'antique catholicisme d'Espagne avec les sanglantes prémices du christianisme dans le Japon. Elle est un témoignage éclatant en faveur de la religion de Jésus-Christ, soit pour les nombreuses vertus qu'elle enfante et nourrit, soit pour les miracles éclatants qu'elle voit s'opérer dans son sein. C'est une apologie spéciale des Ordres religieux dont les membres divers ont prodigué pour la sanctification du monde, leur sang, leurs fatigues, et les exemples des plus belles vertus. Et d'ailleurs combien une pareille solennité ne vient-elle pas à propos dans ces temps-ci, pour confondre et neutraliser les efforts du voltairianisme qui tente de se relever encore? Oui, elle arrive à point nommé; et, en ce temps où les impies croient que le pouvoir du Suprême Pontificat va être réduit à l'impuissance et annulé, elle vient le leur montrer, au contraire, plus grand, plus puissant, plus auguste que jamais, et plus

indépendant dans ses actes, surtout dans celui par lequel il place sur les autels précisément les humbles fils de la croix, auxquels l'univers entier devra désormais rendre ses hommages et adresser ses vœux.

» Il me semble, Très-Saint Père, que l'on peut découvrir dans cette Canonisation, comme une image de Votre Pontificat, car de même que cette solennité nous présente, d'une part, des martyrs morts sur la croix et transpercés d'une lance, et d'autre part, un vrai Séraphin d'amour élevé au-dessus des sens par une continuelle et très-douce contemplation des biens éternels, de même Votre règne a été semé de croix et de palmes triomphales. Votre cœur si noble et si aimant a été percé, comme d'une lance aigüe, par l'ingratitude de vos enfants, devenus aujourd'hui vos ennemis; mais ce cœur est inondé, néanmoins, des plus ineffables consolations par les témoignages d'amour de tous ceux qui lui sont demeurés fidèles.

» Au reste, Très-Saint Père, cette alternative de souffrances et de joies fera bientôt place, nous en avons la douce et intime conviction, à un glorieux et durable triomphe de la Papauté et de l'Eglise. Nous voyons poindre l'aurore de ce beau jour, dans la cérémonie même de la Canonisation que Votre Sainteté se prépare à célébrer, par l'intercession si puissante de tant de généreux Martyrs et de notre Bienheureux Michel.

» Cette solennité sera comme le principe d'une ère toute nouvelle et très-fortunée. Elle humiliera aux pieds de la croix vos ennemis confus et repentants. Elle étendra les conquêtes de l'Eglise jusqu'aux extrêmes confins de l'Orient encore baigné du sang de tant de vaillants champions du Christ. Elle ravivera dans l'Occident, mais surtout dans ce pays jadis si catholique qui a donné à notre Ordre ce nouveau Saint, les fruits de sagesse et de vertu qui procèdent de l'Evangile. Elle attirera les plus abondantes bénédictions célestes sur les Ordres qui ont donné au ciel ces nouveaux habitants, et surtout elle obtiendra pour votre personne sacrée, ô Très-Saint Père, nous en avons la plus complète certitude, une grande effusion de grâces et de consolations, de telle sorte que votre Pontificat, après avoir compté, comme celui de Pie VII, une longue suite d'années, pour le bonheur de vos sujets et la satisfaction de votre cœur, se terminera dans les jouissances les plus délicieuses de la concorde et de la paix.

» Ce sont là nos vœux, ô Très-Saint Père, ce sont ceux, en particulier, de tous les membres de notre saint Ordre, pour lesquels je demande à genoux, comme pour moi, votre bénédiction apostolique. »

CHAPITRE XLII.

Canonisation solennelle du bienheureux Michel-des-Saints.
Réflexions sur ce fait.

Aussitôt après la publication du décret relatif à la Canonisation, on s'occupa activement à Rome des préparatifs nécessaires pour cette grande cérémonie. Sur la demande du très-révérend Père Ministre Général des Trinitaires, la Congrégation des Rites ordonna à l'archevêque de Valladolid d'extraire du tombeau qui renfermait le corps de saint Michel, une portion de ses reliques, et c'est ce qui fut fait à Valladolid, le 14 novembre 1861, en présence des plus hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat. On avait trouvé ce saint corps et le cercueil qui le renfermait, disposés comme le portait l'acte authentique déposé dans les archives épiscopales, et qui avait été dressé lors de la dernière inhumation dont nous avons parlé. La relique insigne destinée à Rome, et qui consistait

en un os du bras gauche, fut confiée au Ministre Général des Trinitaires, le Père Antoine de la Mère de Dieu, qui se trouvait là présent et qui la porta ensuite dans la Ville Eternelle.

Cependant, le Cardinal préfet de la Congrégation du Concile, avait fait savoir, par lettres du 15 janvier 1862, aux Evêques de l'univers entier que la Canonisation devait avoir lieu aux prochaines fêtes de la Pentecôte, 8 juin, et il les invitait en même temps, au nom du Saint-Père, à se rendre à Rome pour y participer à cet acte solennel de la puissance pontificale, et relever par leur présence l'éclat de l'auguste cérémonie.

Cette invitation aux Evêques n'est pas un fait nouveau, il entre même dans les usages suivis par la cour de Rome, dans la Canonisation des Saints; mais, tandis qu'ordinairement on se contentait de convoquer les Evêques peu éloignés du centre de la catholicité, et surtout ceux de l'Italie, cette fois, comme la triste position des Evêques italiens les aurait, sans doute, empêchés de répondre à l'appel du Pasteur Suprême, on a cru devoir adresser l'invitation usitée en pareil cas, à tous les Evêques de l'univers catholique.

Ainsi l'Esprit de Dieu qui inspire et dirige la sainte Eglise, son épouse, a fait servir contre ses ennemis eux-mêmes ces armes qu'ils avaient forgées et dirigées contre elle. En effet, à la seule manifestation de ce désir du bien-aimé

Pontife Pie IX, on vit accourir à Rome, non-seulement de toutes les parties de l'Europe, mais jusque des dernières iles de l'Océanie et des Amériques, un si grand nombre d'évèques qu'ils s'y trouvèrent au nombre de 285, dont 43 cardinaux, 5 patriarches ou primats, 52 archevêques et 186 évêques. Jamais un si grand nombre de Prélats n'avait été réuni pour une semblable cérémonie, et on peut même dire qu'on en vit rarement autant dans les conciles œcuméniques. Tous ces cardinaux et évèques, après avoir mûrement examiné, soit au consistoire public du 15 mai, soit à celui du 24 du même mois, la cause sous toutes ses faces, répondirent par une acclamation unanime, à la demande qui leur fut faite sur la convenance de la présente Canonisation, et à ce consentement des prélats qui se trouvaient à Rome, vint bientôt se joindre celui des évèques lointains et surtout de ceux de l'Italie. Leurs lettres expriment l'adhésion la plus formelle à l'enseignement de la chaire de saint Pierre.

Et maintenant, que nos lecteurs veuillent bien nous dire si jamais d'autres Saints ont été placés sur les autels avec un si grand concours de l'épiscopat catholique, et aux applaudissement enthousiastes d'un plus grand nombre de fidèles? Cette Canonisation revêt un autre caractère non moins admirable de catholicité par l'éloignement même des pays auxquels elle se rapportait, c'est-à-dire

à l'extrême Orient et aux contrées les plus reculées de l'Occident. Cette immensité de l'espace, que la pensée peut difficilement embrasser, et que la parole, même la plus éloquente, ne peut convenablement décrire, cette immensité était un fait visible à Rome, le 8 juin 1862 ; elle se déroula, dans la cérémonie de la Canonisation, aux yeux étonnés des heureux spectateurs de cette scène toute céleste.

Cette cérémonie représentait cette fois non plus seulement la plus grande des solennités catholiques, mais ce qui est bien plus encore, et de la manière la plus solennelle, cette unité de l'Eglise que rien ne peut briser : unité de la foi et de la hiérarchie, unité de l'espérance et de l'amour, unité de la prière et des sacrements. En effet, dans ce beau jour, le temple du Prince des Apôtres rassemblait autour du successeur de saint Pierre, tous les successeurs des autres Apôtres, et l'aurore de cette Pentecôte les trouva réunis pour la prière commune, comme l'aurore de la première Pentecôte chrétienne avait trouvé jadis les Apôtres, en leur apportant les prémices du Saint-Esprit. Le catholicisme entier semblait s'être donné rendez-vous dans ce temple, en ce beau jour, car il y était représenté non-seulement par les premiers pasteurs, mais encore par un nombre infini de prêtres et de fidèles qui, accourus par terre et par mer des pays les plus lointains, répétaient dans une

seule langue la même prière, et, d'une même voix, dont le retentissement imitait le bruit du vaste océan qu'ils avaient traversé, répondaient unanimement *amen* à la voix d'un seul.

Lors même que cette Canonisation n'aurait point produit d'autre effet, ce spectacle d'une parfaite unité de vues entre tant de personnes aurait suffi pour déconcerter les ennemis de notre sainte religion, en leur démontrant quelle est la force d'organisation de l'Eglise catholique, et combien s'élève au-dessus des autres puissances celle de la Papauté. Mais, une fois réuni autour de la chaire de Pierre, l'épiscopat ne put garder le silence sur la violation et l'enlèvement des domaines temporels de l'Eglise.

Non contents d'avoir déjà de loin déploré et stigmatisé, comme il le méritait, cet infâme brigandage, tous les prélats voulurent unir leurs voix en une seule voix, pour apporter tous ensemble une parole de consolation à l'infortuné pontife Pie IX, parole qui renfermait aussi une réprobation pour ses spoliateurs ; et cette parole a démasqué et anéanti les sophismes des docteurs du mensonge, et fait trembler le machiavélisme des potentats. Elle a mis le sceau au jugement de l'Eglise sur ce problème qui touche à un de ses intérêts les plus vitaux et les plus combattus, nous voulons dire sa liberté d'action.

Oui, vraiment, cette Canonisation a été un

triomphe pour toute l'Eglise et une consolation immense pour tous ses enfants. Elle mérite d'être inscrite en lettres de feu dans les fastes du catholicisme. Gardons-nous donc bien d'en laisser effacer le souvenir dans nos cœurs. Puisse-t-elle servir, au contraire, à ranimer notre foi, à augmenter notre confiance dans le secours de notre Saint qui en fut l'objet, et nous inspirer à tous le désir d'imiter ses vertus, pour la plus grande gloire de la très-sainte Trinité, et pour la sanctification de nos âmes. Ainsi soit-il.

INSCRIPTIONS

placées au-dessous de différents tableaux qui représentaient les principaux miracles relatifs à saint Michel-des-Saints, dans la cérémonie de sa Canonisation, à Rome le 8 juin 1862.

I

CHRISTVS. IESVS
S. MICHAELI. MAIORE. CHARITATE. EXARDESCERE
CVPIENTI
COR. SVVM. DIVINVM
COELO. ADMIRANTE. PLAVDENTE. DONAT

II

S. MICHAEL. SACRIS. OPERANS. DE. DIVINIS. DISSERENS
SAEPISSIME. EXTRA. SENSVS. RAPTVS
COELESTI. CIRCVMFVSVS. LVCE
ADSTANTES. COMMOVET
EX. PRAVA. AD. HONESTAM. VITAE. RATIONEM
REPENTE. DEDVCIT. ET. SACRAMENTI. AVGVSTI
AMORE INFLAMMAT

III

S. MICHAEL. POST. OBITVM. SERAPHIM. FORMA. INDVTVS
POENITENTEM. SVAM. GRAVI. MORBO. OPRESSAM
INVISIT. AC. SALVTARI. PRECATIONE
SANITATI. CONFESTIM. RESTITVIT

IV

ELISABETHA. RODRIGVEZ
EX. SCYRO. IN. VBERE. DEPOSITA
S. MICHAELIS. LIPSANIS. ADMOTIS
ILLICO. CONVALESCIT

V

S. MICHAEL. IN. COENOBIVM. PINTIAE. VACCAEORVM
MVLTOS. AEGROTOS. AD. IANVAM. EVM. EXPECTANTES
SALVTIFERA. PRECATIONE. ADHIBITA. MANIBVSQVE
IMPOSITIS
CONTINVÒ. SANAT

VI

JOANNES. ACCENSVS. ORDINI. VIROR. RELIGIOR.
TRINITATIS. AVGVSTAE
IN. COENOBIO. AD. MARIAE. PROPE. FIGVLIN. EXTRA
POMOERIEM
PHTISI. ABSVMTVS. ANIMAM. AGENS
S. MICHAELIS. OPE. VIX. IMPLORATA
PRISTINAM. RECIPIT. VALETVDINEM

VII

FRANCISCA. NAVARETE. SANZ. GRANATAE
INSANABILI. CANCRO. IN. LABIIS. LABORANS
PRAESENTISSIMO. S. MICHAELIS. PRAESIDIO
TEMPORIS. MOMENTO. INCOLVMIS. EVADIT

TRIDUO OU NEUVAINE

EN L'HONNEUR DE SAINT MICHEL-DES-SAINTS.

PRIÈRE QUI SE DIT CHAQUE JOUR DU TRIDUO OU DE LA NEUVAINE.

O Glorieux saint Michel, notre avocat, qui avez fleuri comme un lis très-pur en présence du Seigneur, et qui fûtes en même temps un martyr de pénitence, nous sommes les admirateurs de vos héroïques vertus ; mais nos souillures, notre attachement pour le monde, notre ingratitude envers Dieu, nous ayant rendus en tout différents de vous-même, nous devons reconnaître, hélas ! que nous sommes tout à fait indignes de votre puissant patronage. Toutefois, comme cette vive flamme de charité dont votre âme était embrasée, bien loin de s'éteindre avec votre vie mortelle, n'a fait que s'accroître encore dans le séjour des Bienheureux, daignez, ô grand Saint, jeter un regard de compassion et de pitié sur de pauvres pécheurs, qui, touchés de repentir, par un effet de la divine miséricorde, recourent à votre médiation si puissante, pour obtenir le pardon de leurs fautes. Vous êtes maintenant, plus que jamais, consumé d'amour pour Dieu et rempli du désir de procurer la conversion et le salut de tous ceux qui se sont fourvoyés dans les sentiers du vice. Daignez nous reconduire sur le sein et dans les bras de ce Père plein de tendresse, dont nous avons eu le malheur, comme de

véritables enfants prodigues, de dissiper le riche héritage. Faites que, reprenant notre place au nombre de ses enfants, nous recevions aussi de ses mains l'anneau d'honneur et l'habit nuptial, qui peuvent seuls nous rendre dignes d'être admis au céleste banquet. Loin de nous cette pusillanimité qui empêche d'embrasser une vie réellement pénitente; mais puissions-nous, au contraire, avoir constamment dans le cœur une vive douleur des péchés que nous avons commis. Puissent nos yeux devenir comme deux sources de larmes amères, puisque ce n'est que par ce moyen que nous arriverons à laver notre âme des souillures qu'elle a contractées. Bénissez-nous, ô tendre Père, du haut du ciel, et que votre bénédiction rende certaine et assurée notre persévérance dans la pratique des bonnes œuvres, afin que, possédant un trésor de mérites, nous puissions enfin, et quand il plaira à Dieu, en goûter les fruits délicieux dans la patrie des Saints. Ainsi soit-il.

Trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria*, en l'honneur du Saint, et pour gagner les Indulgences du Scapulaire de la Trinité.

LITANIES DE SAINT MICHEL-DES-SAINTS

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, Mère de Dieu et protectrice des chrétiens, priez pour nous.

Notre-Dame du Bon Remède, priez pour nous.

Saint Michel, fidèle adorateur de la très-sainte Trinité,

Saint Michel, lumière brillante de l'Ordre de la très-sainte Trinité, pour la rédemption des captifs,

Saint Michel, embrasé d'amour pour Dieu,

Saint Michel, admirable par votre dévotion envers le divin Sacrement de l'autel,

Saint Michel, fervent serviteur du cœur adorable de Jésus,

Saint Michel, favorisé des plus intimes communications avec Dieu,

Saint Michel, zélé propagateur de la gloire divine,

Saint Michel, enfant dévoué de la glorieuse Vierge Marie,

Saint Michel, consumé du désir des biens éternels,

Saint Michel, qui avez foulé aux pieds toutes les espérances du monde,

Saint Michel, animé d'une foi vive,

Saint Michel, rempli de confiance en la divine bonté,

Saint Michel, rigide observateur de la pauvreté religieuse,

Saint Michel, modèle de la parfaite obéissance,

Saint Michel, qui avez conservé sans tâche le lis de la chasteté,

Saint Michel, enflammé de zèle pour le salut des âmes,

Saint Michel, père des pauvres,

Saint Michel, consolateur des affligés,

Saint Michel, avide de souffrances, par amour de Jésus crucifié,

Saint Michel, embrasé du désir de verser votre sang pour la défense de la religion,

Saint Michel, favorisé du don des miracles,

Priez pour nous.

Saint Michel, qui régnez glorieux dans le ciel, priez pour nous.

Saint Michel, notre puissant protecteur, priez pour nous.

Agneau de Dieu, etc.

ANTIENNE.

Comme l'étoile du matin au milieu de la nuée, comme la lune resplendissante au milieu de sa course, et comme le soleil radieux au milieu des nuages embrasés, ainsi brille saint Michel dans la maison du Seigneur.

℣. Le Seigneur l'a aimé et l'a orné.

℟. Il l'a revêtu de la robe de gloire.

ORAISON.

O Dieu plein de miséricorde, qui avez donné à saint Michel, votre serviteur, une insigne innocence et une admirable charité, accordez-nous, par son intercession, nous vous en conjurons, que, délivrés de nos vices et embrasés du feu de votre amour, nous méritions d'arriver jusqu'à vous. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

PRIÈRE A SAINT MICHEL-DES-SAINTS, POUR OBTENIR DE DIEU LA GRACE DE SOUFFRIR AVEC PATIENCE ET RÉSIGNATION LES MAUX DE CETTE VIE.

Héros des plus sublimes vertus, glorieux saint Michel, vous qui, dès la première enfance, avez commencé à jouir de fréquentes extases dans la contemplation de la douloureuse Passion de notre divin Sauveur, vous qui, désireux de souffrir pour lui les

plus vives douleurs, avez macéré avec une sainte générosité votre corps innocent pour mieux imprimer en votre cœur la passion endurée par notre Rédempteur, je vous en supplie, saint bien-aimé, par la joie que vous éprouvâtes à reproduire en vous les souffrances de Notre-Seigneur crucifié, n'oubliez pas devant la Majesté divine, votre pauvre et dévoué serviteur, afin que, vous imitant jusqu'à la mort, je sois digne de jouir un jour, avec vous, de la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

Pater, Ave, Gloria.

Que le ciel, la terre et toutes les créatures nous rappellent sans cesse combien nous devons vous aimer, ô mon Dieu !

PRIÈRE A NOTRE-DAME DU BON REMÈDE.

Saint Michel-des-Saints eut pendant sa vie une dévotion particulière à la très-sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Bon Remède, dans l'Ordre de la très-sainte Trinité ; on le vit souvent prosterné et en extase au pied de ses autels.

O sainte Marie ! reine du ciel pleine de clémence, fille du Père éternel, Mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, choisie du Père, préservée de la tâche originelle par la grâce du Fils, chérie du Saint-Esprit, que, par votre toute-puissante médiation et par vos prières, Dieu le Père qui m'a créé, Dieu le Fils qui m'a racheté au prix de son sang précieux, Dieu le Saint-Esprit qui m'a sanctifié par les eaux sacrés du baptême, me comblent de bénédictions, et que, par votre intercession, ils prennent soin de mon âme à l'heure terrible de ma mort. O Reine, pleine de clémence, je recours à vous ! Je désire vivre et mourir sous l'ombre de votre protec-

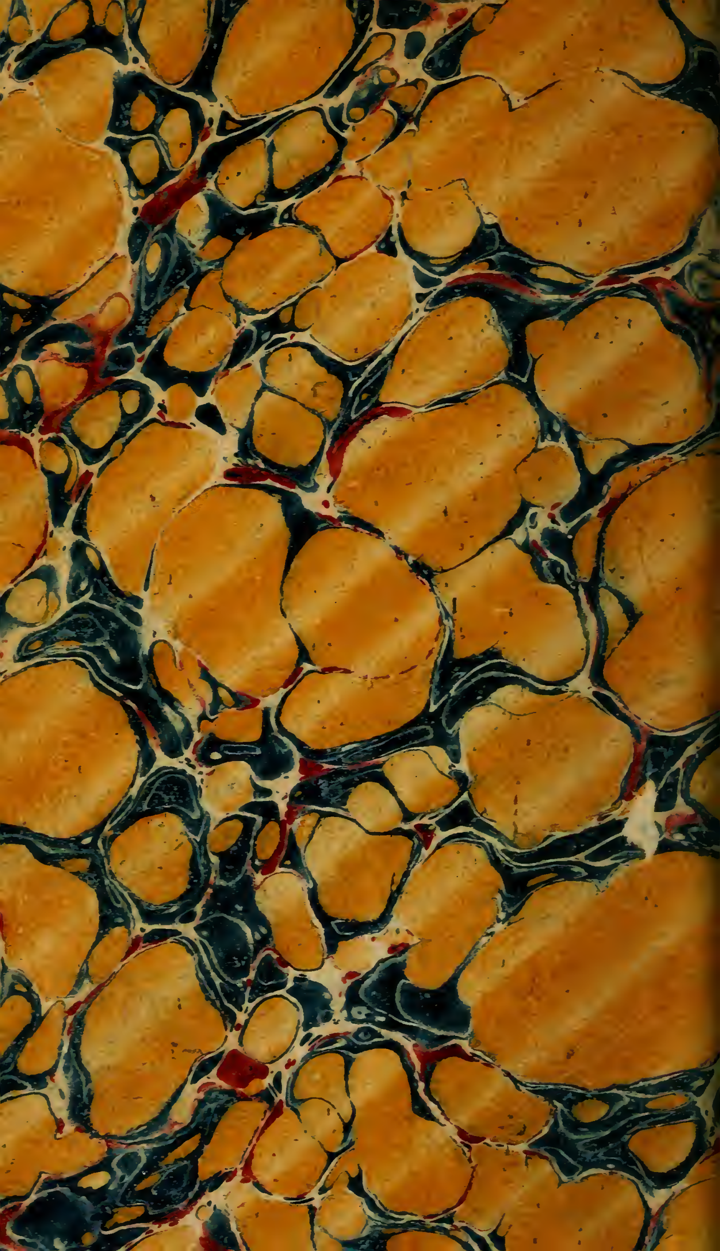
tion maternelle : je me plonge, avec la plus grande confiance, dans l'océan de grâces dont vous avez été comblée ; je me jette entre les bras de votre pitié ; je veux que votre cœur sacré soit ma demeure, et je désire avec ardeur y rendre mon dernier soupir. Que les doux noms de Jésus et de Marie soient mes suprêmes paroles ; que je ne cesse jamais de les invoquer ! Soyez avec moi, ô grande Vierge ! aux approches de ma mort et au moment où mon âme sortira de ce monde ; recommandez-moi à Dieu le Père, réconciliez-moi avec Dieu le Fils, présentez-moi au Saint-Esprit, afin que je puisse vous aimer pendant l'éternité.

Bénie soit la sainte et indivisible Trinité, qui a daigné user envers moi de son immense miséricorde. *Amen.*

FIN.

TABLE.

Tournai, typ. Casterman.





UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

